


TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA







IDÉE
DE LA POËSIE
ANGLOISE;

TOME CINQUIEME.

IDÉE
DE LA POËSIE
ANGLOISE,

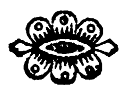
OU

TRADUCTION DES MEILLEURS Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un jugement sur leurs Ouvrages, & une comparaison de leurs Poësies avec celles des Auteurs anciens & modernes, & un grand nombre d'Anecdotes & de Notes Critiques,

Par M. l'Abbé YART, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences, & Arts de Roüen.

TOME CINQUIEME,

Contenant plusieurs Odes, Panégyriques, Elégies & Epitaphes.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. LIV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

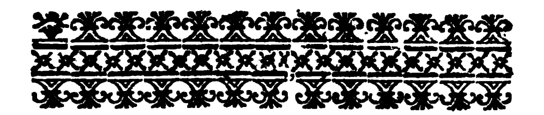


TABLE DU CINQUIEME VOLUME.

Fin de la Table.



AVERTISSEMENT

Sur les Odes Pindariques.

JE ne puis rien ajoûter à la haute idée qu'Horace a donnée de Pindare ; l'admiration d'Horace eſt le plus grand de tous les éloges : je me borne à faire connoître le méchaniſme des Odes du Poëte Grec, & le génie dont elles ſont animées ; deux objets que Congreve s'eſt propoſé d'imiter dans les Odes qu'on va voir.

Trois Stances reviennent ſucceſſivement dans la plûpart des Odes de Pindare ; ces Stances s'appellent Strophes, Anti-ſtrophes, Epodes : ces Odes étoient chantées ſur la lyre & ſur la flûte, autour des Autels, en l'hon-

neur des Dieux, ou ſur des Théâtres en l'honneur des Héros. Quand les Muſiciens alloient de droite à gauche, c'étoient des Strophes; quand ils revenoient de gauche à droite, c'étoient des Anti-ſtrophes; quand ils reſtoient au milieu, c'étoient des Epodes: les Strophes & les Anti-ſtrophes avoient la même meſure; les Epodes étoient d'une meſure différente. La longueur & la brieveté de ces Stances étoient au choix des Poëtes: mais quand ils avoient choiſi une meſure ils ne pouvoient plus la quitter dans la même Ode. Il n'eſt point de mon projet de citer ici les conjectures des Commentateurs ſur l'arrangement de ces Stances, il étoit conforme au génie de la Langue & de la Nation: voilà la meilleure raiſon qu'on en puiſſe donner.

Il n'eſt point de Poëme François qui approche plus de ce mé-

chanisme que les sublimes & charmantes Cantates du célebre Rousseau, Poësies où il est original; qu'il a introduites dans notre Langue, & qu'il a portées à la perfection. Il a diversifié les mesures de ces Strophes; les vers en sont tantôt plus longs, tantôt plus courts; il a pris pour modele de ses Cantates celles des Italiens, qu'ils avoient imitées des Chœurs des anciennes Tragédies, & de la plûpart des Odes de Pindare, comme Rousseau le dit lui-même.

M. Guillaume Congreve a suivi plus exactement, non-seulement que Rousseau, mais que tous les Poëtes Anglois, le méchanisme des Odes de Pindare, & j'ose assûrer qu'il y a parfaitement réussi. Il n'ose pas se flater d'avoir pris le génie de ce grand Poëte: mais il s'est du moins efforcé d'at-

ſeindre à la brieveté admirable ; dont il faiſoit gloire.

Il eſt ſurprenant que Pindare ait vanté ſa brieveté ; jamais Poëte ne s'eſt permis tant de digreſſions, de réflexions, d'écarts, ſublimes à la vérité, mais trop étrangers à ſon ſujet, comme j'eſpere le faire voir dans un court extrait que je donnerai de la premiere des Odes Pythiques, que Congreve a particulierement imitée.

Il eſt certain que ſi un Poëte François écrivoit comme Pindare, il paſſeroit pour un fou. Rouſſeau convient que la ſageſſe du Poëte Grec eſt habillée en folie : les Odes de Pindare reſſemblent, dit-il, à nos converſations, quand elles ſont animées par cet eſprit d'ivreſſe qui les empêche de languir. Cet aveu eſt plutôt une critique qu'un éloge.

Que l'on compare, si l'on veut, les Essais de Montagne à ces conversations, dont le commencement, le milieu, la fin, n'ont aucun rapport : mais dans un Poëme réfléchi, l'accessoire ne doit jamais l'emporter sur le principal. On a beau dire que c'est un désordre qui a des regles cachées & des liaisons imperceptibles, elles sont en effet si cachées & si imperceptibles, qu'on ne les apperçoit point du tout.

Les tems, les lieux, les circonstances, peuvent suspendre notre critique sur ce qui nous paroît défectueux dans ce grand Poëte; qu'on l'admire tant qu'on voudra : mais qu'on ne l'imite point; c'est le parti que Congreve & Rousseau ont pris. Ils ont enflammé leur génie par la lecture de ses Odes; ils se sont laissé aller comme lui aux transports de

leur imagination : mais ils l'ont reglée, ils l'ont renfermée dans de juſtes bornes ; ils admirent Pindare dans leurs éloges, & ils le critiquent dans leurs imitations.





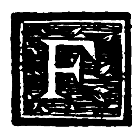
ODE

PINDARIQUE,

Humblement présentée à la Reine, sur les succès heureux des Armes de Sa Majesté, sous le Commandement du Duc de MARLBOROUGH,

Par GUILLAUME CONGREVE.

I.



ILLE de Mnemosyne (*a*), muse immortelle, Calliope, quel Poëte choisissez-vous pour chanter le nom de

NOTES.

(*a*) Pindare s'adresse presque toûjours aux Muses au commencement de ses Odes, Congreve & Rousseau ont cru devoir faire la même chose; le premier dans ses deux Odes

notre auguste Reine? Avec qui partagez-vous votre feu, votre lyre, vo-

NOTES.

Pindariques; le second dans son Ode sur la Naissance du Duc de Bretagne. Cette invocation coûte trois Stances à Congreve: elle est nécessaire; elle prépare à l'éloge d'une des plus grandes Reines, & d'un des plus grands Hommes qui aient jamais paru en Angleterre. Rousseau n'en a employé qu'une pour annoncer la naissance de son Héros.

Descends de la double colline,
Nymphe, dont le fils amoureux,
Du sombre époux de Proserpine
Sçut fléchir le *cœur rigoureux*:
Viens servir l'ardeur qui m'inspire
Déesse, prête-moi ta Lyre,
Ou celle de ce Grec vanté,
Dont, par le superbe Alexandre,
Au milieu de Thebes en cendre,
Le séjour fut seul respecté.

Il y a réellement deux petits écarts Pindariques dans ce début; le Poëte s'adresse à Calliope, & il la fait connoître par son fils plutôt que par elle-même, encore est-ce d'une maniere un peu obscure: il dit que le séjour de ce Grec vanté fut seul respecté par Alexandre; mais ce respect n'est point la premiere idée qui se présente quand on parle de Pindare. Cette premiere Strophe est la moins belle de toutes les Strophes de l'Ode du grand Rousseau.

tre voix, votre harmonie? Quel génie éleverez-vous sur vos ailes célestes, & consacrerez-vous à votre culte dans les eaux de l'Onde Aganippide?

I I.

Sans votre puissant secours le génie le plus audacieux doit remper dans la poussiere; borné dans son foible vol il s'efforce en vain de s'élever: il ne pourra jamais celébrer les loüanges de sa brillante vertu dans des chants sublimes comme elle. Mais soûtenu par vous, moi qui suis le dernier des bergers, je monterai au sommet du Parnasse.

I I I.

Cette lyre suspendue à la voûte étoilée près d'Hercule, qui la garde, cette lyre, qui accompagnoit la voix d'Orphée (*a*) & qui chantoit les bois,

NOTES.

(*a*) On a dit qu'Orphée étoit le fils de Calliope, que Mercure, le jour même qu'il naquit, trouva sur une montagne d'Arcadie une tortue vivante, & que l'ayant emportée dans son berceau, il en fit une lyre, que Mer-

les rochers, & les vents; cette lyre enfin, que Mercure trouva sur une montagne d'Arcadie, dont il tira le premier des sons, que l'art des mortels n'imita jamais, fut mise dans les mains du fils de Latone, qui l'avoit obtenue de Mercure par la douceur & la force de son éloquence. Le fils de Latone vous confia ce don admirable, ce présent divin; un Dieu a

NOTES.

cure donna à Apollon; il en tira des sons, & il la laissa à Orphée; les Muses, après sa mort, la transporterent dans le Ciel, où elle devint une constellation.

Il est peu de Strophes dans Congreve & dans Rousseau où ils ne fassent entrer leurs Héros; rien ne se fait que par eux. Rousseau ayant à célébrer un Prince, qui n'étoit grand que par sa naissance, avoit plus de difficultés à vaincre: mais il a trouvé d'abondantes ressources dans son génie, dans les Prédictions d'Isaïe, & dans la quatrieme Eclogue de Virgile, où il tire l'*horoscope* du jeune Marcellus, suivant l'expression & l'opinion de M. Gresset. Ils ont puisé tous deux dans les mêmes sources; tous deux ont écrit dans le même tems. La France & l'Angleterre avoient à soûtenir, l'une contre l'autre, une guerre ruineuse & cruelle: elles soûpiroient toutes deux également pour la paix; les deux Poëtes sont entrés également dans les desirs de leur Nation, & ils ont dit les mêmes choses sans se copier.

Inventé la lyre, un Dieu en a montré l'usage.

I.

Je joins mes chants à ses accens sublimes : celui dont les vers hardis osent célébrer la gloire d'une grande Reine, dédaigne de plus foibles sons. La lyre d'Orphée est touchée, je l'entends ; Muses soyez favorables à mes vœux, je reconnois ses accords ; quelle mélodie ravissante ? Elle allume le feu du Poëte de Mantoüe, & la flamme du chantre de Méonie.

I I.

Elle n'a point été inconnue aux Poëtes Anglois, elle n'a point été bornée à un seul. Soyez-en témoins, aimables chansons de Spencer, & vous, vers aussi doux que ceux de Milton, qu'un autre Poëte a consacrés à la gloire de Guillaume, loüanges immortelles, qui ont égalé ses belles actions, & que la Boyne auroit pû répéter aux bords du Tibre.

III.

Levez-vous, Déesse, qui présidez à notre Ville, élevez votre tête, ornez votre front de tours dorées, paroissez avec l'éclat de l'aurore vermeille, lorsqu'elle sort du lit de Tithon; voyez votre figure aimable, votre pompe nouvelle se peindre dans l'Onde pure de la Tamise, félicitez-vous de vos meilleures destinées & du plus heureux de tous les regnes: tandis que des troupes ennemies inquietent de tous côtés les Royaumes étrangers & les Etats voisins.

O! capitale de la liberté; votre nation est affranchie de ces maux: elle connoît l'abondance, elle coule ses jours dans le sein d'un repos profond.

I.

De même que notre isle voit, sans en être émûe, l'Océan rugir & rouler avec bruit ses vagues écumantes sur le rivage: ainsi la Reine de la grande Bretagne, au-dessus des coups des destinées, tranquille & ferme sur les fondemens solides de son throne,

baiſſe les yeux ſur les troubles de l'Univers.

I I.

Les grandes ames quelqu'heureuſes qu'elles ſoient, ſont les plus touchées des maux que les autres éprouvent: ainſi le cœur généreux de notre Reine puiſſante ſe laiſſe attendrir par la compaſſion & la clémence; elle n'eſt occupée que des maux qu'elle ne reſſent pas elle-même, elle ſacrifie ſa profonde tranquillité au bonheur du monde; elle ſe réveille, elle ſort de ſon repos, pour ſecourir le genre humain.

I I I.

(*a*) Fuis loin d'ici, Tyrannie cruel-

N O T E S.

(*a*) Arrête, Furie implacable,
Le Ciel veut calmer ſes rigueurs;
Les feux d'une guerre coupable
N'ont que trop embraſé nos cœurs.
Aimable paix, Vierge ſacrée,
Deſcends de la voûte azurée.
Les tems prédits par la Sibylle,
A leurs termes ſont parvenus:
Nous touchons au regne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.

le, ne ſois plus connue dans les heureuſes contrées de l'Europe, fuis les terres habitées, retire-toi dans les climats glacés de l'horrible Zamble; partage avec la nuit cet empire déſert, éteins-y la lumiere des loix. Les tems prédits depuis une longue ſuite de ſiecles, ſont arrivés, la juſtice eſt revêtue du pouvoir ſuprême, la juſtice eſt rendue à la terre, Aſtrée ré-

NOTES.

Voici la ſaiſon déſirée,
Où Thémis & ſa ſœur Aſtrée,
Rétabliſſant leurs ſaints Autels,
Vont ramener ces jours *inſignes*,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

C'eſt également le Duc de Bretagne, la Reine Anne, & le Duc de Marlborough, qui vont renouveller la terre & ramener la paix.

Je ſuis fâché pour les miſérables habitans de la Zamble que Congreve leur ſouhaite tant de mal; heureuſement que les vœux des Poëtes ne ſont pas toûjours exaucés. J'aimerois mieux qu'on renvoyât les Furies, la Guerre, la Tyrannie dans les Enfers leur Patrie; pourquoi vouloir du mal à d'honnêtes gens, qui ne nous en font point? Quand Horace faiſoit de pareilles imprécations contre les Daces & d'autres Barbares, ils étoient les ennemis du peuple Romain, & Horace n'étoit point Chrétien.

gne encore, notre Reine tient dans ſes mains ſa balance, toûjours égale, & Marlborough porte ſon glaive, toûjours vainqueur.

I.

Si vous pouviez, ô Muſe, prendre un vol ſublime & vous élever autant que le Cygne de Mantoue, pour célébrer le premier des Heros, dont la main, toûjours fidele aux ordres de la Reine, a conduit ſes fiers Anglois à la ſource cachée du Danube pour ſauver l'Empire.

I I.

Vous ne borneriez pas vos chants à ſes conquêtes, vous inviteriez les neufs ſœurs à joindre enſemble leurs lyres & leurs voix divines pour chanter cette glorieuſe journée, qui mit en fuite le Bavarois intrépide, qui fit plier le François ſi peu accoûtumé à céder, & qui vit le chemin du vainqueur embarraſſé de trophées & de dépouilles.

III.

Comment pourriez-vous célébrer la gloire de Bleinheim, & soûtenir vos chants? Par quel art vos ailes fatiguées vous conduiront-elles sur les pas du vainqueur? Comment pourrez-vous le suivre toûjours des yeux? De même que le Soleil n'arrête (*a*)

NOTES.

(*a*) Cette belle comparaison, qui efface peut-être ce qu'il y a de plus beau dans l'Ode de Rousseau, a été suggérée à Congreve par David; » le Soleil se leve, comme un Géant, » pour prendre son cours dans les Cieux d'une » extrémité du monde à l'autre; rien ne peut » échapper à sa chaleur. «

Les deux Poëtes ayant besoin de forces nouvelles pour se soûtenir dans leur vol sublime, recommencent leurs invocations.

Mais où suis-je? Quel trait de flamme
M'échauffe d'une sainte horreur?
Quel Dieu fait entrer dans mon ame
Une prophétique fureur!
Loin d'ici, profane vulgaire;
Apollon m'inspire & m'éclaire,
C'est lui, je le vois, je le sens,
Mon cœur cede à sa violence,
Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Tous deux avouent que leur sujet est au-dessus de leur génie.

jamais

jamais sa course brillante, & ne connoît point le repos, mais va sans prédilection porter le jour à toutes les contrées qui ont besoin de sa lumiere : ainsi dans le cercle glorieux de la renommée le grand Marlborough est toûjours le même : il fournit toûjours sa carriere, il porte tour à tour ses armes victorieuses dans les climats voisins & dans les climats éloignés ; rien dans l'Univers ne peut se dérober à sa valeur.

I.

Ne portez pas loin votre vol ambitieux, (*a*) Muse indiscrette ; quelqu'habile que vous soyez dans l'art des vers & des sons harmonieux, en pourriez-vous choisir d'assez subli-

NOTES.

(*a*) Mais que fais-tu, Muse insensée,
Où tend ce vol ambitieux ?
Oses-tu porter ta pensée
Jusques dans le Conseil des Dieux ?
Réprime une ardeur périlleuse,
Ne vas point d'une aile orgueilleuse
Chercher ta perte dans les airs ;
Et par des routes inconnues,
Suivant Icare au haut des nues,
Crains de tomber au fond des Mers.

mes pour décrire les actions immortelles de ce Héros, qui a ſauvé la Flandre & délivré le Brabant; & pour vanter la victoire de Ramillies, qui a effacé la gloire de Cannes & fait oublier les champs fameux de Pharſale?

II.

Voyez, voyez dans ce court eſpace, que le Soleil parcourt pendant une journée, l'ouvrage de pluſieurs ſiecles. Quels vers pourroient atteindre à ce prodige? L'art du Poëte peut répandre la vie & la gloire ſur des vertus communes: mais des actions auſſi ſublimes vont beaucoup au-deſſus du vol de la poëſie la plus élevée, ſe rient de ſes foibles loüanges.

III.

Une muſe voudroit toûjours ſoûtenir ſes chants par de continuels tranſports: mais la crainte rend muette ſa lyre tremblante; l'admiration arrête ſon génie. Allez, grand Capitaine (*a*),

NOTES.

(*a*) Congreve a très-bien fait de loüer le

allez où la cause de votre Reine vous appelle : ne faites point rentrer votre épée terrible dans le fourreau, avant que vous ayez rendu l'Europe libre & rétabli la paix dans l'Univers. Achevez ce puissant ouvrage ; une digne récompense vous attend, elle surpassera vos trophées & vos dépouilles, elle égalera même vos actions héroïques ; vous obtiendrez des justes faveurs de votre Reine & l'amour de votre patrie.

NOTES.

Héros de Hochstet & de Ramillies, & nous faisons très-bien de loüer les Héros de Steenkerque, de Nerwinde, de Fleurus, &c. De Fontenoy, de Raucoux, & de Lawfelt, &c.





ODE

PINDARIQUE,

A Mylord Comte de GODOLPHIN, Grand Trésorier de la Grande-Bretagne,

Par le même.

I.

L'AMBITION engage les uns dans des entreprises téméraires & dans des travaux hardis : le desir de remporter de glorieuses dépouilles conduit les autres aux champs de Mars, couverts de morts & de sang. La soif insatiable de l'or pousse ceux-ci à essuyer les dangers de l'Océan, à traverser la ligne brûlante, à soûtenir les injures de l'air, les fureurs des flots, la tyrannie des vents ; ils hâtent leur voyage incertain jusqu'aux riva-

ges où l'Inde découvre son sein fertile en aromates, & ses mines fécondes en or.

II.

Ni les pleurs des veuves, ni les cris du tendre orphelin ne peuvent désarmer les fureurs de l'usurpateur; ni les Mers agitées ni les Cieux menaçans ne peuvent arrêter la course des pirates: ils sacrifient leur vie à leurs projets intéressés, ils marchent au travers du carnage & des rapines; l'inquiétude d'une mauvaise renommée ne suspend point leur ardeur injuste & impétueuse; parvenus enfin à la puissance & à la fortune, grands & coupables ils excitent la haine, & ils causent la terreur du monde. (*a*)

NOTES.

(*a*) Ces principes d'une morale pure & noble sont plus dignes d'un esprit raisonnable, que ces invocations pompeuses des Muses, dont le Poëte a surchargé l'Ode précédente. Cet exorde est une belle paraphrase de beaucoup de passages d'Horace, & surtout de ces paroles du même Poëte, que Congreve a choisies pour épigraphe.

Quemvis mediâ erue turbâ,
Aut ob avaritiam, aut miserâ ambitione laborat.

III.

Ce n'est point pour eux qu'Apol-

NOTES.

Hunc capit argenti splendor. . . . .
Hic mutat merces surgente à sole ad eum, quo
Vespertina tepet regio; quin per mala præceps
Fertur. . . . .
Omnes hi metuunt versus, odere Poëtas. Satyre. Liv. I.

Ces grands principes, qui sont tant d'honneur à ceux qui protegent & qui cultivent la Poësie avec des intentions pures, sont tirés de Pindare, qu'on a toûjours regardé comme le Panégyriste de la Sagesse, de la Valeur, & de la Religion : voici les premieres strophes de la belle Ode que nous avons déja citée; la premiere Pythique est adressée à Hieron d'Etna & de Syracuse qui avoit remporté le prix de la Course des Chars, célébrée en l'honneur d'Apollon, vainqueur du Serpent Python.

I.

» Lyre d'or d'Apollon, richesses que possedent les Muses aux cheveux noirs; vous » que l'harmonie aime à entendre, vous êtes » le principe de notre joie : les Musiciens suivent vos étendards; vous préludez légerement avec les Chœurs lorsqu'ils se préparent » à chanter les Hymnes; vous éteignez les » traits foudroyans des feux éternels. L'Aigle » de Jupiter, ce Roi des Oiseaux, endormi

lon touche sa lyre, que Polymnie,

NOTES.

» par vos sons, se repose sur le sceptre de ce
» Dieu en le couvrant des deux côtés de ses ai-
» les légeres & rapides.

I I.

» Vous fermez doucement ses paupieres ;
» vous répandez une nuit sombre sur sa téte,
» terminée par un bec dévorant : il souleve
» son dos humide, & il dort adouci par vos
» airs agréables. Le farouche Mars abandonne
» ses fléches cruelles, & la volupté, réjoüis-
» sant son cœur, lui procure un sommeil pro-
» fond. Les vers aidés des Muses & de la sages-
» se du fils de Latone, pénetrent dans l'ame
» des Dieux, les flatent & les soûmettent.

I I I.

» Ceux que Jupiter n'àime point haïssent
» la voix des Muses, soit qu'ils habitent la
» terre ou les vastes mers, soit qu'ennemis des
» Dieux ils demeurent ensevelis dans le Tar-
» tare. Tel fut Typhée aux cent têtes, né dans
» un antre de la célebre Cilicie : sa poitrine
» horrible est accablée sous le poids des riva-
» ges de Cumes & de Sicile, & sous les Co-
» lonnes d'Etna, montagne qui nourrit toute
» l'année la neige froide & piquante.

I.

» C'est des entrailles de cette montagne que
» sortent pendant le jour des sources brûlantes
» & inaccessibles, & des fleuves de feu, mêlés

couronnée au milieu des chœurs ».

NOTES.

» quelquefois à des tourbillons de fumée, & » pendant la nuit des torrens de flammes, qui » emportent avec un bruit effroyable des ro- » chers dans la profonde plaine de la mer. » C'est là que ce reptile énorme vomit des » gouffres de feu affreux à voir, & épouvanta- » bles à entendre à ceux qui passent.

I I.

» Typhée est lié au sommet des arbres noirs » & aux fondemens du Mont Etna; son lit le » déchire & perce son vaste dos, qui y est at- » taché. Qu'il m'arrive, ô Jupiter, de vous » plaire, à vous qui commandez à cette mon- » tagne voisine de la terre fertile qui porte son » nom, & que son fondateur a illustré. Là un » Héros parut dans les Jeux Pythiques; il pro- » clama le nom d'Hieron vainqueur célebre » à la Course des Chars.

Respirons enfin, après cinq Stances. Pindare *est venu au fait de son Hieron;* au reste, ces Stances sont très-belles, & les plus suivies qui soient dans l'Ode. Il est agréable, à ce qu'il me semble de voir joûter les modernes contre les anciens; il est facile de voir de quel côté est l'avantage.

Congreve a pris encore cette sublime vérité dans la même Ode. C'est des Dieux, dit Pindare, que nous viennent tous les efforts que nous faisons pour la vertu; c'est d'eux que naissent les Sages, les Gens de bien, les Héros, les Orateurs.

chante

chante ses immortelles chansons ; refusez vos ondes, ô Castalie, aux rapines, à l'avarice, à l'orgueil ; & vous arbres, qui couvrez la montagne d'Aonie, ne parez point de vos rameaux verds la tête d'un Tyran.

I.

O puissant Jupiter que vos suprêmes decrets sont justes, quoique séveres ! Vous l'avez voulu, les impies entendront sans plaisir l'harmonie des Muses; leurs chansons sacrées, récompense de la vertu & de l'innocence rempliront de transports les ames saintes, exciteront & honoreront les belles actions : mais elles ne porteront jamais la paix dans les cœurs coupables ; elles y verseront une fureur encore plus vive, & un désespoir encore plus cruel.

II.

Ainsi de nouvelles terreurs s'emparent de Typhée, de ce monstre horrible, qui osa assiéger les Cieux, & qui est encore couché sous la montagne brûlante du formidable Etna : il

mugit dans les abyſmes profonds ; la Sicile, la mer, & les rivages de la Campanie frémiſſent de ſes rugiſſemens, lorſque ſes cent bouches vomiſſent à la fois des tourbillons de fumée & des flots de feu liquide.

III.

C'eſt du Ciel que deſcendent tous les biens : ce n'eſt, ô Godolphin, qu'aux ames céleſtes qu'appartient le pouvoir de faire de belles actions, le don de les aimer, le plaiſir de les entendre chanter avec goût, avec intelligence ; les Muſes plaiſent plus à ceux qui méritent plus leurs loüanges (a).

I.

Soit que le poids des affaires importantes ait beſoin de votre bras puiſſant, que la cauſe de votre Reine & le deſtin de l'Europe demandent vos réflexions profondes, & que vos jours & vos nuits ſoient occupés du

NOTES.

(a) *Carmina amat, quiſquis carmine digna gerit.*

bonheur public : soit que le loisir vous invite à goûter des plaisirs délicats ou nobles dans ces plaines, où vos coursiers généreux & enflammés d'une noble émulation se disputent le prix de la course.

I I.

Les Muses vous cherchent toûjours, elles chantent votre nom, comme elles chanterent autrefois celui de Theron, tandis qu'Olimpe & Pise retentissoient du bruit de sa gloire immortelle : ma Muse ne fait pas aujourd'hui un choix moins sublime ; vous n'inspirez pas moins sa voix ; elle aime à célébrer un grand homme, élevé par ses vertus au-dessus du reste des mortels ; mais pour varier ses chants, elle se plaît aussi à loüer un coursier agile & à chanter sa course rapide.

I I I.

(*a*) Voyez ces fils de l'air, ces en-

NOTES.

(*a*) Le Comte de Godolphin se plaisoit à

sans de Borée ; impatiens du frein, ils s'élancent avec plus de rapidité qu'une fleche, qui part de la main d'un Scythe ; ils volent sur la surface de la terre, sans y laisser de traces, les vents même leur envient leur légereté. En vain les vents agitent leurs ailes dans les airs, vos coursiers ont déja devancé les auteurs de leur céleste origine.

NOTES.

comme plusieurs Seigneurs d'Angleterre, & beaucoup d'autres particuliers, à monter à Cheval[*], ou à faire aller un Char ; ces nobles amusemens sont fort à la mode en Angleterre ; les Chevaux les plus vifs remportent le prix, & l'on fait des paris considérables. Theron est un des Héros que Pindare a célébré, pour avoir remporté le prix de la course dans les Jeux Olympiques. Il loüe aussi ses Chevaux ; n'étoient-ce pas ces Chevaux qui couroient & qui méritoient le prix ? Le talent de bien monter un Cheval, ou de mener adroitement un Char, nous paroîtra peut-être peu digne de ces Eloges Pindariques ; & nous serons toûjours étonnés des honneurs excessifs que la Grece si vantée pour sa sagesse rendoit à ces Héros.

Pugilem equumve dicit. Horace.

Illæ (equæ)
Ore omnes versæ in zephirum stant rupibus altis,
Exceptantque leves auras. Virgile, Géorg. 3.

I.

(a) Laissons-les respirer au bout de la carriere : Muses, préparez-vous à noüer les cheveux du vainqueur avec des rameaux d'Olivier. Ce fut Pallas, qui, occupée du bonheur des mortels, trouva la premiere cet arbre fertile ; elle enfonça sa lance dans la terre : à l'instant parurent ses branches, chargées de fruits. Les Dieux surpris admirerent la fécondité de la terre, & d'une voix unanime ils approuverent cette noble production.

II.

Neptune voulut aussi donner à l'Univers des preuves de sa bonté : il imita cette fille du Ciel ; il lança son vaste trident contre la terre, qui en retentit ; il perça ses flancs, il ouvrit

NOTES.

(a) Neptune & Pallas disputerent à qui donneroit un nom à Athenes ; il fut arrêté par les Dieux que ce seroit celui qui feroit le don le plus utile aux hommes. Pallas frappa la terre de sa lance ; il en sortit l'Olivier, arbre fertile. Neptune y enfonça à son tour son trident ; elle s'ouvrit, & produisit un Cheval : les Dieux adjugerent la victoire à Pallas. Je ne sai si les hommes auroient été de l'avis des Dieux ;

ses entrailles, & tout à coup, ô prodige, il en sortit le premier des coursiers, aussi rapide que la lumiere; Neptune le fit naître pour l'utilité du genre humain; (*a*) à peine fut-il dompté qu'il *entendit* les rênes.

III.

C'est ainsi que les Dieux disputerent, noble combat digne d'eux: ils disputerent à qui adouciroit le plus nos peines & augmenteroit le plus nos plaisirs. Telles sont vos disputes glorieuses, ô Godolphin! ô Marlborough; c'est de vos travaux réunis que naît notre repos; vos armes, ô Marlborough, nous procurent la victoire dans les pays étrangers (*b*)! Vos soins, ô Godolphin, nous assûrent la paix dans notre patrie.

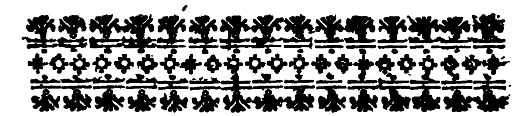
NOTES.

(*a*) Virgile est encore plus hardi.

Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

Ne condamnons pas trop légerement les Anglois pour quelques-unes de leurs métaphores, de peur de nous exposer aussi à condamner celle des Anciens.

(*b*) Cette belle fiction est ingénieusement appliquée au Ministre & au Guerrier: elle fait autant d'honneur au génie du Poëte qu'aux sentimens de ses Héros.

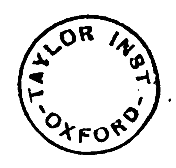


AVERTISSEMENT.

L'ODE qui suit a *été* imprimée en 1748. elle est adressée à Mylord Hastings, Comte d'Huntington, un des descendans d'Edouard III. Cette Ode m'a été indiquée comme une belle piece, par un grand Poëte Anglois: elle est plus Pindarique que les Odes précédentes; elle a des Strophes, des Anti-strophes, & des Epodes; &, qui plus est, du feu, de l'enthousiasme, & des écarts, non seulement d'idées, mais de sentimens. L'Auteur est le plus fier Républicain qui fût jamais: il ne reconnoît pour Poëtes que ceux qui, comme lui, sont fous de la

liberté : ſes principes ſont ſi outrés, qu'on ne peut pas craindre qu'ils faſſent la plus légere impreſſion en France. Si cette Ode peut être dangereuſe, ce n'eſt que dans le Pays où elle a été compoſée.







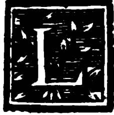
ODE

PINDARIQUE,

A Mylord François Hastings, Comte d'Huntington.

Par le Docteur AKINSIDE.

I.



Es grands hommes (*a*), les ſages de tous les climats & de tous les ſiecles ont été attentifs à la voix des Muſes : ils ſe ſont ſoûmis avec joie au

NOTES.

(*a*) Le Poëte Anglois, à l'exemple de Pindare, d'Horace, & de Congreve, établit le pouvoir de la Poeſie ſur les cœurs, & il prétend, comme eux, qu'elle contribue beaucoup à faire des citoyens vertueux ; il ne s'agit plus de ſavoir ſi la Poëſie eſt utile ou perni-

pouvoir de leurs charmes ; instruites par le Ciel les neuf sœurs ont transformé les hommes en Dieux par les sons d'une harmonie touchante & persuasive : elles brûlent les cœurs du feu de la gloire : elles leur inspirent les plus nobles desseins, & les actions les plus hardies : elles les élevent au-dessus des fureurs de la fortune.

NOTES.

cieuse. M. Racine le fils a répondu suffisamment à cette question dans ses réflexions sur la Poësie ; il s'agit seulement de savoir si, par accident, elle n'est pas plus pernicieuse qu'utile, si les abus n'en sont pas plus fréquens que le bon usage, & si le cœur humain, qui est naturellement corrompu, ne l'a fait pas plus servir au mal qu'au bien. Comptez les Comédies sages & libertines, les Tragédies héroïques & trop tendres ; les Poësies nobles & saintes, & les Poësies dangereuses & criminelles : comparez leurs divers effets, & jugez. On trouve dans *le Scaligerana* un grand éloge de ceux qui cultivent ou qui aiment la Poësie. *Nunquam Poësis aut Poëtarum amor in abjectum & humilem animum cadit, & omnium maximè divina sequitur ingenia.* On y traduit ainsi ce passage : jamais homme ne fut Poëte, ou n'aima les Poëtes, dont le cœur ne *fût assis en bon lieu.* Il est fâcheux que cette maxime ne soit pas toûjours d'accord avec l'expérience.

I I.

Leurs charmes ne sont pas moins puissans à désarmer les cœurs, qui respirent la vengeance, à fléchir les mortels orgueilleux, à leur montrer les maux du genre humain, & à leur faire verser des larmes malgré eux ; quel pouvoir a jamais égalé celui de la poësie ? l'Habileté de Cromwel, la valeur deMarlborough pourroient-elles prétendre à cet Empire suprème ? Non, Hastings ; mais vous sentez la vérité de mes paroles : il n'est point de Muse, qui ne vous soit connue dès vos plus tendres années ; votre liaison mutuelle n'obscurcira point l'éclat de votre nom.

I I I.

Vous ne rougirez point de la poësie, vous ne serez point forcé de séparer les loüanges sinceres des Muses & les belles productions du génie, des chants que les mauvais Poëtes prodiguent aux vices honteux & aux craintes serviles. Les basses flatteries d'une Muse Toscane, les doux sons qu'elle murmure dans le sein du

plaisir sous des berceaux de myrte (*a*); ces éloges plus vifs & plus menteurs que ceux que les Poëtes Celtiques adressent à leurs Rois, ne vous feront point rejetter, avec mépris le regne céleste des Muses. Elles choisissent d'autres sujets: elles font entendre d'autres chants sous leurs ombres prophétiques, au bord de leurs fontaines sacrées. Ainsi la Grece charmée fut attentive à la voix sublime & aux douces leçons de ces maîtresses aimables; ses Sages, ses Héros assemblés apprenoient d'elles à faire de la vie le plus noble usage, à sçavoir le mieux joüir de la liberté, & à couronner la vertu par les mains de la gloire.

NOTES.

(*a*) Jamais aucun Poëte n'a prodigué de loüanges plus excessives à ses Rois, que les Poëtes Anglois, comme je l'ai souvent remarqué; ainsi, à cet égard, ils n'ont rien à reprocher aux Toscans & aux Celtiques. En France de grands Poëtes ont loüé de grands Princes: mais on n'a vû presque que de petits Poëtes loüer de petits Princes; autant que les premiers ont été applaudis par notre Nation, autant les derniers ont-ils été généralement méprisés. La Nation Françoise n'est ni rebelle ni séditieuse: mais elle a autant de fierté & de noblesse dans les sentimens que la Nation Angloise.

I.

(*a*) Tels furent les vers que le premier des Poëtes chanta plus d'une fois à une famille rassemblée, qui le recevoit avec joie, & la coupe à la main. Ce respectable étranger égaloit sa reconnoissance à leurs bienfaits: il payoit de ses sons enchanteurs les devoirs de l'hospitalité; il charmoit leurs oreilles du récit des vertus anciennes, & il remplissoit leurs coeurs des grandes actions de leurs Héros.

NOTES.

(*a*) *Littéralement.* Tel étoit le son du pere de Chio à un nombreux train de domestique, dont le cœur pieux & la bouteille avoit réjoüi l'ame du *Révérend Pelerin.* Le Poëte est du sentiment de ceux qui pensent qu'Homere fut de l'Isle de Chio; il a voyagé en Egypte, où il a puisé ses connoissances, & dans la plûpart des Villes & des Campagnes de la Grece, dont il a fait des descriptions un peu trop sechement géographiques. Un Savant sans jugement, comme il en est beaucoup, a dit qu'il n'étoit qu'un vielleur, qui demandoit son pain de porte en porte, & qui vouloit peindre sa misere sous celle d'Ulysse; d'autres assûrent qu'il alloit réciter ses Poëmes à mesure qu'il les composoit. Lycurgue en rassembla le premier toutes les parties, & Pisistrate leur donna la forme qu'elles ont aujourd'hui. . . . .

II.

Dans le séjour des Esprits célestes il touche encore la lyre sacrée ; près de lui paroît le génie de la patrie, il lui applaudit en frappant des mains, il fait connoître à tous les Dieux ce mortel divin. Voilà leur dit-il, celui qui alluma les premieres étincelles du feu, dont la Grece fut enflammée : il anima ses descendans de l'amour de la liberté ; il forma les enfans de Sparte par la voix de Lycurgue ; c'est de lui que sont sortis les palmes de Platée & les trophées de Chypre (a).

NOTES.

(a) La Grece, sous Pausanias & Aristide, combattit contre les Perses, & les défit à Platée. Cimon éleva deux Trophées en Chypre pour deux grandes victoires, qu'il remporta le même jour sur les Perses par mer & par terre.

Le Poëte Anglois ne peut autoriser ses maximes par les exemples d'Homere, dont les vers ne respirent qu'un respect profond pour les Rois, & qui blâme dans Thersite les discoureurs inquiets, malins, & rebelles.

Les maximes d'Homere ont fait des Philosophes, ses fictions des Poëtes, ses images des Peintres, ses sentimens des Héros.

III.

Quel ſiecle plus noble & plus heureux, que celui qui vit Ariſtide gouverner, Cimon combattre, & le hardi Pindare porter à une maturité parfaite les fruits précieux, que produiſirent les Poëmes d'Homere? O Pindare, vous ſerez toûjours l'objet de mes hommages, non pour avoir été nourri par Apollon des dons qu'on lui offroit ſur ſes autels, pour avoir ſucé la douceur du miel que les abeilles avoient verſé ſur vos levres, pour avoir fait des vers au ſon deſquels le joyeux Pan danſoit avec ſes Sylvains, mais pour avoir préſenté aux yeux de vos chefs; dévoüés aux Tyrans, des vérités qu'ils craignoient d'entendre, pour avoir chanté au milieu de Thebes corrompue les actions héroïques d'Athenes, la honte de la Perſe, & avoir bravé la vengeance des Tyrans. Toûjours fidele à votre gloire vous avez connu les devoirs d'un Poëte; celui qui voudra animer ſes vers du beau feu de la poëſie & porter les coeurs à la ver-

tu doit ſe ſentir enflammé pour votre gloire (*a*).

NOTES.

(*a*) Les Poëtes Pindariques ſemblent avoir l'art des politiques, qui vous conduiſent à leur but, ſans que vous ſoupçonniez ſeulement qu'ils aient deſſein de vous y conduire. Ce long exorde tend à montrer que l'amour de la liberté, & le génie pour les Arts, ſont ſi dépendans que l'un ne peut ſubſiſter ſans l'autre, & qu'où il n'y a point de ſentimens de liberté, il n'y a point de génie.

Il paroît par la premiere Ode Pythique que nous avons déja citée, & où Pindare parle un peu de tout, comme il le dit lui-même, qu'il étoit charmé que les Athéniens, les Spartes, & les autres Grecs, euſſent battu Xerxès & les Medes aux journées de Salamine, de Platée, & d'Himere. Il appelle Athenes le ſoûtien de la Grece, que ſes compatriotes avoient trahie, en ſe ſoûmettant au Roi de Perſe, au lieu de ſe réunir, comme les autres Grecs, contre l'ennemi commun de la liberté; auſſi dit-on que les Thébains le condamnerent pour cet éloge à une amende conſidérable. M. Blondel, dans ſa comparaiſon de Pindare & d'Horace, qu'on peut voir dans les Ouvrages du P. Rapin, prétend le contraire: il dit qu'il eut part au Traité que les Thébains firent avec le Roi de Perſe. Quoi qu'il en ſoit, les Thébains peuvent avoir eu de fort bonnes raiſons de politique pour avoir fait ce Traité avec ce Roi. Pindare peut avoir eu tort de n'avoir pas penſé comme eux. Ils n'avoient pas à craindre d'être

I.

Ceux dont les vers ont paré les crimes d'un Tyran ; ceux qui ont aidé un scélérat à s'emparer de l'Empire, enfin, des Poëtes qui se sont avilis, seront-ils approuvés de la postérité ? Hélas ! Non ; ni les vers que le Mincio entendit, ni les chants que les montagnes de Tivoli répéterent, n'oseront prétendre à plaire aux oreilles des Muses, excepté ceux qui, formés par la Lyre des Grecs (*a*), ont voilé leurs flateries honteuses sous les expressions naïves de la liberté.

I I.

(*b*) Voyez avec quelle majesté s'é-

NOTES.

esclaves : mais ils vouloient se ménager un défenseur, en cas que les Grecs les attaquassent. Est-ce que Pindare auroit été moins grand Poëte, quand il seroit entré dans l'alliance des Thébains avec le Roi de Perse ? Quel rapport y a-t-il entre le génie pour les vers & la politique ?

(*a*) Virgile & Horace, parce qu'ils ont loüé l'Empereur Auguste, ne peuvent pas prétendre à plaire aux oreilles des Muses ? Opinion extravagante ! La Poësie n'a-t-elle pas d'autres sujets à décrire que la liberté ?

(*b*) Mais ce Panthéon a été construit sous

lieve le respectable Panthéon, au milieu de ces dômes bâtis par les mains des modernes; qu'il paroît grand, auguste & simple, auprès de ces colifichets fastueux! Arrêtez-vous un instant, & tandis que l'Occident offre les Poëtes qu'il a produits à l'admiration de la postérité, rendez hommage au grand Milton (a), & dites,

NOTES.

Auguste par son gendre Agrippa. Du tems de la République la Ville de Rome étoit bâtie de Terre & d'Argile; Auguste l'a faite de Marbre. L'Architecture de Rome doit ses chefs-d'œuvres divers aux Empereurs & aux Papes. Les Arts ont fleuri en Angleterre sous la Reine Anne, sous Charles II. sous Elizabeth, la plus absolue de toutes les Reines: ils n'ont osé se montrer sous Cromwel; l'amour excessif de la liberté donne aux esprits de la fierté, mais une fierté farouche & cruelle, plus propre aux armes qu'aux talens.

(a) Il est vrai que la fureur de Milton contre les Rois lui a fourni le caractere affreux de Satan, ennemi de Dieu: mais on n'a pas toûjours le Diable à peindre; la liberté n'a pas dicté tout le Paradis perdu, comment auroit-elle pû représenter l'Etre suprême? Il est horrible de justifier l'apologie du supplice de Charles I. Saumaise l'a fort mal défendu; mais Milton n'a pas mieux défendu Cromwel. L'esprit d'indépendance n'a pas une grande gloire à tirer de son écrit scandaleux.

lui, c'est ainsi que l'esprit, qui vous inspira votre Poësie sublime, qui ordonna à votre voix puissante de protéger la gloire de votre Nation, est élevé au-dessus du vulgaire.

III.

Cependant un zele farouche poursuivit sa mémoire avec une fureur impie, tandis, qu'occupé des soins pénibles du bien public, il faisoit naître des Poëtes, & qu'il les aidoit des exemples de sa Muse. Pensez-vous qu'un homme, dont le génie s'étend partout où les Astres fournissent leur vaste carriere, & qui, rassemblant sous ses yeux toutes les parties du monde, présente la plus belle image de l'Univers, peut regarder d'un oeil indifférent la majesté de sa Patrie? Pensez-vous que celui dont l'esprit peut traiter les plus grands sujets, soit qu'ils lui soient inspirés par la nature, soit qu'ils lui soient dictés par la fortune: pensez-vous, dis-je, que si un ennemi présomptueux, chargé d'une fausse & basse érudition, rejetta avec mépris les étendards de la liberté, que Milton n'embrassera pas avec

joie sa défense; qu'il dérobera sa gloire à la clarté du jour, & qu'il abandonnera les soins de sa vengeance comme une femme foible ?

I.

(*a*) Eh! que m'importe que dans les prairies de la Toscane, & sur les bords de la Seine, les Muses, bornées aux plaisirs délicats d'une vie retirée, soient indifférentes pour le bonheur public? (*Il y a ici des expressions contre notre Clergé, nos Guerriers, nos Rois, aussi fausses qu'indécentes, qu'il faut supprimer.*)

I I.

(*b*) C'est en Angleterre que le thro-

NOTES.

(*a*) Nos Muses ont toutes vanté nos dernieres victoires; qu'ont-elles autre chose à faire aujourd'hui, qu'à instruire ou divertir leurs concitoyens?

(*b*) Eh! qu'est-ce donc que cette liberté tant vantée? Les Anglois payent-ils moins d'impôts? Sont-ils moins assujettis aux Loix? Sont-ils gouvernés avec plus de douceur que nous? Les Anglois regardent leurs Rois comme des Tuteurs, qui peuvent être injustes &

ne de la liberté est connu de tous ses courageux enfans ; ils savent tous conduire l'épée qu'elle porte, & partager entr'eux la puissance qui les gouverne. Que le Poëte trop foible pour soûtenir les travaux de sa Patrie, & trop indifférent pour respirer son bonheur, se retire dans des climats plus proportionnés à son indolence, loin de l'estime des Héros & des vrais Citoyens, & qu'il aille réciter à des Moines des vers propres à les endormir dans leurs cellules (*a*).

III.

O Hastings, l'Etre suprême n'a pas donné à tous les mortels les mêmes inclinations, ni les mêmes talens ; la

NOTES.

intéressés : les François considerent leurs Rois comme leurs Peres, & qui n'ont jamais cessé de l'être. Les Rois d'Angleterre n'ont que des sujets ; les Rois de France n'ont que des enfans. La crainte arrête les uns ; l'amour guide les autres. Les Rois d'Angleterre ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent ; les Rois de France ne veulent pas tout ce qu'ils peuvent.

(*a*) Ceux qui connoissent nos Poëtes, savent combien les Muses se plaisent à dormir dans les cellules des Moines.

nature dit à tous les hommes que leur différent génie tend à une seule fin, & que cette fin est le bien général; les Muses peuvent verser leurs douceurs dans le sein d'un Poëte; le Gouvernement peut combler d'honneurs le front altier d'un Patricien : mais si l'un & l'autre tendent à cette seule fin, à ce bien général, ils seront à couvert de la censure & de l'envie. Cependant le plus grand Poëte est celui qui excite dans l'ame les plus hautes vertus & les plus nobles actions. Et vous, descendant des anciens Héros, vous êtes appellé par vos destinées à des travaux plus difficiles; les destinées, qui vous formerent d'une matiere plus pure, votre Patrie, reconnoissante des bienfaits qu'elle a reçûs de vos ancêtres, vous ouvrent une carriere plus noble, que celle que vos peres ont parcourue; que celle même qu'Edouard (*a*) a tracée à sa posté-

NOTES.

(*a*) On sait qu'Edouard fit la guerre aux François pour avoir la Couronne de France : il gagna la Victoire, & il n'eut point la Couronne.

Jadis on vit ces *Parricides*,
Aidés de nos Soldats perfides,

rité, en abbaissant le génie orgueilleux des François.

I.

Vos peres tiroient leurs Soldats de leurs campagnes fertiles, & de leurs riches métairies ; ils menoient cette jeunesse rustique aux combats ; les Rois, dont la discorde divisoit les étendards, craignoient leur courage farouche : mais voici pour vous un plus grand spectacle. Le Throne vaste & inébranlable de notre Empire n'est plus rempli par un maître absolu : le Peuple regne, comme il a été

NOTES.

Chez nous au comble de l'orgueil,
Briser tes plus fortes murailles,
Et par le gain de vingt Batailles,
Mettre tous tes Peuples en deuil.
Mais bientôt le Ciel en colere,
Par la main d'une humble Bergere,
Renversant tous leurs bataillons,
Borna leurs succès & nos peines ;
Et leurs corps pourris dans nos Plaines,
N'ont fait qu'engraisser nos sillons. *Boil.*

Cette expression *parricides* est mal placée ici. Les Anglois ne l'étoient pas encore du tems d'Edouard III.

prédit depuis long-tems; chaque Citoyen dédaigne les vils sentimens d'un vassal; il juge ce qu'il voit, & il veut ce qu'il juge.

II.

(*a*) C'est à vous à calmer, à régler le torrent impétueux du Gouvernement Démocratique; à veiller sur la forme incertaine de l'Etat, & à dissiper les projets particuliers de chaque faction; mais sur-tout à dompter, avec un zele opiniâtre, cette troupe d'esclaves qui fléchissent les genoux devant les ennemis de la liberté, & qui sont bannis de l'Angleterre. Voilà les monstres qu'il faut étouffer, ces monstres aussi habiles qu'hardis, que

NOTES.

(*a*) Ce Poëme a été adressé à un grand Seigneur, & imprimé avec le nom de l'Auteur, de l'Imprimeur, & du Libraire; ainsi le Roi d'Angleterre souffre qu'on dise que le Peuple regne; que ce n'est point un Maître seul, particulier & absolu, qui remplit le Throne; qu'on recommande à un autre qu'à lui de veiller sur le Gouvernement, & d'y maintenir la Démocratie: il n'est point d'exemple d'une pareille témérité de la part d'un sujet, ni d'une semblable tolérance de la part d'un Monarque.

L'on

l'on surprend chaque jour les traits à la main, prêts à *blesser la paix* de la Patrie, & qui cependant craignent de porter les armes, & de suivre des conseils généreux.

III.

Ainsi l'a ordonné le Ciel. On ne peut parvenir que par des routes honteuses à une fin mauvaise; ce qui trompe le coeur doit affoiblir la main. Les indignes ennemis de la vertu manquent à la gloire: mais levez les yeux sur la liberté, voyez dans tous les siecles, quels travaux, quels périls, quels maux elle a surmontés; quelles armes, quelles guerres de religion ses enfans respectables ont soûtenues; quels Rois orgueilleux ils ont vaincus. Parlez, heureux habitans de Scardale (*a*), qui faites encore re-

NOTES.

(*a*) A Whatington, Village situé sur un côteau de Scardale, dans le Comté de Derby, les Comtes de Devonshire, de Denbigh, le Lord de Lamere, concurent le plan du déthronement de Jacques II. La maison où ils se trouverent, est à présent une maison de Fermier; les gens du pays nommerent la chambre

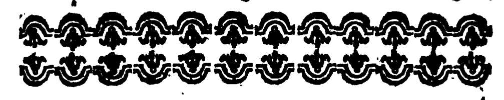
tentir vos côteaux de vos cris de joie & de vos chants de victoire. Que le Villageois charmé nous raconte les évenemens heureux qui ont honoré son humble chaumiere. Voilà ! voilà, dit-il au Voyageur surpris, où étoient assis Devonshire, Denbigh, Delamere ; c'étoit ici que brisans les chaînes de leur Patrie, au milieu des maux cruels qui les menaçoient, ils conçurent le projet de relever le throne respectable de la liberté.

NOTES.

où ils s'assemblerent la chambre de la Conspiration : en effet, c'en étoit une bien criminelle.

Ce Poëme est trop long ; j'en retranche les trois dernieres Strophes, dans lesquelles on trouve plus de fureur que de génie. Au reste, cette Ode est remplie de grandes pensées, & de sentimens injustes ; de belles maximes, & de fausses applications.





AVERTISSEMENT.

ABRAHAM COWLEY, ayant lû Pindare à la Campagne, fut si frappé de la hardiesse de son imagination, & de la majesté de son style, que, profitant de son loisir, il essaya de traduire quelques-unes de ses Odes, ou plutôt de les imiter. Ce fut lui qui apprit le premier aux Anglois à conserver l'esprit & le feu d'un Auteur original, sans rendre ses expressions d'une maniere servile: il traduisit, avec la plus grande liberté, le plus libre de tous les Poëtes.

Son génie, naturellement élevé, ne put approcher de celui de Pindare, sans s'élever avec lui. Il avoit moins à craindre d'éprouver le sort d'Icare, & de tomber dans

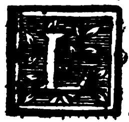
la mer, que de se perdre & de s'égarer dans les nues. Il n'a pas jugé à propos de suivre la mesure des Odes du Poëte Thébain, en quoi il est blâmé par le Docteur Sprat & M. Congreve, qui trouvent admirable la mesure des Odes Pindariques. Cette irrégularité a servi d'exemple aux Poëtes Anglois; sans avoir le génie de Cowley ils ont pris ses licences: mais Congreve prétend que, s'il ne copie pas Pindare dans l'arrangement des vers, il l'imite dans la force de ses figures, dans la sublimité de son style, & dans la grandeur de ses sentimens.



ODE PINDARIQUE.

LA RÉSURRECTION,

Par COWLEY.



Es vents ne sont pas plus nécessaires aux Voyageurs sur la mer (a); les pluies, cette semence féconde des Cieux, qui, versée dans le sein de la

NOTES.

(a) Pindare, voulant loüer un certain Agesidamus de ce qu'il avoit remporté le prix dans le combat du Ceste, commence l'Ode qu'il lui adresse à peu près comme Cowley. » Les hommes, dit Pindare, ont quelquefois » besoin des vents, quelquefois des eaux cé- » lestes, filles des nuages: mais, si quelqu'un » fait une belle action, des Hymnes agréables » deviennent le principe de sa gloire «. Le Poëte Grec passe encore à une autre réflexion, & de réflexions en réflexions, il en vient enfin

Terre, donne la naiſſance à l'année fertile, ne ſont pas plus ſalutaires aux fruits, que la Poëſie l'eſt à la vertu. La Poëſie (*a*) la fait naître, l'éleve, lui donne une nourriture ſolide, & des vêtemens agréables. Quand la *vertu meurt, elle l'embaume avec une noble magnificence*, & lui éleve une pyramide qui ne périra que quand le Ciel ſe diſſipera dans les airs, & que rien n'éxiſtera.

Muſe, commencez vos chants; touchez votre Lyre vivante. Je vois les ſiecles futurs avancer avec majeſté, ſe donner la main, former un choeur nombreux & parfait, & danſer (*b*) avec une cadence douce & égale ſur les ſons de ma Lyre. Tandis

NOTES.

à ſon Héros. Les écarts ſont le langage des Dieux ou des fous.

(*a*) *Littéralement*: Elle peut faire l'office de Sage-femme & de Nourrice; cette gradation eſt ſoûtenuë: nous la trouverons trop pouſſée; mais nous autres François nous ne ſommes pas Pindariques.

(*b*) Les ſiecles ont un retour périodique, & forment une marche circulaire, que le Poëte compare à la danſe: mais qu'eſt-ce que la danſe, pour être miſe dans une Ode auprès d'un mouvement immenſe des Cieux?

que cette danse durera, quelque longue qu'elle soit, l'harmonie (*a*) de mes vers l'accompagnera toûjours jusqu'à ce que tous les chants mélodieux soient plongés dans le son effrayant de la trompette du Jugement dernier, & que le silence, porté jusqu'aux spheres célestes, détruise la musique universelle. Alors la vaste étendue des Cieux, l'harmonie des Mondes, les Ouvrages sacrés de Virgile, périront; alors il verra la nature, cette ancienne Troye, bâtie par les mains Divines, consumée dans les flammes.

(*b*) Ceux que le bruit effrayant

NOTES.

(*a*) Leur harmonie est fondée sur l'opinion de ces Philosophes, qui prétendoient que les Cieux rendoient des sons, & que leur musique étoit d'une douceur infinie. Aristote & S. Basile, dans son Ouvrage des six jours, se moquent de cette opinion; Platon & Pythagore, qui avoient apparemment les oreilles plus fines, ont crû entendre cette harmonie. Il échappe, de tems en tems, de grands traits à Cowley: je ne sai si on a jamais mieux loüé Virgile. Littéralement: *Alors l'ancienne Troye de la riche nature*: allusion forcée.

(*b*) Horace disoit qu'on croyoit Jupiter

du tonnerre, la voix encore plus forte des Prophetes & des Apôtres, que les cris réunis de toutes les Créatures, ne pouvoient réveiller quand ils vivoient, le feront par un bruit plus puissant. Lorsque les morts se leveront, les tombeaux & les yeux de ces hommes engourdis, qui dormoient depuis six mille ans, s'ouvriront; ce son formidable leur donnera des oreilles pour l'entendre: alors les atomes dispersés s'assembleront, & retourneront à leur ancienne demeure; les uns sortiront des oiseaux, les autres des poissons, ceux-ci de la terre, ceux-là des mers, plusieurs des bêtes, quelques-uns des arbres; on en verra descendre des nuées, on en verra s'élever des mines; l'ame nue, tremblante d'effroi, viendra les accompagner; (*a*) ils en approcheront, ils la

NOTES.

quand il tonnoit. *Cælo tonantem credidimus Jovem.* Lucrece dit le contraire de l'impie.

Quem neque fama Deûm, neque fulmina, nec minitanti,
Murmure compressit Cœlum. Lucrece.

(*a*) Si Scaron eût eû à parodier cette Ode,

salueront en joignant les mains. Ainsi des soldats épars se hâtent, au son de la trompette, de se ranger sous leurs drapeaux. Les Damnés, semblables à des roüés, verront leurs membres se rejoindre pour être tourmentés de nouveau; ils prieront les montagnes (*a*) de les couvrir, & les montagnes ébranlées seront renversées & confondues comme eux.

Arrêtez, arrêtez Muse; arrêtez votre feu, dont un si grand sujet augmente l'impétuosité. Attachez ici votre Pégase pindarique, qui commence à entrer en fureur, & qui voudroit s'élancer au sommet de la montagne escarpée. Ce coursier indocile n'a point de bouche; il est fier & indompté; il ne peut souffrir ni l'éperon, ni le mors; tantôt il se pro-

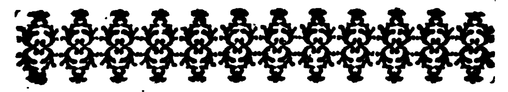
NOTES.

il auroit trouvé son Ouvrage presque tout fait; ces sons qui font des oreilles à leurs auditeurs; cette ame nue, froide, & tremblante, parce qu'elle n'est point habillée par son corps; ces atomes rassemblés, qui joignent leurs mains en approchant de cette ame, ne font-ce pas des plaisanteries?

(*a*) Montagnes, tombez sur nous, & mettez-nous à couvert de la colere de l'Agneau.

mene orgueilleusement, & tantôt il vole rapidement sur la place; il dédaigne de suivre la loi servile, & le pas réglé qu'on lui donne; il connoît sa force naturelle, & il en est superbe; il ne souffre point le Cavalier inexpérimenté, & il renverse l'Auteur & le Lecteur qui ne savent pas le monter.





AVERTISSEMENT.

C'Est ſur ce Courſier ailé que Cowley va galoper, pour me ſervir de ſon expreſſion, dans des Cieux ſi élevés, & ſi éloignés des yeux & de la raiſon, que les rêveries de Cyrano de Bergerac, le délire de Rolland, les idées de Milton, le téleſcope de Newton, les lunettes de Galilée, de Caſſini, de le Monnier, & tous les inſtrumens de l'Obſervatoire, ne les ont jamais apperçûs, & ne les appercevront jamais.





ODE PINDARIQUE.

L'EXTASE,

Par le même.

JE laisse le genre humain, & tout ce qui est ici bas; je n'ai point de tems à perdre en complimens. Je vais dire adieu à tout le monde à la hâte: on m'appelle, il faut partir; un tourbillon enleve mes piés pesans; des nuages officieux se placent autour de moi. Mais, quoi! je monte: oui, je monte; les plus grandes parties de la Terre ne me paroissent déja qu'un objet petit & orgueilleux.

Où trouverai-je la noble Angleterre? Ah! je l'apperçois enfin; c'est une tache au nord, qui se cache dans la mer: c'est un grain de sable. Eh!

qui voudroit, pour si peu de chose, manquer à la probité, ou tremper ses mains dans le sang? Est-ce donc là le prix des Guerres civiles? Est-ce donc là ce que nous appellons la Grande-Bretagne? Ne seroit-ce point une ironie? (*a*)

Je passe par les magasins voûtés, qui renferment les éternelles provisions de la glace, de la pluie, de la neige, sans être mouillé, sans avoir peur, sans avoir froid; j'y voyage en sûreté. Je rencontre des nuages chargés du tonnerre, sans être surpris, sans être effrayé; les éclairs se jouent autour de mes tempes, comme ces météores légers que la terre exhale.

Je suis plongé dans un doux Océan de feu liquide; je monte comme la flamme monte dans l'air: tel étoit ce feu réel (*b*), mais tranquille, mais pur, dont mes desirs infortunés brûloient sur la terre, lorsque j'étois un malheureux amant.

NOTES.

(*a*) Le Poëte place heureusement & ingénieusement ici ce trait de morale: plus on s'éloigne de sa Patrie, mieux on la connoît.

(*b*) Ce feu céleste, qui ressemble au plus pur feu de l'amour, est une idée agréable.

A travers divers Satellites, qui portent cette grande Planete, j'apperçois distinctement les Astres que Galilée ne faisoit que soupçonner. Je touche enfin à la sphere étoilée; la vaste étendue du Firmament n'est plus qu'une voie lactée, mais si brillante, que *les yeux de la nuit rassemblés* y forment un jour parfait.

Où suis-je à présent? Voici Dieu, voilà les Anges; un inépuisable océan de délices engloutit (*a*) l'*où*, le *quoi*, le *comment*. S. Paul, qui vint le premier jusqu'ici; ce Christophe Colomb (*b*) du grand monde, ne pou-

NOTES.

(*a*) L'*où*, le *quoi*, le *comment*, expressions scholastiques, mais précises, sont les vérités obscures que nous connoîtrons dans le Ciel.

(*b*) Christophe Colomb a découvert le premier l'Amérique; S. Paul a découvert aussi le troisieme Ciel. Toutes ces expressions sont folles & pleines d'esprit.

Un Char de feu, des Chevaux de feu, enleverent Elie, & il monta, par un tourbillon, dans le Ciel, suivant l'Ecriture; il est le second mortel qui ne soit point mort; Hénoc fut le premier qui a eu ce privilege singulier.

Ce Char d'Elie est imité en partie du Char du Soleil.

Vulcania munera currus:

voit exprimer les plaiſirs qui triomphoient de ſon cœur ; ils étoient trop grands pour l'homme : mais qu'ils ne ſoient jamais moindres.

Le puiſſant Elie, qui s'éleva ſi haut, ce ſecond mortel qui franchit l'abyſme où tombe le genre humain, & qui ne fut point réduit à être enſeveli dans la terre avant de monter dans les Cieux, y arriva avec la pompe & le faſte qui accompagnent les conquérans dans leur triomphe. Son chemin & ſon Char furent admirables.

Ce Char brilloit de tous côtés : ſa matiere étoit de la plus pure eſſence des diamans, du plus pur eſprit de l'or ; il étoit tiré par les Anges qui préſident à la chymie ; il étoit doré des rayons d'argent de la Lune, & de la lumiere vermeille du Soleil,

NOTES.

Aureus axis erat, temo aureus, aurea ſumma
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.
Per juga Chryſolyti poſitæque ex ordine gemmæ,
Clara repercuſſo reddebant lumina Phœbo. Ovid. Metam.

Toute cette deſcription eſt magnifique, aiſée à comprendre, agréable à imaginer ; il n'y a point d'Anges Chymiſtes.

dont l'éclat étoit coupé d'ombres myſtérieuſes, & embelli de figures qu'un Ange vulgaire n'auroit pû tracer.

Ses Courſiers étoient formés d'éclairs doux & tempérés : ils étoient nourris de la plus noble & de la plus ſubtile flamme des Cieux. Des mines d'or & d'argent enrichiſſoient leurs cols ; leurs fers étoient de diamans, non tels que les nôtres, mais éclatans & ſolides comme les rochers tranſparens des cryſtalliſations céleſtes.

C'eſt ainſi que s'éleva ce grand Prophete dans les Cieux. Les hommes qui avoient vû, ou qui avoient crû voir les étoiles tomber, furent étonnés d'en voir une s'élever de la terre. Le Char s'élance ; des nuages doux applanirent ſon chemin (*a*) : ſes traces ſacrées furent imprimées ſur la neige & les frimats ; les rouës de ce Char, les piés des Courſiers, faiſoient retentir les Cieux d'un ſifflement ſemblable à celui des rapides zéphirs.

NOTES.

(*a*) *Corripuere viam, pedibuſque per aëra motis,*
Obſtantes ſcindunt nebulas, penniſque levati,
&c. Ovide.

Il traversa la Lune & les Planetes, il effraya (*a*) les habitans de ces mondes, qui le considérerent comme un météore : les Astronomes le prirent pour un phénomene ; on ne saura jamais où il s'arrêta, jusqu'à ce que la nature étant parvenue, comme le Phénix, à une extrème vieillesse, se transforme en un meilleur être, & entre, comme Elie, dans le feu céleste, pour y demeurer pendant l'éternité (*b*).

NOTES.

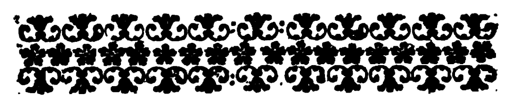
(*a*) Phaëton fut effrayé des animaux qui paroissent composer le Zodiaque.

Sparsa quoque in vario passim miracula cœlo,
Vastarumque videt trepidus simulacra ferarum.
Ovide.

Ici c'est Elie qui étonne les habitans de la Lune & des autres Planetes.

(*b*) Mais à quoi sert cette belle extase ? Le Poëte monte dans le Ciel pour n'y rien faire, & il en descend pour y faire monter à son tour le Prophete Elie, dont le voyage est aussi inutile.

Ces deux Odes portent l'enthousiasme au dernier degré ; & le dernier degré de l'enthousiasme est le premier de la folie.



AVERTISSEMENT.

NOUS avons une Ode Pindarique de M. Boileau, qui, *déſeſperant de faire voir Pindare dans Pindare même, à ceux qui ignorent le Grec, a prétendu le faire voir dans ſon Ode, avec les mouvemens & les tranſports du Poëte Thébain.* On ſent dans cette piece que Boileau eſt Poëte Pindarique par art, & parce qu'il a plutôt envie de l'être qu'il ne l'eſt en effet. Ses vers ſont écrits avec plus de dureté que de force. Quoique le tout enſemble ne faſſe point une mauvaiſe Ode, elle ne donne point cependant une idée avantageuſe de Pindare, ni de ſon imitateur.

Non-ſeulement les ennemis du Poëte ſatyrique, mais les An-

glois, alors ennemis, & toûjours rivaux de la France, furent charmés que Boileau eût fait cette Piece. Louis XIV. & le Maréchal de Luxembourg avoient pris Namur en 1692. Boileau avoit choisi ce sujet, comme la plus grande action de guerre qui se fût faite de son tems, & comme la matiere la plus propre à échauffer l'imagination d'un Poëte. Si Namur suffisoit à l'enthousiasme, qu'est ce donc qu'une cinquantaine de Villes aussi fortes que Namur, que nous venons de prendre, auroient fait sur lui? Elles lui auroient tourné la tête.

A peine le grand Maréchal de Luxembourg fut mort, que la Victoire abandonna la France pour quelque tems: le premier effet de cette perte fut la prise de Namur par le Roi d'Angleterre en 1695. Ce fut alors que les Poë-

tes Anglois triomphèrent. Prior fit une Ballade, pour servir de réponse à l'Ode de Boileau, & d'autant de strophes que sa Piece; ainsi le Parnasse vit deux grands Poëtes se disputer son sommet, comme la Flandre avoit vû les Généraux François & Anglois s'enlever tour à tour la Ville de Namur.

Ces deux Pieces sont de deux différens tons; l'une est un Panégyrique, & l'autre une Satyre; ainsi il n'est pas possible de dire laquelle des deux est préférable, quant au style; mais quant à la modération & à la décence, il est évident que le Poëte François, ainsi que tous les Poëtes de sa Nation, est infiniment supérieur à Prior & à presque tous les Poëtes Anglois. La Satyre de Prior contre Boileau, contre nos Généraux, contre Louis XIV. est si

outrée, qu'il ne m'eſt pas permis d'en citer plus de ſix ſtrophes ſur ſeize; encore faut-il que j'en adouciſſe, ou que j'en retranche beaucoup d'expreſſions.





ODE

SUR LA PRISE DE NAMUR en l'année 1692.

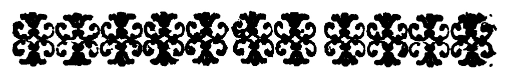
Par M. BOILEAU DESPREAUX.

I.



Uelle docte & ſainte ivreſſe
Aujourd'hui me fait la Loi?
Chaſtes Nymphes du Permeſſe,
N'eſt-ce pas vous que je voi?
Accourez, troupe ſavante,
Des ſons que ma Lyre enfante,
Ces arbres ſont réjouïs.
Marquez-en bien la cadence;
Et vous, Vents, faites ſilence,
Je vais parler de LOUIS.

❧



BALLADE ANGLOISE,

Sur la prise de Namur en 1695.

Par MATTHIEU PRIOR,

AVEC CETTE EPIGRAPHE,

Dulce est desipere in loco.

I.

IL y a des gens qui sont ivres, & qui ne s'en apperçoivent pas. Ne seroit-ce point Bacchus qui vous feroit la Loi, ô Poëte audacieux? Etoit-ce une Muse que vous voyiez? Pourquoi tant de fureur? Pourquoi faire venir des chênes de la Thrace pour danser? Pourquoi instruire des troncs insensibles dans l'art de flatter? N'y a-t-il pas assez de ce bois en France? Enfin, pourquoi faut-il que les vents retiennent leur haleine? Si le moindre zéphir souffloit, nuiroit-il à l'Ode du Poëte, ou enleveroit-il l'éloge du Monarque (*a*).

NOTES.

(*a*) Il faudra se ressouvenir en lisant cette Ballade de la remarque que nous avons faite en plusieurs endroits de cet Ouvrage, sur la jalouse fureur avec laquelle les Anglois se déchaînent contre nos Héros & nos grands Poëtes. Par rapport à la flaterie qu'ils reprochent aux François, nous renvoyons nos voisins aux piéces faites à la loüange de Cromwel, & de quelques autres qui n'en étoient guéres plus dignes.

II.

Dans ses chansons immortelles,
Comme un Aigle audacieux,
Pindare étendant ses ailes,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidele Lyre,
Si dans l'ardeur qui m'inspire,
Tu peux suivre mes transports,
Les chênes des Monts de Thrace
N'ont rien oüi, que n'efface
La douceur de tes accords.

III.

Est-ce Apollon & Neptune
Qui sur ces Rocs sourcilleux
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuse,
La Sambre, unie à la Meuse,
Défend le fatal abord,
Et par cent bouches horribles
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer & la mort.

II.

Pindare eſt un aigle, qui monte dans les Cieux, lorſque la vertu lui en ouvre le noble chemin; mais Boileau eſt *trop ſemblable à un Vautour, quand un vil intérêt lui montre ſa proie.* Dès qu'un Poëte fuit l'honneur, la raiſon fuit ſes transports, & Boileau, pour une penſion de huit cents livres, *met Louis en poſſeſſion* de la fortereſſe de Jupiter.

III.

Neptune & le Soleil étoient deſcendus des Cieux ſous la forme de Mégrigny & de Vauban; ils avoient fortifié ces murailles, ils en avoient montré le plan au Jupiter de la France; ces trois ſages crurent que ces fortifications ne pouvoient être ébranlées par aucune puiſſance humaine: mais nous avons lû tous deux dans Homere, que les Dieux ſe trompent comme les hommes; la Sambre & la Meuſe peuvent joindre leurs flots; rien ne peut arrêter Guillaume; celui qui a paſſé la Boyne, paſſera bien ces fleuves; ſouvenez-vous-en, *armez les bords de la Seine.*

IV.

Dix mille vaillans Alcides
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font pétiller leurs remparts,
Et dans son sein infidele
Par-tout la terre y recéle
Un feu prêt à s'élancer,
Qui soudain perçant son gouffre
Ouvre un sépulchre de soufre
A quiconque ose avancer.

VII.

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Grece eût vingt ans,
Sans fruit vû les funérailles
De ses plus fiers combattans.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts?
Quel bruit, quel feu l'environne?
C'est Jupiter en personne,
Ou c'est le vainqueur de Mons.

IV.

Plus de quinze mille vigoureux champions employoient le fer & le feu pour défendre la place ; chacun étoit, dites-vous, un Alcide : mais nous les avons vûs sortir comme des hommes ordinaires. Les canons étoient rangés sur les remparts, pour donner la mort aux ennemis ; les mines étoient creusées sous ces remparts pour leur servir de sépulture : tout étoit disposé de maniere que nous nous en portons presque tous très-bien.

V.

Si vous comparez Namur à Troye, les petits garçons d'Angleterre surpasseront les Grecs : leur siége dura dix ans ; nous avons fini le nôtre en dix semaines. Quel est donc le Dieu, qui s'avance de si près ? Quelle effroyable puissance a conquis ces montagnes ? C'est le petit Guillaume ; ce n'est point un Dieu, c'est le premier des hommes (*a*), &c.

NOTES.

(*a*) Les moindres injures que le Poëte dit ici au Conquérant de la Hollande, est de l'appeller timide & sans courage. J'ai supprimé la six, la sept, & la huitieme strophes : je crois, en vérité, que les Anglois doivent m'en savoir gré.

IX.

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, Peuples, frimats ;
Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos Soldats :
Malgré vous Namur, en poudre,
S'en va tomber sous la foudre,
Qui dompta Lille, Courtray,
Gand la superbe Espagnole,
Saint Omer, Besançon, Dole,
Ypres, Mastricht, & Cambray.



IX.

La vérité, la justice, la raison, la Religion, la renommée, peuvent se réunir pour achever l'Histoire de Guillaume; les Nations rendues libres bénissent son nom, & la France reconnoît en secret sa gloire: mais Ypres, Malines, Cambray, Besançon, Gand, Saint Omer, Lille, Courtray & Dole. . . . . . C'est à vous, Critiques, à dire combien ce style Pindarique est pauvre. Composez une Ode, remplissez-la de *mais*, & d'*encore*, grand Poëte, & chantez ce Prince intrépide qui perdit Namur.

Pourquoi en citer davantage? J'épargne à la Nation Angloise la honte qu'elle doit avoir de produire de pareils Ecrivains. Quoique les Satyriques les plus envenimés ne puissent nuire à la gloire d'un de nos plus grands Rois; il n'est jamais permis de leur manquer de respect. Quoique les impies ne puissent rien contre Dieu, on leur impose silence, & on étouffe leurs blasphèmes?



SUR LES BALLADES.

LA Ballade de Prior nous conduit aux Ballades Angloises : elles doivent leur origine aux nôtres. Les Ballades étoient composées de Stances toûjours terminées par le même refrein. On connoît celle de Marot sur le Frere Lubin.

> Mais pour boire de belle eau claire,
> Faites-la boire à votre chien,
> Frere Lubin ne le peut faire.

Ou celle de Rousseau qui finit par celui-ci :

> Vieille femme est un remede à l'amour.

Les Grecs & les Romains avoient aussi des refreins dans quelques-unes de leurs Poësies : mais comme elles étoient sans rimes, ces refreins ne les

gênoient point, comme ils gênent les nôtres.

La Ballade asservie à ces vieilles maximes ;
Souvent doit tout son lustre aux caprices des rimes.

Nos Peres, en débroüillant peu à peu leur Poësie, furent si charmés de la découverte & de l'usage de la rime, qui en est en effet la principale beauté, qu'ils chercherent tous les moyens d'en combiner & d'en varier l'harmonie dans le chant Royal, les Ballades, les Rondeaux, les Lays, les Virelays, & enfin les Sonnets. Le chant Royal fut consacré aux loüanges de Dieu, de la Sainte Vierge & des Saints : on abrégea ensuite ce Poëme ; on en fit des Ballades, dont la Poësie profane s'empara. Elles passerent en Angleterre, où elles furent d'abord asservies, comme en France, au caprice de la rime : mais les Anglois les délivrerent bien-tôt de cette servitude, ils garderent encore quelque tems ces refreins, sans cependant y assujettir les rimes de chaque strophe ; enfin leurs Ballades ne furent plus que des Stances, comme les nôtres ; car il

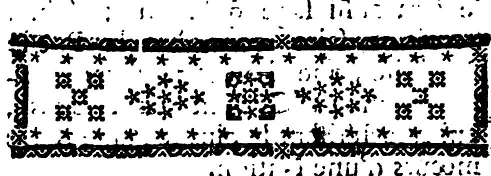
n'est plus question de Ballades parmi nous.

On a reconnu que le plaisir médiocre, que l'oreille prend à ces rimes périodiques ne nous dédommageoit point de la perte des pensées, dont ces rimes tenoient lieu. Les Poëtes ne sont-ils pas assez gênés par la mesure ordinaire, sans qu'il faille encore leur donner de nouvelles entraves ? Que peut-on demander à des danseurs, si ce n'est qu'ils dansent avec grace & avec goût ? Pourquoi les obliger à danser les fers aux mains & aux piés ; la premiere danse plaît, l'autre ne fait que causer de la surprise.

La Ballade Angloise est moins grave que l'Ode, mais plus soûtenue que les Chansons ; elle tient un juste milieu entre ces deux Poëmes, & elle traite toute sorte de sujets ; elle est satyrique, galante & tendre. Nous en avons vû une de la premiere espece dans Prior : nous allons en voir des deux autres. Je vais commencer par la Ballade galante pour nous délasser des grandes Odes ; je ne m'excuserai point sur ce que je mets de la galanterie dans cet Ouvrage, parce qu'el-

le ſera auſſi ſage qu'il eſt poſſible. Seroit-ce faire connoître la Poëſie Angloiſe, que d'omettre leurs Poëſies galantes ? Ce ſont ces Poëſies, qui caractériſent le plus le génie & les mœurs d'une Nation.





LA CHRONIQUE,

BALLADE,

Par COWLEY.

MARGUERITE, si je m'en souviens bien, fut la premiere qui posséda mon cœur ; oui, elle fut la premiere de toutes : mais quand la friponne se fut joüée de mon amour, & ne m'eut donné aucun repos, Marthe prit la balle au bond.

Marthe me résigna aussi-tôt à la belle Catherine, & la belle Catherine, non sans un grand chagrin, céda la place à la figure conquérante d'Elise. Elise regneroit peut-être encore, si elle n'eût pas suivi de mauvais conseils : mais quand je la vis transgresser les lois fondamentales de l'amour, &

choisir sans cesse de nouveaux amans, la passion prit les armes & secoüa le joug.

Marie, & la gentille Nannette, commencerent à régner ensemble; elles furent Reines tour à tour. Marie étoit quelquefois ma beauté, quelquefois Nannette portoit la couronne, quelquefois je leur obéissois à toutes deux.

Une autre Marie survint, & m'imposa des lois rigoureuses. Quel Tyran c'étoit! Hélas! cette Reine fiere m'auroit gouverné long-tems, avec un sceptre de fer, si Rébecca ne m'avoit rendu la liberté.

Quand la belle Rébecca me l'eut rendue, je me trouvai au siécle d'or: mais mon bonheur ne dura pas long-tems. Mon aimable Princesse mourut dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté; Judith lui succéda.

Judith exerça le pouvoir souverain un mois trois jours & une demi-heure. Sa beauté étoit admirable; mais son esprit étoit si foible & si borné, qu'elle me parut incapable de régner; Susanne la remplaça.

Isabelle parut avec des yeux, dont partoit une artillerie formidable, &

un feu contre lequel on ne pouvoit pas tenir : elle marchoit fierement aux plus grandes conquêtes, & ne manqua pas de chasser Susanne.

Je me soûmis ensuite aux yeux noirs de la favorite du Vice-Roi ; après quoi je fus l'esclave de mille passions plus tyranniques ; mon coeur eut un fâcheux interregne : je souhaite ne plus retomber dans cette anarchie.

J'en fus tiré par la gentille Henriette, & Marie, troisieme du nom, qui la suivit de près : ensuite vint Jeanne, Jeanneton, la jolie Thomassine, & une autre Catherine, & un long *& cætera*.

Si je vous décrivois leurs richesses, leur puissance, & leur faste, la poudre, les mouches, les épingles, les rubans, les bijoux, les bagues, les dentelles, & leur fard, & enfin tout l'attirail de guerre qui remplissoit leurs Arsenaux.

Si je vous racontois toutes les ruses politiques, qu'elles mettoient en usage, pour prendre & garder les coeurs ; leurs lettres, leurs ambassades, leurs espions, leurs bouderies, leurs sourires, leurs caresses, leurs que-

relles, leurs parjures, leurs larmes, & d'autres mysteres sans nombre & sans nom,

Et enfin tous les artifices employés par la maîtresse de Machiavel; si surtout j'y voulois ajoûter les variations de l'air, auxquelles elles étoient sujettes, je ferois de plus gros volumes que ceux d'Holinstead, ou de Stow.

Mais comme j'ai vécu trop peu avec elles, je serai plus court: ma souveraine, qui est aujourd'hui sur le Throne, exige de moi des chants plus relevés; c'est Eléonore premiere du nom, à qui Dieu donne un long regne (*a*).

NOTES.

(*a*) Cette piece est extrèmement plaisante; elle est écrite sans fadeur & sans indécence. L'Allégorie, qui est vraie & ingénieuse, est soûtenue d'un bout à l'autre; je ne dois pas en dire davantage.



AVERTISSEMENT.

L'HISTOIRE de la Ballade qui suit est aussi intéressante que la Ballade même ; je l'ai tirée du *Plaindealer*, ou l'*Ecrivain franc & sincere*, Livre périodique écrit en 1724. dans le goût du Gardien, du Spectateur, & du Babillard ; Ouvrages, pour le dire en passant, remplis d'excellens matériaux, mais rangés avec très-peu d'art & de goût. L'exposition du sujet, allongée par des réflexions sans fin, amene presque toûjours une ou plusieurs Lettres, que l'Auteur s'écrit souvent à lui-même, où l'on recommence cette exposition & ces réflexions éternelles. Le Babillard est un titre qui leur convient assez, comme

celui de *Plaindealer* convient peu à son Auteur, qui est discret, modéré, respectueux pour ses Rois & leurs Ministres, peu prévenu contre la France, en un mot peu Anglois.

» Je me promenois un jour, » dit-il, sur la montagne de Primrose, où parmi une foule » d'écrits, qui y sont exposés en » vente, que le Peuple achete à » vil prix; je pris au hasard une » petite feuille, couverte de pa- » pier brun, très-mal imprimée. J'y » lus une piece qui me saisit » d'étonnement, qui me troubla, » qui me fit frissonner. Homere, » & le puissant génie qui a fait » d'Homere notre Concitoyen, ne » sont pas plus énergiques. « Comme cette piece est écrite dans le goût des anciennes Ballades, dont il y en a d'excellentes, l'Auteur ne manqua pas d'attribuer celle-ci à Shakespear, qui en

a fait aussi quelques-unes, qu'on ne trouve pas dans l'édition de ses Œuvres: mais un jeune homme d'Edimbourg qui avoit autant de peur d'être connu, qu'il méritoit de l'être, lui apprit dans une Lettre qu'on va voir qu'il en étoit l'Auteur.

Juin 1724.

MONSIEUR,

» Un jeune homme de condi-
» tion, mais qui joignoit à beau-
» coup d'orgueil beaucoup de fa-
» tuité, fut épris d'une fille d'aussi
» bonne Maison que lui, qui étoit
» dans le Printems de sa jeunesse
» & de sa beauté. Comme il étoit
» mis avec goût, qu'il parloit d'un
» ton imposant, & qu'il déraison-
» noit avec esprit, il vint à bout
» de la persuader de son amour.
» Cette jeune personne, qui ne
» connoissoit

» connoiſſoit point encore la per-
» fidie des hommes, & qui n'avoit
» jamais vû de gens raiſonnables,
» ne ſavoit pas combien un jeu-
» ne homme peut être mépriſable
» & faux. Je l'ai vûe pluſieurs
» fois ; l'innocence étoit peinte
» dans ſes regards avec tous ſes
» charmes ; elle le crut, & elle
» fut ſéduite. Son deshonneur al-
» loit éclater dans le monde,
» lorſque ſon pere s'en apperçut.
» Jugez de la douleur de ce pere
» reſpectable : il ne crut pas de-
» voir abandonner ſa fille à la mi-
» ſere & à l'infamie. Il alla trou-
» ver ſon Amant perfide, & lui
» offrir la moitié de ſon bien pour
» l'engager à épouſer ſa fille : mais
» le traître étoit d'un caractere
» impudent, & d'une férocité qui
» alloit preſque juſqu'à la barbarie.
» Il rejetta les offres du pere, &
» il reprocha à cette fille infor-
» tunée l'outrage qu'il lui avoit

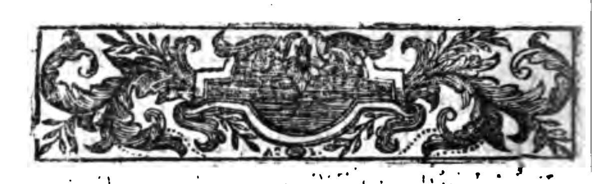
» fait. Ces nouvelles affligeantes
» jointes à une ſanté délicate, &
» à la malheureuſe ſituation où
» elle étoit, lui cauſerent une
» fievre, qui la réduiſit en peu
» de jours au tombeau, où je
» l'ai vûe porter avec ſon en-
» fant.

» J'ai lu depuis une Comédie
» de Fletcher, où j'ai trouvé une
» Ballade, dont le refrein étoit:
» *Il étoit minuit, tout étoit plongé*
» *dans le ſommeil, lorſque l'ombre*
» *triſte de Marguerite parut aux*
» *piés de Guillaume.* Je fermai le
» Livre, & j'imaginai que je
» pourrois appliquer la fiction
» d'une ombre à cette malheureu-
» ſe aventure dont j'avois été té-
» moin. Plein de cette idée, je
» compoſai cette Ballade à mi-
» nuit, lorſque tout étoit tran-
» quille autour de moi; l'obſcu-
» rité de la nuit contribua beau-
» coup à me jetter dans une pro-

» fonde tristesse : je ne dormis » point, & je finis avant le jour » le petit Poëme que je vous en» voie, avec quelques change» mens. «

Je suis, &c.





GUILLAUME ET MARGUERITE.

BALLADE.



LORSQUE l'espérance se taisoit dans le silence profond de la nuit; lorsque la douleur étoit renfermée dans les bras du sommeil, l'ombre pâle de Marguerite se glissa près du lit de Guillaume, & s'arrêta à ses piés.

Le visage de Marguerite avoit la couleur du ciel d'Avril (*a*), lorsqu'il est

NOTES.

(*a*) La premiere Strophe a dû coûter des efforts à l'esprit du Poëte, quand il a fait taire l'espérance de la nuit silencieuse, & emmaillotè le mal dans les *langes du sommeil*. Le Plaindealer admire beaucoup ce visage, qui est de la couleur du ciel d'Avril : il dit que

obscurci par les nuages dispersés dans les airs. Son corps, qui n'étoit plus qu'une argille froide, étoit couvert d'un drap mortuaire noir, qu'elle soûtenoit de ses mains plus blanches que les lys.

Son teint avoit ressemblé peu auparavant à ces fleurs du matin, qui sucent la rosée plus brillante que l'argent : ses joües avoient la couleur d'une rose naissante, lorsqu'elle ne fait que commencer à s'ouvrir.

Mais l'amour, comme une chenille, avoit secrettement consumé cette ten-

NOTES.

celà représente la ressemblance transparente *d'une lumiere qui n'est point visible.* Je n'entens rien ni à la comparaison, ni à l'explication. Quand on voit un Revenant à minuit, a-t-on le tems de faire d'aussi joliés comparaisons? Les mains blanches rapprochées du drap noir plaisent beaucoup au Plaindealer : mais il admire encore le contraste de la figure de cette Amante morte, avec celle qu'elle avoit pendant sa vie. Il intéresseroit, s'il alloit plus directement au cœur ; cette comparaison de sa figure, avec des fleurs du matin, qui sucent la rosée argentine, & de cet amour qui la consume, avec une chenille qui fait périr une rose, est ingénieuse, mais frivole, dans un sujet qui exclut toute idée étrangere.

dre fleur ; hélas ! cette rose pâle & languissante périssoit avant qu'elle fût éclose.

(*a*) Elle s'écria, réveille-toi ; ta fidele Amante t'appelle ; elle sort à minuit du tombeau ; que la pitié te touche en faveur d'une malheureuse, à qui la passion que tu m'avois inspirée, a ôté la vie !

Voici l'heure sombre & terrible, où les Ombres outragées se plai-

NOTES.

(*a*) Les reproches que cette Amante fait à son Amant infidele ont un caractere de douleur, de tendresse, & de vivacité bien plus touchant que toutes ces comparaisons si vantées. Ces interrogations pathétiques sont loüées, avec raison, par le Plaindealer : mais il leur donne des noms Grecs. Il dit que ce sont des *Erotimes*, des *Aposiopeses*, *&c.* Le Docteur Mathanasius n'auroit pas mieux placé l'érudition.

On s'émeut en voyant cet Amant infidele s'attendrir, se repentir, mourir sur le tombeau : on lui pardonne son crime.

On trouve une Histoire à peu près semblable dans Don Quichotte, c'est celle de Chrysostome. On en voit encore une dans le Mercure du mois de Février 1752. Elle est en vers qui sont plus faits pour être chantés que pour être lus. Ce n'est pas la premiere fois que les Amans meurent de désespoir, du moins les Poëtes le disent.

gnent, où les tombeaux des Amans infortunés s'ouvrent, & rendent leurs morts, pour les laisser approcher de leurs Amantes infideles.

Pense à toi Guillaume, pense à ta faute, répare la fidélité que tu as violée ; écoute l'affreuse leçon que tu as enseignée à ma jeunesse trop crédule.

Pourquoi me faisois-tu appercevoir mes charmes pour les mépriser tous ? Tu soupirois pour mon coeur qui ne respiroit que l'innocence, tu l'as outragé.

Pourquoi me donnois-tu en ma présence des preuves de la sincérité de tes voeux ? Pourquoi n'en as-tu gardé aucun éloigné de moi ? Pourquoi vantois-tu la beauté de mes yeux, pour leur apprendre pour la premiere fois à pleurer ?

Pourquoi loüois-tu la couleur vermeille de mes levres, que tu as couvertes des ombres de la mort ? Pourquoi, hélas ! ai-je été trop tendre ? Pourquoi ai-je cru des discours trop flatteurs ?

Mais à présent ma figure n'est plus la même : mes levres ont perdu leur éclat ; mes yeux sont fixes comme

ceux de la mort. Il faut que je passe une longue & triste nuit dans le tombeau, avant que le Ciel me rende ma première beauté.

Que vois-je ? Il est jour ! L'obscurité se dissipe. Je te dis un long & éternel adieu ! Viens voir, perfide, dans quel abysme tu as précipité une femme, pour avoir été trop sensible à tes soupirs.

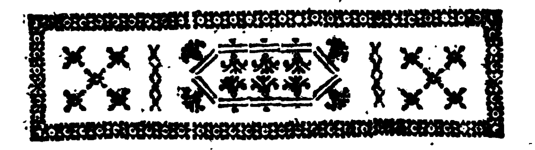
Les oiseaux chantoient, l'aurore soûrioit & traçoit dans les cieux ses rayons dorés. Guillaume étoit pâle, ses membres étoient agités, il tressailloit d'effroi sur son lit.

Les yeux en pleurs, il alla chercher le lieu funeste où reposoit le corps de Marguerite ; il se concha sur le tombeau, couvert de verdure, qui renfermoit cette argille inanimée.

Trois fois il appella, sans être entendu, le nom de Marguerite. Trois fois il pleura sa destinée. Il baisa trois fois ce froid tombeau ; il aima . . . . . mais trop tard . . . . . il mourut.



ODES



ODES PARTICULIERES AUX ANGLOIS.

NOUS entrons dans des Soliloques & des piéces funébres : nous descendons dans l'empire des morts, & nous allons chercher le Parnasse dans les Enfers. Les Ombres furent étonnées, quand Orphée fit retentir leurs demeures, où régne le silence, des doux sons de sa lyre : mais depuis que les Anglois sont Poëtes, elles y doivent être accoûtumées. La plûpart de leurs Muses se plaisent sous les sombres berceaux de l'Elisée : il en est même quelques-unes qui n'ont, comme les oiseaux de la nuit, que *des pensées nocturnes*. C'est le titre de sept Poëmes sur la vie, la mort, & l'immortalité.

Ne nous enfonçons point tout d'un coup dans ces triftes régions ; c'eft aux portes des Enfers, & à l'entrée de leurs goufres obfcurs, que les Soliloques s'arrêtent avec les douleurs & les inquiétudes.

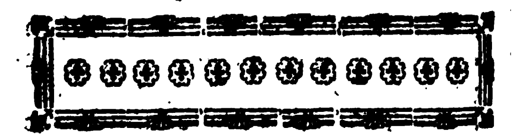
Veftibulum ante ipfum, primifque in faucibus orci,
Luctus & ultrices pofuere cubilia curæ. Virg. 6.

Ces Soliloques, ou Monologues Anglois, font des Odes qu'un cœur affligé & qu'une ame confternée peuvent foûpirer, dans ces momens terribles, où la vie commence à être un fardeau pénible, la mort une reffource confolante, & Dieu feul notre derniere efpérance.

Les Soliloques de Saint Auguftin, qui font, comme on fait, des penfées & des fentimens tendres, dont il s'occupoit devant Dieu, n'ont rien de femblable à ces Soliloques que le nom : mais nous en trouvons dans l'Ecriture des exemples auffi touchans qu'énergiques. Tel eft celui de Job, lorfque réduit à la plus cruelle mifere, il s'écrioit : Que le jour où je fuis né périffe, & que la nuit, dans laquelle

on a dit un homme eſt conçû, ſoit anéantie. Tels ſont les ſentimens d'Ezéchias, lorſque condamné à mourir, il ſe voit tout-à-coup rappellé à la vie. Telle eſt la priere ſurprenante, que Jonas adreſſe à Dieu du ventre de la baleine, où il eſt englouti. Tels ſont enfin la plûpart des Pſeaumes, que David a chantés quand il étoit perſécuté par Saül, par Abſalom ſon fils, & par ſes ennemis.

C'eſt dans la ſituation où ils furent, c'eſt avec leurs ſentimens pleins de conſtance & de Religion, que M. H. . . . grand Poëte Ecoſſois, a écrit le Soliloque ſuivant. S'étant trouvé en qualité d'Officier, à la journée de Culloden, où le Prince Edouard fut défait, il mena une vie errante dans les montagnes d'Ecoſſe, & il ſe réfugia dans le tronc d'un arbre, pour ſe mettre à couvert des Troupes Angloiſes qui menaçoient ſa vie. Il y demeura ſept jours entiers, & il n'y vécut que d'un peu de pain & d'eau, que les Paſtres lui donnoient furtivement; c'eſt du creux de cette arbre qu'il porte la parole à ſon ame.



SOLILOQUE
DE M. GUILLAUME H. . . .
En 1746. au mois de Juin,
A SON AME.

HÔTE mystérieux de ce coeur, allumé par votre flamme, vous êtes la plus réelle partie, la plus vive expression de moi-même; ce que vous êtes, je le suis.

(*a*) Je prétens, par vous, à une

NOTES.

(*a*) Le beau désordre est une qualité essentielle à l'Ode; un vrai Poëte lyrique n'écrit jamais qu'il ne soit fortement ému par la grandeur de son sujet. Toute émotion de l'ame est incompatible avec le sang-froid qu'exigent des liaisons & des transitions. Si jamais on doit être ému, si jamais on doit parcourir ra

céleste origine ; vous êtes une étincelle de la plus pure lumiere du Ciel : sans vous, je tomberois dans la terre la plus vile, je serois une argille inanimée.

A ce moment affligeant & terrible, il vous reste encore quelques

NOTES.

pidement une foule d'objets, c'est quand on est dans la situation terrible où fut notre illustre Auteur : aussi s'adresse-t-il à son ame, à sa jeunesse, à sa Muse, à ses amis, & enfin à son Dieu seul. Il n'a pas eu dessein d'imiter les Prophetes que j'ai cités ci-dessus : mais comme il étoit dans le péril, où ils se sont trouvés, & qu'il avoit leur Religion & leur génie, il n'est pas étonnant qu'il se soit rencontré avec eux, & sur-tout avec Jonas, Ezéchias & David. Je me contente de citer une Strophe du Cantique d'Ezéchias rendu par Rousseau :

Mon ame est dans les ténebres,
Mes sens sont glacés d'effroi :
Ecoutez mes cris funébres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais déja sa main propice
A comblé le précipice,
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas ;
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie,
Dans l'abysme du trépas, &c.

pensées anciennes qui peuvent rendre vos maux plus supportables.

Quand de cruels piéges tendus de tous côtés autour de vous, cherchent & menaçent votre vie, & que chaque réflexion cruelle porte avec elle le besoin, l'exil, les chaînes, ou la mort.

Les plaisirs que j'ai goûtés sous le regne d'une jeunesse enjoüée, pourroient-ils rendre à ma veine sa premiere gaieté ? Et la Cour agréable & riante de la beauté, renaîtroit-elle avec tous ses charmes dans ma mémoire ?

Les Muses me consoleroient-elles ? On dit que leur art peut calmer les plus vives douleurs : pourroient-elles porter à votre cœur tremblant des paroles de paix ?

Elles avoient coûtume, dès l'aurore, d'insinuer dans vos sens le doux repos : elles ne vous refusoient pas leurs secours favorables dans d'agréables soirées.

Il est vrai que l'amitié peut adoucir, par son pouvoir sacré, l'arrêt porté contre vous, comme les éclairs qui pénetrent dans la nuit, répandent dans on obscurité un rayon lumineux,

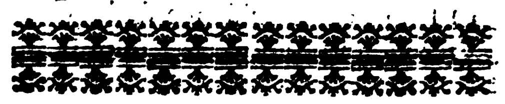
O Dieu! votre puiſſance ſeule peut opérer ici un prodige, & bannir toutes les frayeurs de cette ſolitude déſeſpérante.

Votre bras eſt tout-puiſſant, quand vous voulez ſauver; il peut détruire toute inquiétude, & rappeller des horreurs du tombeau à ſa vie, à la joie.

C'eſt de vous, comme d'une ſource abondante, que coule une conſolation pure; c'eſt par vous que le cœur languiſſant chante au milieu de ſes ſouffrances, & qu'il ſe repoſe dans le ſein du déſeſpoir.

Cependant le Ciel bienfaiſant juſte & miſéricordieux, ne demande à ſes créatures, pour leur accorder le ſalut & la vie, que la foi & l'humble confiance.





AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de la vie de M. Pope, & le *Plaindealer* font une très-longue Histoire d'un nommé Savage, Poëte Anglois, Auteur du Soliloque suivant : je vais tâcher de la réduire en peu de mots ; elle est singuliere & touchante, ainsi que le Poëme auquel elle a donné lieu.

Anne, Comtesse de Macclesfield, étant enceinte, déclara publiquement que l'enfant qu'elle portoit, n'étoit point de son mari, mais du Comte Rivers. Mylord Macclesfield fit casser son mariage en Parlement (l'adultere public est en Angleterre un cas dirimant,) & il fit déclarer par Arrêt que les enfans de sa femme seroient réputés illégitimes. Cette

femme trouva, malgré son deshonneur public, un second mari: mais elle fut si honteuse de son crime qu'elle conçut pour l'enfant qu'elle mit au monde, une horreur dont il n'y a jamais eu d'exemple. Elle empêcha le Comte Rivers d'assûrer avant sa mort une pension à son fils pour sa subsistance: elle le fit élever sous le nom de Savage, & elle le fit mettre ensuite en apprentissage chez un Cordonnier. Quand Savage vint à connoître sa mere, elle lui défendit l'entrée de sa maison, & l'abandonna à la plus cruelle misere. Ce fils infortuné méritoit un meilleur sort par ses talens, son esprit, & sur-tout par la tendresse qu'il avoit pour elle. Il ne cessoit de passer tous les jours devant sa porte pour avoir la consolation de la voir. Ce fut dans ces sentimens de douleur & de tendresse qu'il fit ces vers, qui

ne ſont pas des fruits de ſon imagination, mais de ſon cœur, de ſes entrailles émûes, & de ſon ame au déſeſpoir.





SOLILOQUE
DE M. SAVAGE.



Ans aucun projet, ſans aucune eſpérance, abandonné, opprimé, perdu pour tous les plaiſirs, malheureux dans toutes ſes entrepriſes, dans toutes ſes démarches, étendu de travers ſur ſon lit en déſordre, & tranſi de froid, Alexis ſeul & ſans amis ſoûpiroit ainſi.

Pourquoi vois-je le jour? Quel bien puis-je tirer de mon être, puiſque celle qui me l'a donné oublie que j'exiſte? Elle ne ſent point les rigueurs de l'Hyver qui me conſument; elle ne prend aucune part à mes douleurs. Livré au beſoin, à la honte, au mépris, elle me prive des douces conſolations de ſon cœur. Vous m'avez donc fait naître pour être malheureux! Vous m'avez jetté

avec indifférence dans ce monde, qui est pour moi un désert horrible, & vous me rendez misérable, moi qui suis votre enfant !

Ah ! si je ne puis espérer d'adoucir le cœur d'une mere, où trouverai-je la paix, le repos, la compassion ? Hélas ! tout parle en ma faveur, la coûtume, la loi, la raison : mais la nature seule s'endort, & me plonge dans tous mes maux. Eh ! quel est donc le crime dont je suis coupable ? Les cœurs les plus barbares pourront-ils le soupçonner ? C'est ma naissance ; voilà la cause de mon malheur. Celle qui m'a porté dans son sein m'accable de sa haine : celle qui auroit dû avoir pour objet ma fortune en me mettant au monde, fait seule tous les malheurs de ma vie (*a*).

NOTES.

(*a*) La dureté d'une mere n'étouffe point la nature dans un bon cœur. Ces sentimens, qui rendent la situation de ce fils si touchante, me rappellent ceux que Titus a pour Brutus son pere, lorsqu'il va le condamner à la mort :

A cet infortuné daignez ouvrir les bras ;
Dites du moins, Mon fils, Brutus ne te hait pas. *Voltaire*,

Son caractere respire la douceur, & cependant elle est insensible à mes peines. Son ame généreuse connoît la compassion; ses yeux respirent la bonté par-tout où ils brillent : son coeur s'attendrit pour tous les malheureux, excepté moi. Il a donc fallu que quelque ordre secret de la destinée ait puni dans moi un crime involontaire, que quelque sentence ait été rendue depuis long-tems contre moi, pour que je sois plongé dans

NOTES.

Et ceux d'Hyppolite pour Thocé, dans la Tragédie de Racine.

Cette mere dénaturée ne s'attendrit point : elle poursuivit toûjours ce fils qui lui tendoit les bras, & qui voyoit sa malheureuse destinée. Tandis qu'il l'appelloit sa mere, qu'il vouloit l'embrasser, elle lui perçoit le cœur des traits cruels de sa haine.

Tendentemque manus & jam sua fata videntem
Et mater, mater, clamantem & colla petentem
Ense ferit mater.

La misere de ce fils le jetta dans la mauvaise compagnie. Ses talens ne purent suffire à sa prodigalité & à ses débauches. Accablé de dettes il périt dans une prison, moins coupable de ses égaremens, que sa mere qui avoit négligé son éducation.

l'abyſme profond de la douleur, & effacé de la mémoire du ſang de ma mere.

Mais, hélas! quelle que ſoit la cauſe de ſa haine, je ne puis que ſoûpirer en ſilence de ma deſtinée. Dieu touchera peut-être ſon cœur : mais ſi elle s'attendrit pourrai-je être malheureux ?





AVERTISSEMENT.

DEs portes de la mort où les Soliloques nous ont laiſſés, nous allons entrer dans les Enfers ; la Muſe du Poëte ſera notre Sibylle. Des objets lugubres & effrayans, ſur-tout pour les ames foibles, vont peut-être nous étonner ; ceſſons de craindre & nous les diſſiperons. Il n'eſt point néceſſaire de prendre les armes, comme Enée, pour les écarter ; la Muſe Angloiſe va nous raſſûrer, comme la Sibylle encouragea ſon Héros tremblant ; elle va nous dire que ces monſtres ſont de vaines ombres auxquelles notre foibleſſe donne de la réalité.

Hîc subitâ trepidus formidine ferrum
Æneas, strictamque aciem venientibus offert.
Et ni docta comes tenues sine corpore vitas
Admoneat volitare cavâ sub imagine formas,
Irruat & frustrà ferro dimoveat umbras. Virgile, 6. Eneïde.

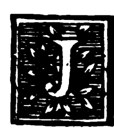




PIECE FUNEBRE

SUR LA MORT,

Par le Docteur THOMAS PARNELL.



JE ne veillerai plus la nuit, à la lumiere d'une lampe sombre; les yeux toûjours attachés aux livres des Scholastiques, & des Philosophes. Ces gens-là s'écartent trop de la sagesse, ou s'ils en enseignent le chemin, c'est le plus long. J'en vais prendre un plus court; je vais descendre dans des lieux où elle donne des leçons plus vraies.

Qu'il est profond cet azur, dont le firmament est peint, où sont suspendus des globes sans nombre, plus éclatans que l'or, tandis que le croissant, plus brillant que l'argent, avance doucement sous les cercles qu'ils décrivent! Le Zéphir endormi cesse de

respirer ; les eaux de ce Lac sont pures & paisibles : les étoiles semblent y descendre encore pour s'y retracer à mes yeux. Ces terres qui s'élevent à ma droite, se perdent dans l'obscurité : ma gauche m'offre un lieu couvert de tombeaux, dont une eau dormante lave les murailles ; ce clocher guide ma vûe incertaine au travers des livides rayons de la nuit. Parcourez avec une mélancolie profonde tous ces monumens élevés au destin, & pensez, à mesure que vous marchez doucement sur ces morts vénérables, qu'il fut un tems qu'ils joüissoient comme vous de la vie, & qu'il viendra un tems que vous serez mort comme eux (*a*).

NOTES.

(*a*) Voilà le plus parfait tableau de cimetiere que jamais Poëte ait peint. Il n'y a pas un trait qu'un Peintre ne dût saisir, & ce tableau s'appelleroit Piece de nuit, ou Tableau funebre, *Night piece*, nom que le Poëte a donné à son Ouvrage.

On voit dans le Cimetiere des Saints Innocens à Paris, une Inscription plus précise & plus énergique :

Tous ces morts ont vécu, toi, qui vis, tu mourras.

Ces cercueils (*a*) sans noms, qui sont liés avec l'osier pliant, & qui couvrent la terre, vous montrent au premier coup d'oeil où le travail & l'indigence reposent.

Ces pierres plates & unies annoncent des hommes d'une condition médiocre, à demi ambitieux & entierement inconnus. Leurs noms gravés sur ces pierres, sont de foibles secours pour leur renommée : ces noms vont être effacés par leurs amis, qui les foulent continuellement aux piés, avant qu'ils meurent à leur tour.

Ces tombeaux de marbre élevés avec pompe, où les morts sont ensevelis sous des voûtes soûtenues de piliers, que la Sculpture a enrichis d'armes, d'anges, d'épitaphes, d'ossemens & de larmes, sont les misérables restes du faste. Voilà les derniers honneurs des Grands ; ils vivoient sur la terre avec gloire, & ils ne sentent plus aujourd'hui celle qu'ils procurent à leur postérité.

NOTES.

(*a*) Les pauvres sont ensevelis dans des cercueils d'osier.

Eh! quoi! tandis que je considere ces tombeaux, Diane s'obscurcit, la terre s'ouvre, que vois-je? Des Ombres entourées de leurs suaires, pâles & languissantes, se levent & forment à mes yeux une assemblée de Spectres; elles s'écrient toutes ensemble d'un ton grave: *Apprens, ô Mortel, ce que c'est que de mourir.*

De cet If funebre, dont la rosée coule sur ce Charnier, il me semble entendre sortir une voix qui crie: *Corbeaux, cessez de croasser; cloches il est tems de suspendre vos sons sur ce lac; la nuit a parcouru la moitié de sa carriere.* Cette voix pousse des gémissemens sourds & profonds; elle sort de ces ossemens.

Quand les hommes, dit-elle, rendent ma faux & mon dard plus formidables, je suis pour eux la reine des frayeurs. Ils me regardent comme le dernier des maux: ils me forgent un glaive, & après l'avoir forgé, ils le craignent. Insensés que vous êtes, si vous étiez moins ingénieux à vous causer des frayeurs, vous n'auriez point mon Spectre devant les yeux. La mort n'est qu'un chemin dans lequel il faut que l'homme marche.

pour arriver à Dieu ; c'est un port tranquille, un asyle assûré contre les fureurs des mers agitées.

(*a*) Pourquoi donc ces amples manteaux noirs, dont vous vous couvrez ; ces larges cyprès que vous suspendez à vos portes & à vos fenêtres ; ces longues écharpes dont vous entourez vos habits funebres ; ces draps mortuaires que vous étendez sur vos tombeaux ; ces bâtons noirs, & ces cercueils traînés par des chevaux lugubrement enharnachés, & portant sur leurs têtes des aigrettes noires qui flottent sur les écussons du mort ?

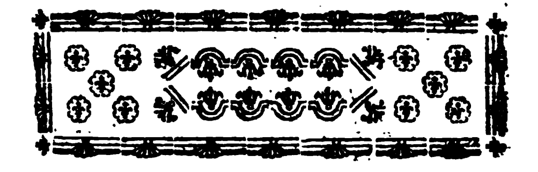
Nos corps, séparés de nos ames, connoissent-ils ces cérémonies ? Nos ames ont-elles besoin de ces signes de douleur ? De même que des infortunés qui ont langui long-tems dans une prison ténébreuse, & qui n'ont vû d'autre lumiere que la foi-

NOTES.

(*a*) J'ai inséré dans le Texte les explications que j'aurois pû donner dans les Notes, de tout l'attirail funebre, dont les Anglois relevent la pompe de leurs enterremens. Ils ont porté si loin ce luxe lugubre, qu'il a fallu des Arrêts du Parlement pour le réprimer.

ble lueur d'une lampe, dont à peine leur cachot étoit éclairé, se sentent tout à coup ravis de joie à la fin de leur captivité, quand ils saluent pour la premiere fois l'astre du jour : ainsi les ames des gens de bien goûtent, au sortir de ce monde, une volupté pure, sublime, & beaucoup au-dessus des sons. Renfermées dans leurs corps, elles avoient passé sur la terre un petit nombre d'années malheureuses : mais quand leurs chaînes sont rompues, un charmant spectacle se dévoile à leurs yeux ; elles battent des ailes avec transport ; elles se levent, se perdent, se confondent avec la lumiere des Cieux.





ELOGE

DE THOMAS PARNELL.

TOUS les Poëmes Anglois que je donne, ont pour Auteurs des hommes illustres. Thomas Parnell, Archidiacre de Glogher, fut digne de l'amitié intime de Mylord Harley, Comte d'Oxford, Grand Thrésorier de la Reine Anne, de Gay, de Swift, & de Pope. S'il eût vécu du tems d'Auguste, il est à présumer qu'il auroit été aussi l'ami de Mécene, d'Horace & de Virgile. Pope faisoit un si grand cas de ses Ouvrages, qu'il en fut lui-même l'Editeur. » Parnell étoit trop » dans mon coeur, dit Pope, pour » que je n'élevasse pas à sa mémoire » le monument le plus digne de lui ; » ce sont ses écrits qu'il me confia,

» avant sa mort pour les mettre au
» jour. Ceux qu'il m'a donnés sont
» une petite partie, mais la meilleure
» de ses Ouvrages ; ce seroit nuire à
» leur gloire que d'en augmenter le
» nombre. «

C'est de cette Edition que j'ai tiré l'Hymne au contentement, & la piece funebre que nous venons de lire : l'une & l'autre paroissent dictées par son cœur ; & font l'éloge de son esprit & de sa Religion. Que peut-on dire de plus à sa loüange ? Pope a achevé de le peindre des plus nobles couleurs dans une Epître qu'il a adressée à Mylord Harley leur ami commun. On la voit à la tête des Œuvres de Parnell. La voici en extrait :

» Tels étoient les chants du Poëte
» que vous aimiez, jusqu'à ce qu'une
» mort imprévue eût rendu tout d'un
» coup sa langue muette. Nous l'esti-
» mions, & nous l'avons perdu ;
» nous l'admirions, & nous l'avons
» pleuré. Il étoit orné des mœurs les
» plus douces & des arts les plus ai-
» mables ; il possédoit toutes les scien-
» ces ; il réunissoit tous les talens de
» la Poësie ; il étoit aimé des Muses ;

» il

» il étoit aimé de Harley : mais, » hélas ! il ne nous a pas été moins » enlevé.

» Vous faisiez attendre l'Univers » pour Parnell, vous oubliyez que » vous étiez Ministre, pour vous res- » souvenir que vous étiez ami : vous » quittiez pour lui, & pour *Swift*, le » rôle de la grandeur & les sérieuses » folies des Sages & des Politiques. » Habile à vous dérober à la multi- » tude des Courtisans rempans & in- » téressés, vous vous plaisiez à échap- » per aux flatteurs pour joüir des gens » de Lettres.

» Un ami, ou absent, ou mort, » doit être toûjours cher : s'il est éloi- » gné, il demande des soûpirs ; s'il » n'est plus, il mérite des larmes. » Rappellez-vous ces nuits qui termi- » noient heureusement des jours li- » vrés aux affaires publiques. Ecoutez » encore votre cher Parnell, dans ses » chansons immortelles. Indifférent » aujourd'hui pour la fortune, la re- » nommée & le destin, il oublie » peut-être qu'Oxford fut un Mi- » nistre. Ce que nous appellons » Grandeur, est ce qu'il estime le » moins : il ne fait consister votre

» gloire, que dans votre disgrace !
» Si quelque objet est digne d'atti-
» rer les regards des immortels du
» haut des Cieux, c'est une ame
» comme la vôtre, une ame sublime,
» purifiée par les plus rudes épreu-
» ves, supérieure à tous les maux, à
» toutes les passions, à toutes les va-
» nités, aux fureurs de l'ambition,
» aux caprices d'un peuple inconstant,
» à l'avidité de l'avarice, aux terreurs
» de la mort. «

25. Septembre 1721.

Le Comte d'Oxford accusé en 1715. de haute trahison, fut mis à la Tour de Londres, où il resta deux ans. On l'en fit sortir pour l'interroger, & il fut déchargé de ces accusations. Il se retira dans ses Terres, où il mourut en 1724. regretté & admiré de Pope, sur-tout parce qu'il étoit malheureux.



ODES ANACRÉONTIQUES.

LA plûpart des Odes d'Anacréon, sont des fictions ingénieuses qui ne sont ni trop tendres, ni trop nues, qui occupent plus les Lecteurs de l'art du Poëte, que des choses mêmes qu'elles représentent, & qui respectent la délicatesse du goût, l'innocence des jeunes personnes, & la pudeur du sexe. Ces Odes ressemblent à ces femmes aimables qui plaisent plus par les graces de leur esprit, que par la régularité de leurs traits, & qui ont beaucoup d'amis & peu d'amans.

Ce n'est pas seulement Anacréon, c'est Moschus, c'est Bion qui sont les inventeurs de ces fictions ingénieuses, que M. de Fontenelle dans ses petites pieces, que M. de la Motte dans quelques-unes de ses Odes, que

Rousseau dans ses Cantates ont renouvellées avec tant de succès. Tous les Poëtes connoissent l'amour fugitif de Moschus, si naïvement traduit par Marot. Venus a perdu l'amour, elle l'envoie chercher ; elle dit à quelles marques on peût le reconnoître, son portrait est charmant. » Si vous le » trouvez, ajoûte-t-elle, liez-le, n'en » ayez point de pitié : si vous le » voyez pleurer, prenez garde qu'il » ne vous trompe : s'il rit, emmenez- » le : s'il veut vous baiser, fuyez, ses » baisers sont dangereux, ses levres » sont empoisonnées : s'il veut vous » faire présent de ses armes, n'y tou- » chez pas ; ce sont des dons trom- » peurs, ils brûlent. «

Bion feint qu'un jeune homme, étant à la chasse, avoit apperçû sur un arbre l'Amour, qu'il prit pour un oiseau : il le tira plusieurs fois, & fort fâché de l'avoir manqué, il alla se plaindre à un vieillard, qui lui dit en soûriant : Mon fils, vous êtes trop heureux de n'avoir pas pris cet oiseau, il vous fuit parce que vous êtes trop jeune ; quand vous serez plus âgé, vous ne le prendrez que trop aisément.

Les Grecs avoient sur les Romains, & peut-être sur nous, l'avantage d'être plus modestes dans leurs Poësies galantes : ces fictions, dont on voile d'aimables vérités, disparoissent peu à peu de nos Poëmes, pour faire place à des sentimens trop peu délicats, & qui ne représentent que trop les moeurs du plus grand nombre des François ; l'exemple de l'Abbé de Grécourt n'a été que trop suivi : il a corrompu nos Muses.

Ce sont ces fictions que j'ai recueillies dans quelques Poëtes Anglois ; le cœur n'y parle que le langage de l'imagination, l'Amour y prend le ton d'Apollon, Venus le maintien de la sagesse, les Graces l'esprit des Muses. Je ne m'arrête avec elles qu'autant qu'il faut pour connoître le génie Anglois ; je passe rapidement d'une piece à une autre : je crains tant que le cœur ne soit de la partie, que je lui donne des distractions le plus qu'il m'est possible ; enfin, je vole légerement sur des feux cachés sous des cendres trompeuses.

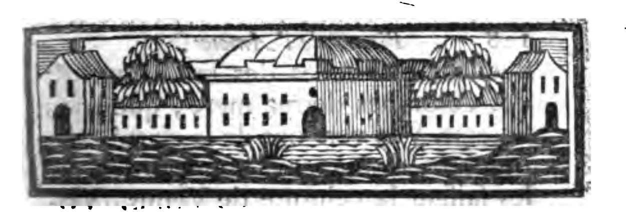
. . . Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

Anacréon étant le modele que les Poëtes Anglois ont suivi, il falloit, pour entrer dans son esprit, se rappeller ses Poësies & ses mœurs. Comme Venus pleura la mort d'Adonis, & fit des reproches au sanglier qui l'avoit tué, ainsi l'amour pleure Anacréon dans Cowley; il fait des imprécations contre la plante qui a donné la mort à son plus tendre ami:

Ecce puer Veneris fert eversamque pharetram,
Et fractos arcus, & sine luce facem;
Aspice demissis ut eat miserabilis alis,
Pectoraque infestâ tundat aperta manu, &c.

Ovide, Elégie sur la mort de Tibulle.





PLEURS DE L'AMOUR,

Sur la mort d'ANACRÉON étouffé par un pepin de raisin.

C'est l'Amour qui parle.

POURRAI-JE assez pleurer votre mort, mon cher ami, mon plus fidele serviteur ? Que dis-je ? Et, si ce n'est point trop s'abaisser pour une Divinité comme la mienne, mon Maître & mon Dieu. Il est vrai, puissant Poëte, & je ne voudrois point que les Mortels le sussent, je suis beaucoup moins aimable, étant nud, qu'avec les parures que vous m'avez données ; vos vers sont plus doux que les plumes de mes ailes & de mes

fleches, que celles des moineaux & des colombes de ma mere, que mes faveurs. Vos vers ont de la clarté, du nombre, des graces : vous portiez en les faisant la ceinture de Venus. Votre vie, & votre Poësie étoient également charmantes ; elles couloient avec une douce harmonie : vos jours & vos vers étoient également courts & agréables.

(*a*) Quelques-uns ne me consacrent que leur jeunesse, ils ne m'accordent que ce que la nature les oblige de me donner. Ce tems m'appartient, il n'est point à eux ; c'est le tribut assûré de ma Couronne : quand ils sont parvenus à la vieillesse, ils sont trop occupés & trop sages pour me servir. Vous l'étiez plus qu'eux ; vous saviez que quelque sage qu'on soit, on ne l'est jamais assez, pour ne de-

NOTES.

(*a*) On trouve dans les Jardins du Château de Maisons cette Inscription de M. de Voltaire au bas d'une statue de l'Amour :

Qui que tu sois, voilà ton Maître ;
Il le fut, il l'est, ou doit l'être.

Voyez la Fable de Méléagre dans le Dictionnaire de Chompré.

voir pas brûler des feux de l'Amour. Il étoit lié aussi intimement à votre vie, que la chaleur l'est au feu ; un tison ardent a borné vos destinées, comme celles de Méléagre ; le froid de la vieillesse, combattu par le feu de l'Amour, l'a rendu plus ardent. Vous m'étiez plus dévoüé, sous vos cheveux blancs, que vous ne l'étiez sous vos tresses blondes.

Si j'avois le pouvoir de créer, comme j'ai celui de donner la vie ; car je suis asservi à la matiere, & je ne puis pas changer l'argille en argent ou en or, tous ceux à qui je donnerois l'être vous ressembleroient. Vous seriez le modele sur lequel je les formerois : ils auroient, comme vous, le courage de haïr les affaires, les honneurs, les titres, les richesses ; ils ne connoîtroient d'autres biens que ceux qui croissent dans mon Empire : ils avoueroient que le faste des Rois, à leur couronnement, est au-dessous du bonheur d'un tendre Amant aux piés de sa Maîtresse. Ils ne feroient pas plus de cas du bruit de la Renommée, que ceux qui sont arrivés heureusement au port en font des vents. Ils n'écouteroient point les leçons de

la sagesse, quand elle affecteroit trop de sévérité. Méprisant le vain éclat de la Fortune, ils n'admireroient que la beauté seule : ils ne demanderoient point quelle est sa naissance, quels sont ses parens, la beauté n'ayant rien à démêler avec l'héritage des morts & les vieillards. Leurs jours seroient embellis par la joie, l'esprit & la gaieté. Toutes les fleurs de l'année couronneroient leurs têtes, ils riroient, ils chanteroient, ils danseroient, ils tireroient sans cesse des sons de leur lyre. Les vers couléroient de leurs levres, comme s'ils y étoient nés. Leurs vers répondroient à leur génie, comme les cordes d'un instrument répondent à la main habile qui fait les toucher. Mais tandis que je décris ici tout ce qui fait le bonheur d'un véritable Amant, si je ne parle point des plaisirs de Bacchus, hélas ! c'est pour l'amour de vous, mon cher Anacréon.

(a) Plante funeste, je vous avois

NOTES.

(a) L'Anthologie nous a conservé des épitaphes d'Anacréon, qui se réduisent presque toutes à dire qu'il faut verser du vin sur sa

toûjours aimée, avant que vous l'euffiez fait périr. Un de mes plaifirs avoit été fouvent de tremper la pointe de mes fleches dans votre jus chéri. Plante funefte, la Fable raconte que la terre, teinte & empoifonnée du fang des Géans, vous produifit! Vous faites aujourd'hui tomber votre ancienne fureur fur les favoris des Dieux; il n'eft pas furprenant que votre pere Bacchus foit né au milieu du tonnerre, dans les flammes, dans la rage, dans les difputes & les combats. Plus furieux encore que les tygres qu'il aimoit, il n'eft point dans les cieux de Dieu plus méchant. Liqueur perfide, tu prétens favorifer les Mufes, & m'aimer. Il eft vrai que tu viens à nous, accompagnée de l'efprit & de l'amour: mais c'eft pour porter dans nos coeurs des feux qui nous trompent. Si nous nous laiffons conduire par leur lumiere dangereu-

NOTES.

Tombe. Anacréon n'étoit pas un yvrogne; il ne bûvoit pas pour s'enyvrer comme le fameux Nollet: mais il bûvoit, pour chanter avec plus de gaieté fes amours, comme Chaulieu & la Fare.

ſe, ils nous égarent ſur les pas de la fureur, ou ils nous plongent dans le ſommeil. Ce n'eſt rien encore, mais tu nous enſeignes un chemin qui nous trahit & nous mene à la mort (*a*).

Que je ſuis affligé, quand je vois à quelles deſtinées ſont réſervés les hommes (*b*) les plus eſtimables! Qu'ils ſoient Poëtes, qu'ils ſoient Amans, ni la Poëſie, ni l'amour ne peuvent défendre des traits de la mort, ni la tête du Poëte, ni le cœur de l'Amant: mais quand leur vie tend à ſa fin, quand ils ſont prêts de ſubir l'arrêt irrévocable, tout leur eſt funeſte, le vin même eſt un poiſon. Que dis-je? dans la main de la mort un pepin eſt auſſi terrible, que le tonnerre l'eſt dans les mains de Jupiter.

NOTES.

(*a*) Venus dit au Sanglier qui avoit tué Adonis: Tu es la plus cruelle de toutes les bêtes féroces; pourquoi as-tu bleſſé mon Amant? &c.

(*b*) *Scilicet omne ſacrum mors importuna profanat.*

Voyez l'Elégie d'Ovide ſur la mort de Tibulle.





L'AMOUR DÉSARMÉ,

Par PRIOR.



CHLOÉ étoit couchée & à demi-endormie, à l'ombre d'un myrte verd : l'Amour qui l'apperçut vola sur son sein, étendit ses ailes sur sa gorge, & s'y endormit. La Nymphe, s'étant réveillée, fut surprise : mais, comme elle se sentoit encore maîtresse de sa liberté, elle pensa aux moyens de fixer ce petit Dieu errant, & de captiver celui qui captive tout.

Son corset étoit à moitié délacé ; elle s'avisa de lier l'Amour avec le bout du lacet, & de le serrer de toutes ses forces. Le Dieu s'éveilla ; trois fois il s'efforça de rompre sa cruelle chaîne, trois fois il essaya de débar-

rasser ses ailes du cordon de soie ; mais en vain.

Il s'agite, & enfin il a recours aux larmes. Beauté généreuse, lui dit-il, ayez pitié de l'Amour : vous savez qu'il est aveugle ; il s'est perdu, en voyageant, & il s'est égaré sur votre sein. Hélas ! il n'a fait que s'y égarer, il ne sait que trop, qu'il ne peut pas espérer d'y demeurer long-tems. Rendez la liberté à ce malheureux prisonnier, qui n'a jamais eu dessein de vous faire aucun mal.

Il m'est assez indifférent, lui répond Chloé, de savoir où va l'Amour, où il s'arrête, où il s'égare : mais je le tiens, & je ne lui rendrai pas assûrément la liberté. Le perfide avoit dessein de blesser quelqu'un, & ce pouvoit bien être moi.

Votre coeur est tourmenté par des craintes bien frivoles, lui répliqua l'Amour. Eh ! bien, je vais vous donner mon arc & mes fléches ; rompez mes liens, & laissez-moi retourner dans les airs.

Je le veux bien, lui dit la Nymphe : mais pour rassûrer mon coeur, il faut que vous me livriez sur le champ votre arc & vos fléches ; alors

je romprai vos liens, & vous volerez, comme auparavant, où vous voudrez.

C'est ainsi que Chloé délivra son prisonnier : le petit Dieu lui donna son carquois, & fut désarmé. Depuis ce jour, cet Hôte badin & léger s'amuse à des jeux innocens ; quelquefois il voltige autour de Chloé, quelquefois il se repose sur son cœur.

Depuis ce jour aussi, cette jeune Beauté a pris la place de l'Amour ; elle gouverne le monde à son gré ; elle lance ses fleches où elle veut ; elle cause du plaisir, ou de la douleur ; elle nous laisse la vie, ou nous donne la mort.







CHLOÉ CHASSERESSE,

Par le même.

LA belle Chloé alloit chasser, ses beaux cheveux étoient noüés décemment derriere sa tête, & son carquois d'ivoire étoit suspendu à son côté. Apollon la rencontra, lorsqu'elle s'égaroit dans les bois, & l'ayant regardée, il lui dit : Ma chere Soeur, belle Diane, venez ici, vous trouverez votre biche dans ces fougeres. L'Amour qui s'apperçut de la méprise, éclata de rire : Monsieur le Docteur, lui dit-il, apprenez à connoître mieux vos parens, & à respecter les miens. Quand vous aurez reconnu votre erreur, vous irez chercher votre Soeur

sur

ſur les bords du Méandre, ou ſur les montagnes de Theſſalie : mais ſachez que cette Nymphe eſt ma ſœur ; elle tend mon arc, elle tire mes fleches, elle habite les bords de la Tamiſe, & les berceaux voiſins, qui ſont conſacrés à la retraite & à l'amour. Allez, Diane & vous, attaquer l'Ours ſauvage, avec votre lance aiguë, & chaſſez le Cerf agile. Pour Chloé, & moi, nous faiſons une chaſſe plus noble : nous en voulons aux cœurs des Mortels, & nous ne manquons jamais notre coup.





MERCURE ET L'AMOUR.

Par le même.

UN jour Jupiter étoit de mauvaiſe humeur : il envoya Mercure ſur le Mont Ida, pour ordonner de ſa part à l'Amour de lui livrer ſon carquois & ſes fleches. Mercure devoit les rompre & les jetter toutes dans le fleuve d'Oubli. On ſait que Mercure eſt l'Envoyé de Jupiter : il trouva l'Amour, & lui ayant montré ſes ordres, il lui dit : Allons, vos dards ſur le champ ; il n'y a pas moyen de réſiſter au Maître des Dieux. Il me ſemble que j'ai dit que *Jupiter étoit de mauvaiſe humeur.* L'Amour n'étoit pas

moins méchant : écoutez sa réponse.

Viens avec moi, mon cousin, dit le petit Dieu, plie tes ailes : mets bas ta baguette, allons ensemble sous ce berceau, tu vas t'y reposer un instant; car tu as encore du chemin à faire, & il y a loin d'ici au Ciel. Laissons un peu réfroidir notre Nectar, nous en prendrons une tasse, & nous boirons à la santé du fier Monarque des Cieux.

Tu dis donc que Jupiter veut rompre toutes mes fleches, & m'enlever tous mes droits : il ne se souvient plus apparemment qu'il a été le Cygne de Léda, & la pluie de Danaë. Tu devrois bien lui dire de se mêler de son tonnerre & de sa pluie, & sur-tout de faire taire sa femme. Il veut mes fléches, lui ! Oh ! oui ; je les lui donnerai ; il aura la bonté de les prendre dans les yeux de Chloé ; il y en trouvera une qui vaut mieux que toutes celles que j'ai dans mon carquois. Qu'elle est aiguë ! Il l'aura sans doute, mais au travers du coeur & du foie. Il en languira, il en soûpirera, il en enragera le traître : oh ! nous verrons beau jeu.

Il faudra d'abord qu'il envoie

Neptune à la mer, & qu'il fasse venir ici Flore deux fois par jour; l'un apportera des coquilles, l'autre des fleurs pour tapisser des grottes & parer des berceaux: mais afin que Chloé puisse y demeurer avec décence, il fera venir les heures à sa toilette. Les sots raisonneurs de la terre diront tout ce qu'il leur plaira, en voyant leurs montres retarder. Ce n'est pas tout, il fera partir les vents du Sud & de l'Est, pour lui apporter des diamans de toute espece, dont Chloé ornera ses cheveux. Qu'importe, qu'en courant de toutes leurs forces, ces Messieurs renversent les Villes, déracinent les forêts, submergent les vaisseaux, ou les brisent contre la côte. Il aura cent choses à dire tout bas à ma mere, cent tracasseries à faire à Junon, & toutes sortes de piéces en vers & en prose, à donner à écrire à nos Dieux qui vont encore au Collége. Apollon lui fera des Odes amoureuses, & toi, mon cousin, tu te chargeras des billets en prose très-soûmise. La fiere Chloé n'en sera pas plus tendre: elle voudra toûjours soûtenir mon empire, elle rejettera avec fierté ses présens, elle

dédaignera ſes vœux, & ſe rira des ſoins de ce vieux fanfaron. Mon cher couſin, lui dit Mercure effrayé, que le Ciel vous conſerve vos fleches. Bon-ſoir.





LE MOUCHERON,

Par AARON HILL, *Ecuyer.*



TANDIS que la belle Célie attiroit au cours les regards charmés de tout le monde, un fripon de Moucheron, éblouï par l'éclat de ses yeux, vola, & bourdonna autour d'elle.

Animé par les vives flammes dont elle brille, ce petit téméraire veut joüir de plus près de son bonheur : les rayons de cette beauté le charment, & le font entrer dans ses yeux.

Ses deux globes enflammés jettent des feux légers, dont la chaleur, jointe à la lumiere, consume, & réduit en poussiere les ailes de cet insecte ambitieux.

Les yeux de Célie ont moins d'éclat, ces soleils obscurcis jettent encore quelque clarté à travers ces nuages : mais une *douleur humide* se ré-

pand sur leurs bords, ils fondent en pleurs.

O Moucheron, vous êtes trop heureux de mourir ainsi. Ma Célie pleure votre destinée; elle me fait mourir tous les jours, & je ne saurois exciter sa pitié.

Sexe trompeur, on ne peut vous comprendre : c'est la mode, c'est le caprice qui vous conduit; vous n'estimez que des bagatelles, vous faites mourir vos Amans, & vous ne pleurez que des moucherons.





BACCHUS, COMUS, MOMUS, ET L'AMOUR.

Par THOMAS PARNELL.



LE joyeux Bacchus, après avoir goûté le vin, nous fit préparer un dîner splendide : il nous donna pour convives Comus, Momus, & l'Amour.

Bacchus s'assit à côté de l'Amour, Momus se plaça auprès de Comus : on sait que le vin dissipe les inquiétudes de l'amour, & que la joie augmente les plaisirs de la table.

Les Graces pour plaire au Dieu ingénieux, ayant mis chacune une robe, sortirent de leurs retraites, & vinrent servir.

L'Amour nomma, à chaque verre, une

une Déesse, à laquelle il bûvoit : Bacchus jura qu'il ne boiroit qu'à la santé d'une jeune fille, & il remplissoit son verre jusqu'au bord.

Le gras Comus bûvoit plus largement que les autres, aux santés qu'il portoit ; & quand il en oublioit, Momus l'en faisoit ressouvenir par une nouvelle rasade.

Ils demandoient du vin, & bûvoient ; ils faisoient encore remplir leur verre, & ils bûvoient encore. Si des Dieux pouvoient s'enivrer, on pourroit dire que ces Messieurs s'enivrerent.

Bacchus agaça l'Amour, & lui reprocha ses ruses malignes : l'Amour lui dit, en se raillant, qu'il ne pouvoit marcher sans chanceler, ni parler sans bégayer.

Momus rit des manieres de Comus, & de ses contes ennuyeux. Comus lui parla de ses Comédies : ce ne sont, lui disoit-il, que des sotises.

Ces railleries se changerent en querelles. Si j'avois la plume d'Homere, je raconterois comment ils bûrent comme des Dieux, & se battirent comme des hommes.

Les Graces accoururent, pour les séparer, & les mirent tout d'un coup d'accord. Si les Furies eussent été à la place des Graces, ils auroient été trois contre trois.

Bacchus appaisé releva l'Amour, lui rendit son arc, & garda quelques fleches pour remuer le vin d'Espagne, & la liqueur qui étoit dans sa coupe.

Momus prit la couronne de rose, qui étoit sur la tête de Comus, la mit sur la sienne pour marquer son triomphe: il le jetta à terre trois fois, par plaisanterie, & le releva trois fois.

Alors l'Amour alla sous un berceau de myrte, où Venus étoit couchée. Venus embrassa tendrement l'Amour, ils se joignirent l'un à l'autre, pour médire du vin.

Comus parla mal de l'esprit, avec de bonnes gens gros & gras, comme lui, & qui étoient assis les uns auprès des autres avec une pesante gravité.

Momus & Bacchus furent les derniers à partir: ils se préparerent à vuider encore une bouteille; ils se baiserent, ils se caresserent, & ils se

jurerent une amitié inviolable.

Mais enfin il fallut se séparer. Celui qui lira cette Allégorie instructive, apprendra que quelque tendres que soient ces liaisons, elles ne peuvent durer long-tems.





LA NATURE ET L'AMOUR,

Par le même.



LORSQUE le Printems, entouré des plaisirs renaissans, venoit sur la terre réjoüir l'ame, & charmer les yeux, & que des Zéphirs agiles, de douces rosées, & des soleils plus ardens rendoient leurs premiers hommages à nos campagnes, la Nature alla chercher l'Amour dans un bois planté de pins.

Par-tout où marchoit cette Déesse, la verdure croissoit sous ses pas, & paroit sa robe & sa couronne. A sa présence le pouls des mortels battoit avec un nouveau degré de chaleur & de force, les oiseaux voloient à sa

fuite, & annonçoient la nouvelle année.

La Nature rencontra l'Amour couché sur un lit de marguerites & de violettes, mêlées de barbeaux: derriere lui étoit rassemblée la Troupe des plaisirs; à ses côtés étoient rangées mille fleches qui attendoient des ailes pour voler.

A peine la Nature & le petit Dieu se furent vûs que les Graces danserent; que la joie oisive, les ris badins, les jeux légers conspirerent à rendre la scene plus charmante. L'Amour accoupla les oiseaux dans le bois, la Nature leur ordonna de chanter pour l'Amour: vous les auriez vûs se percher, sauter, voltiger, siffler, payer le tribut de leurs plumes pour garnir les fleches, qui étant dispersées sur la terre, attendoient des ailes pour voler.

Ainsi, à mesure que le Printems renouvelle le sang, les oiseaux se rassemblent sur les branches ployantes; ils secouent trois fois leurs plumes, ils les assortissent, ils en mettent trois à chaque fleche, & chaque fleche porte l'espece de plumes qui con-

vient au caractere à qui elles sont destinées.

(*a*) Les cœurs généreux reçoivent leur sentence des plumes de l'aigle sublime. Les Amans vains & fastueux meurent frappés par les fleches ornées des yeux, dont brillent les plumes du Paon. Le plumage de la Poule est attaché aux fleches qui doivent blesser les femmes ménageres & & les hommes sobres. Les Pies & les Perroquets en fournissent aux dards propres à percer les cœurs trop sensibles à des discours frivoles. Les oiseaux au ramage doux & mélodieux, apportent leurs ailes pour ceux qu'une belle voix enflamme des feux de l'a-

NOTES.

(*a*) Cette idée neuve & singuliere m'a coûté à rendre : elle n'est exprimée qu'à demi dans le Texte. L'Auteur dit, par exemple, que les Amans vains meurent frappés par les yeux peints du Paon ; que les libertins tombent piqués par le Moineau : ce ne sont ni les yeux du Paon, ni le Moineau qui blessent, mais les flèches garnies des plumes de ces oiseaux. Il a fallu faire entendre presque partout ces plumes & ces fleches, sans tomber dans des répétitions désagréables. Les Anglois sont plus serrés, mais moins exacts dans leur style que les François.

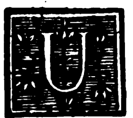
mour. Les libertins & les jeunes gens tombent ſous les coups des fleches préparées par le Moineau. Ceux qui aiment ſans ſavoir pourquoi, ſont en proie aux fleches que les Oiſons ont armées de leurs plumes.

Un jour que je me promenois ſous un de ces berceaux, je fus inſtruit de tous ces myſteres. L'Amour, dont j'étois proche m'appella, & me dit: Vous voyez l'échange que je fais avec la Nature; nous fourniſſons chacun notre part, la Nature donne les plumes, & moi les fleches. Ceſſez donc de ſoûpirer pour des cœurs qui vous ſont contraires: ſi la Nature cauſe vos peines, je n'en fais pas moins qu'elle. Quand deux cœurs ne ſont pas nés l'un pour l'autre, mes fleches partent ſans plumes, & ne font que frapper les airs: quand ils ſont d'accord, quand ils ont des charmes mutuels, quand la Nature peut enchaîner une ame à une autre, les oiſeaux garniſſent mes fleches, je les peſe, & je bleſſe deux cœurs ſemblables des mêmes traits.



L'AMOUR TROMPÉ,

Par PRIOR.



N jour d'Eté, après midi, Venus se baignoit dans une riviere, l'Amour alloit chasser de ce côté-là ; son arc étoit tendu, son carquois rempli de fleches (*a*).

NOTES.

(*a*) Ce compliment si flatteur, qui a été répété tant de fois par Prior, & par d'autres Poëtes, a été tourné par Marot avec une délicatesse naïve, que peu de Poëtes ont reçûe de la Nature.

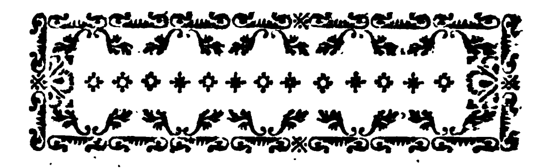
Amour trouva celle qui m'est amere:
Et j'y étois, j'en sais bien mieux le conte.
Bon jour, dit-il, bon jour Venus ma mere:
Puis tout à coup il voit qu'il se mécompte,
Dont la couleur au visage lui monte
D'avoir failli: honteux, Dieu sait combien.
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte;
Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

Il choisit la plus aigue ; il tendit son arc de toutes ses forces : la fleche n'étoit que trop bien lancée, elle alla droit au cœur de la belle Venus sa mere.

Je m'affoiblis, je me meurs, s'écria-t-elle : Ah ! cruel n'en pouviez-vous point trouver une autre que moi, pour tourner contre elle toutes vos fureurs ? Ah ! parricide, nouveau Néron, tu as tué ta mere !

L'Amour consterné poussa des soûpirs qui l'empêcherent de parler : En vérité, maman, je ne vous ai point reconnue. Hélas ! il étoit aisé de s'y tromper ! Je vous ai prise pour Chloé qui vous ressemble.





VENUS TROMPÉE;

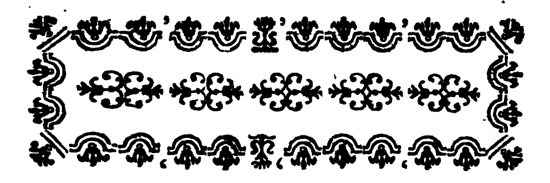
Par le même.



QUAND Venus eut vû le portrait de Chloé, la Déesse surprise crut que c'étoit le sien. Le Peintre est bien hardi, dit-elle: Quel étoit donc son dessein? Et quand donc m'a-t-il vûe au bain? Quand m'a-t-il vûe toute nue?

L'Amour l'entendit, & pour abaisser un peu la fierté de sa mere, le fripon lui dit: Eh bien, maman, lequel de nous deux est le plus aveugle aujourd'hui? Ces yeux, ces jouës, ces levres, cette gorge sont de Chloé: le génie du Peintre a imaginé le reste.





PORTRAIT D'AMORET,

Par CONGREVE.



AMORET est perdue : courez après elle, Bergers ; cherchez votre Bergere fugitive : vous la reconnoîtrez à ces traits.

(*a*) Amoret a en même tems l'air

NOTES.

(*a*) Des pensées si fines échappent presque à l'esprit ; aussi ai-je retranché la derniere Strophe qui n'est pas compréhensible : ce sont des Antithеses, qui approchent de la contradiction. Le portrait de Clarice, par M. de Fontenelle, a un degré de plus de naturel ; & ce qui en est une suite, un degré de moins de finesse : mais l'un dédommage de l'autre.

d'une coquette & d'une prude : elle a étudié & pris leurs manieres, & il semble qu'elle les a négligées. Sans

NOTES.

Qu'on me trouve un visage ;
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive, & dont l'air vif soit sage,
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage !
Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire
Ce seroit un esprit, qui pensât finement,
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet, & par-là plus charmant ;
Qui ne se pût montrer, ni se cacher sans plaire,
Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

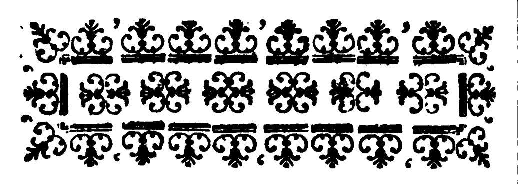
Il seroit à souhaiter que nous pussions avoir une suite de semblables portraits, depuis celui d'Amoret, & de Clarice jusqu'au portrait de l'Amour par Moschus. Nous les verrions diminuer insensiblement de finesse, & augmenter de naturel. Ce seroient d'abord des idées pures, quelque tems après des images, & enfin des corps. Les portraits d'Amoret & de Clarice semblent faits pour l'esprit métaphysique & l'imagination. Celui de l'Amour par Moschus est pour l'imagination & les sens :

paroître occupée d'aucun ſoin, elle en a qu'elle cache adroitement : elle affecte de n'avoir aucune affectation.

Elle jette ſi finement un coup d'œil, & elle le détourne ſi promptement, que vous ne le ſoupçonneriez pas : elle paroît vouloir que ſes yeux bleſſent par haſard, quoique tous ſes regards aient un art, & un objet certain.

NOTES.

apparemment que les Poëtes qui précéderent celui-ci peignoient ſeulement pour les ſens. Voici une idée du portrait de l'Amour par Moſchus : » Ses paroles ſont inſinuantes, ſon » eſprit méchant, ſon langage eſt doux com- » me le miel, ſon ame eſt féroce dans la co- » lere ; il eſt trompeur ; il ne dit jamais la » vérité : il eſt ruſé, & il badine cruellement. » Sa tête eſt ornée des plus beaux cheveux, & » ſon air eſt ſuperbe. Ses mains ſont petites, » & elles lancent loin leurs traits. Son corps » eſt nud, ſon eſprit eſt caché : il vole, com- » me un oiſeau, des femmes aux hommes ; » cependant il ſe fixe dans leurs entrailles. » Son carquois eſt d'or, & il contient des fle- » ches ameres : ſon flambeau eſt petit, & il » brûle le ſoleil. «



LE TRIPLE COMBAT (a),

Par WALLER.



A belle Mazarin voyage dans le monde, brillante comme le Soleil (*b*), qu'elle accompagne dans sa carriere. L'Aigle de Rome vole avec elle,

NOTES.

(*a*) Je doute qu'Anacréon & Ovide eussent mieux décrit ce combat : il est plus intéressant que celui des trois Déesses. Au lieu d'une pomme, il s'agit de conquérir le cœur d'un Roi aimable.

(*b*) Le soleil est le compagnon de voyage de la Duchesse de Mazarin, puisqu'elle passoit comme lui de l'Orient à l'Occident, d'Italie en France, & de France en Angleterre.

pour honorer les derniers triomphes de ses yeux conquérans : héritiere de César, elle prétend, comme lui, assujettir cette Isle. Porstmouth descendue de ces anciens Bretons, qui oserent résister à ce Héros, vint à leur exemple combattre cette nouvelle Héroïne.

(*a*) Mazarin, la plus grande des deux, marche sans crainte & sans inquiétude au champ de bataille. Une rougeur modeste colore les joües de Porstmouth : mais les graces de la jeunesse réparent le défaut de fierté ; elle sait qu'elle ne doit pas prendre en cette journée l'air hardi d'une Amazone. Des légions d'Amours courent aux armes ; les uns se décla-

NOTES.

(*a*) La Duchesse de Mazarin auroit peut-être été Reine de France, si son oncle n'eût pas répréfenté au Roi, qui étoit épris de ses charmes, qu'elle n'étoit pas digne du Throne, du moins par sa naissance. Si le Cardinal montra sa sagesse en empêchant ce mariage, il ne la fit pas voir, en faisant épouser à sa niece un homme qui ne méritoit pas d'en être aimé : ce fut pour le fuir qu'elle passa en Angleterre en 1678.

rent pour la Bretagne (*a*), les autres pour Rome.

Les deux Héroïnes ſont parées pour faire des conquêtes : l'illuſtre couple avance. Quel ſera donc l'arrêt des deſtinées ? Jamais de plus parfaites beautés ne ſont venues dans notre empire. Venus les favoriſe également ; la victoire refuſe de ſe déclarer, ſes ailes incertaines la ramenent de l'une à l'autre.

NOTES.

(*a*) La Ducheſſe de Porſtmouth étoit née en Bretagne. Le Duc de Buckingham, favori de Charles II. & jaloux de la Ducheſſe de Cleveland, qui partageoit avec lui la confiance du Prince, ne trouva point de moyen plus ſûr de faire diſgracier cette Ducheſſe, que de lui donner une rivale. Il fit au Roi d'Angleterre l'éloge d'une des Dames d'honneur de Madame, belle-ſœur de Louis XIV. Le Roi, en étant enchanté, chargea le Duc de l'emmener en Angleterre. Il partit : les plaiſirs lui ayant fait oublier ſa commiſſion, Montagu eut l'honneur de conduire à Witehal la nouvelle favorite : elle fut nommée Ducheſſe de Porſtmouth en 1672. Elle fut d'abord aimée de ce Prince : mais ce qui fait honneur à cette Dame, elle en fut toûjours eſtimée. La Ducheſſe de Mazarin eût été pour elle une rivale à craindre, ſi le Roi ne ſe fût apperçû qu'elle lui étoit infidele.

Mais

Mais Chloris paroît (*a*) : elle est suivie d'une foule de Graces & d'Amours. Sa figure incomparable ravit toute l'Angleterre. Les beautés étrangeres n'ont plus la même assûrance : cependant elles prétendent toutes trois, comme les Déesses du Mont Ida, remporter le prix dû à leurs charmes. L'Amour évite de se déclarer : il craint que celles qu'on aura négligées ne cessent de lui être fideles. Des fleches sans nombre, qui percent les coeurs, sortent de leurs regards ; il est dangereux d'approcher : c'est de leurs blessures mêmes que les Poëtes qui décrivent ce combat, tirent leur génie. Ils courent ici plus de périls qu'aux champs de l'Alsace (*b*), quand ils ont voulu célé-

NOTES.

(*a*) Cette Chloris étoit peut-être la fameuse Gouyn, que le Roi aima à son tour ; il semble que la Ballade de Cowley, qui fait passer en revûe une vingtaine de Maîtresses, & un long *& cætera*, ait été faite pour ce Prince.

(*b*) Le Maréchal de Turrene chassoit alors les Impériaux de l'Alsace. Virgile avoit comparé les ouvrages des Abeilles aux travaux

brer des victoires sanglantes. . . . . Où l'Amour regne, la beauté porte le sceptre : le monde (*a*) obéit sans effort ; il est heureux.

NOTES.

des Cyclopes, & leurs combats à ceux des Guerriers.

(*a*) Le Poëte insinue ici qu'une femme aimable, qui a la confiance d'un Roi, en doit profiter, pour soulager le Peuple, protéger le mérite, faire fleurir les Arts, & rendre le monde heureux : il est encore de ces Mécenes.





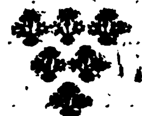
ODE D'ANACRÉON,

Traduite en Latin,

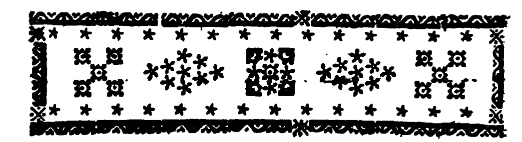
Et imitée par COWLEY.



FŒCUNDA terra potat,
Hanc arboresque potant,
Et potat æquor auras,
Phœbusque potat æquor:
Ipsumque Luna Phœbum;
Quid ergo vos sodales,
Potare me vetatis?



Où



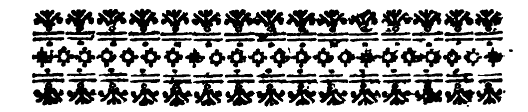
TRADUCTION DE CETTE ODE.

Par COWLEY.

LA terre altérée épuiſe la pluie, boit, & s'enivre encore, pour boire de nouveau. Les plantes ſucent la terre; elles deviennent, en bûvant, toûjours fraîches & belles. La mer même, qu'on croiroit n'avoir pas beſoin de boire, boit dix mille rivieres, qui rempliſſent tellement ce grand vaſe, qu'il ſe déborde. Le ſoleil, qui eſt toûjours en mouvement, & qui, avec ſon teint d'ivrogne, paroît avoir encore moins beſoin de boire, boit la mer. A leur tour, la lune & les étoiles boivent le ſoleil: elles paſſent les nuits à boire dans leur propre lumiere. Rien n'eſt ſobre dans la na-

ture : des santés à la ronde courent dans tout l'Univers. Viens donc remplir ma bouteille : remplis-la jusqu'au bord ; remplis tous les verres. Pourquoi toutes les créatures boiroient-elles, & que je ne boirois pas, Monsieur le Philosophe ?





TRADUCTION DE LA MÊME ODE,

Par M. DE LA MONNOYE.



AMI tout boit, l'onde boit l'air.
La lune le soleil; le soleil boit la mer.
La plante boit la terre, & la terre la pluie:
Enfin soit en haut, soit en bas,
Tout boit, tout à boire convie:
Eh! pourquoi, chers amis, ne boirois-je donc pas?

Il n'est que trop ordinaire de voir les Modernes noyer d'expressions & de pensées superflues le texte des Anciens, soit sacrés, soit profanes. J'aimerois autant que nos Musiciens s'avisassent de surcharger de notes la

Musique de Lully, sous prétexte qu'elle est trop simple. La Traduction de M. de la Monnoye est une estampe de celle d'Anacréon : elle a la rapidité qui convient à ces Odes ; lesquelles, étant dictées par la joie, & par le premier mouvement, n'admettent ni réflexion, ni parenthese : Cowley interrompt son récit à chaque ligne, pour faire des remarques ridicules ; pour dire, par exemple, que les plantes en bûvant en sont plus fraîches ; que la mer n'a pas besoin de boire, & que le soleil a l'air d'un ivrogne.

FIN DES ODES.



DISCOURS
SUR LES
PANÉGYRIQUES,
ET LES
ELÉGIES FUNEBRES.

De toutes les eſpeces de Poëſie, il n'en eſt point, dont nous connoiſſions mieux l'origine, que celle des Elégies & des Panégyriques funebres. A peine l'ame d'un homme de bien ou d'une femme vertueuſe, a-t-elle ceſſé de les animer, que nous entendons ceux qui les ont connus, leurs parens, leurs amis s'écrier tout à coup: Ah! mon Dieu, ah! Seigneur,

mon

mon ami ! mon frere ! comme l'Historien Joséphe & le Prophéte Jérémie, nous apprennent qu'on s'écrioit dans leurs tems à la mort des Justes : *Væ frater, væ soror, &c.*

Voilà le premier langage de la nature : elle ne parle, quand elle est violemment émûe, que par des exclamations ; elle demeure quelque tems étonnée. Mais comme l'étonnement est un fardeau pour elle, elle se soûlage par les larmes, & enfin par les loüanges de celui qui fait le sujet de sa douleur. De-là les Elégies & les Panégyriques, espéce de Poësie inventée, comme les autres, pour imiter la nature. De même que ceux qui assistoient aux funérailles des Juifs, des Grecs, & des Romains, représentoient la douleur par leurs habits de deuil, leur contenance triste, leurs cris, leurs gémissemens, & toutes les

marques du déſeſpoir : ainſi les Poëtes Elégiaques & Panégyriſtes doivent exprimer par des plaintes tendres & touchantes, ou des éloges vifs & animés, le langage de ceux qui pleurent tendrement, ou qui louent ſincerement les perſonnes qui leur ont été cheres.

Les Elégies & les Panégyriques furent faits, comme les autres Poëmes, pour être chantés. Les inſtrumens de muſique les plus propres à inſpirer de la douleur, ſoûtenus de vers & de chants lugubres, faiſoient ſur les cœurs les plus profondes impreſſions. On ſe rappelle ici les fêtes funebres d'Atis, & les funérailles d'Adonis, ſi célebres dans l'Antiquité : ce ſont ces chants que Moſchus & Bion ont imités ; le premier ſur la mort de Bion, le ſecond ſur celle d'Adonis. A chaque Strophe, Moſchus répete

cette espece de refrein : *Muse de Sicile, commencez vos plaintes.* Et Bion celui-ci : *Le bel Adonis est mort.*

Moschus invite les fleurs, les oiseaux, les troupeaux, toute la nature à pleurer son cher Bion : il ajoûte que les Satyres, les Nymphes, les Amours, les Muses ont perdu leurs joies, leurs voix, leurs charmes depuis sa mort. Dans l'Elégie de Bion, Adonis, le plus beau de tous les hommes, & Venus, la plus belle de toutes les Déesses, poussent des soûpirs, versent des larmes, en faisant des tableaux charmans de tous les objets de la vie champêtre. La douleur de Venus la rend encore plus aimable ; cette douleur délicieuse, si j'ose parler ainsi, entre par toutes les images dans les sens & dans le cœur, à la faveur des plus douces expressions. Les regrets d'Ovide sur la

mort de Tibulle & de Drusus; l'Eclogue de Virgile sur celle de Daphnis, sont autant au-dessous des Elégies de Moschus & de Bion; que l'esprit est inférieur au sentiment.

En général, les Poëtes Grecs ont cet avantage sur les Latins, que les premiers sont plus féconds en images, en expressions, en sentimens. Leur Poësie met, pour ainsi dire, tous nos sens dans l'abondance des plaisirs qui leur sont propres. Ne pourroit-on point comparer la plûpart des Poësies Latines à ces jardins, qui sont réguliers dans toutes leurs parties, & exacts dans toutes leurs proportions, mais qui produisent ici des fleurs, là des fruits, avec une régularité & une économie scrupuleuse? Souvent l'art trop sévere, sous prétexte de retrancher des rameaux superflus, supprime ceux auxquels la nature

auroit donné la préférence : en ménageant son activité, on l'affoiblit. Les Poësies Greques, au contraire, sont de riches vallées, qui nous étalent de tous côtés des arbres chargés de fruits, des prairies brillantes de fleurs, des moissons de toute espèce, avec une profusion moins réguliere peut-être, mais toûjours variée & toûjours nouvelle.

Telles étoient les premieres Elégies ; on les a dégradées en les employant à célébrer les peines & les plaisirs d'un amour presque toûjours chimérique.

Les Panégyriques doivent être sur un ton plus élevé. Si ceux, dont on regrettoit la perte, étoient encore plus dignes d'estime & d'admiration, que de commisération & de douleur ; s'ils paroissoient mériter par leurs actions le titre de divinité, ces chants lugubres cessoient, on leur substituoit

des chants de réjoüiſſance, on inſtituoit des jeux héroïques, on indiquoit des combats de gladiateurs, on célébroit des fêtes ſolennelles, on plaçoit dans le Ciel des Mortels qu'on voyoit ſe réduire en cendres, on faiſoit leur Apothéoſe, on leur adreſſoit des prieres, des vœux & des cantiques. A ces ſolennités ſuccéderent les Panégyriques, ou des aſſemblées publiques, ce qui ſignifie la même choſe, qui donnerent leur nom à des pieces de Poëſie & d'éloquence qu'on y récitoit, & où l'on joignoit à l'éloge des hommes célebres des préceptes de ſageſſe & de vertu.

C'eſt ainſi qu'un Démoſthene, un Périclès, & beaucoup d'autres grands génies d'Athenes, loüoient en public les Héros qui s'étoient diſtingués à la tête des armées, & particulierement aux journées de Salamine, de Platée, & de Mara-

thon. Ces Panégyriques étoient généraux : Isocrate assûre qu'il fut le premier qui en ait fait de particuliers. Les Romains rendoient les mêmes honneurs à leurs grands hommes, & à leurs femmes illustres dans la Tribune aux Harangues. Publicola loüa Brutus ; Fabius, Scipion ; Jules César, Corneille ; Auguste, Germanicus ; Tibere, son pere & son fils ; Caligula, Livie ; Néron, Claude : ils vantoient leurs Ancêtres & leurs parens encore vivans, leurs moeurs, leurs services, leurs belles actions ; il ne faut pas s'étonner si l'éloquence & la Poësie furent portées à la perfection chez les Romains. La plûpart des Consuls & des Empereurs avoient été Orateurs ou Poëtes. Tout le monde connoît les Panégyriques en vers de Claudien ; il loüa l'Empereur Honorius, qui connut tout le prix du Panégyri-

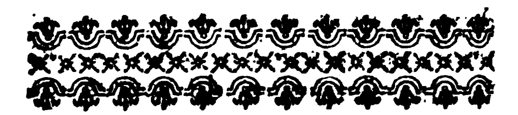
que du Poëte. Il lui fit élever une Statue, au bas de laquelle il fit mettre une inſcription, dans laquelle il place le Panégyrique de Claudien au-deſſus des Poëmes d'Homere & de Virgile. Si cet éloge ne fait pas beaucoup d'honneur au goût de l'Empereur, il en fait du moins à ſa reconnoiſſance.

Les Panégyriques ſont conſacrés aujourd'hui à l'éloge des Saints; les Oraiſons funebres appartiennent à l'éloquence de la Chaire, & aux Diſcours Académiques: mais nous avons peu de Panégyriques funebres en vers, que nous puiſſions citer. Les Anglois nous ſont ſupérieurs à cet égard. Outre le beau Panégyrique de Cromwel, fait par Waller, dont j'ai donné la Traduction dans le ſecond Tome, & qui tient encore plus de l'Ode, que du Panégyrique; on en va voir deux de

deux très-grands Poëtes d'Angleterre, consacrés à la mémoire de la plus vertueuse de toutes les femmes de cette Nation, & du plus grand homme peut-être du monde entier, de Newton.

Je vais commencer par ces deux Panégyriques : ils méritent cette préférence par la sublimité de leurs sujets. Ainsi les Architectes ont coûtume de mettre leurs chefs-d'œuvres aux portes & aux frontispices.





AVERTISSEMENT.

ELEONOR LEE, petite niece de la mere du Comte de Rochester, sœur de Madame Wharton, si célebre par ses Ouvrages & les graces de son esprit, augmenta encore la gloire de son illustre Maison par ses sublimes vertus. Elle épousa le Comte d'Abingdon, un des grands Seigneurs d'Angleterre : elle fut le tendre objet de l'estime de son époux pendant sa vie, & de sa douleur après sa mort. Persuadé que la Poësie peut immortaliser ses Héros, il chargea Dryden de faire le Panégyrique de cette Comtesse. Si Artémise a mérité l'éloge de tous les Peuples, pour avoir élevé à son mari un tombeau, qu'on a mis

au rang des sept merveilles de l'Univers, le Comte d'Abingdon, qui chargea le plus grand Poëte qui vécût alors en Angleterre, de faire le Panégyrique de sa femme, ne doit-il pas être autant vanté qu'Artémise ? L'amour conjugal, qui survit après la mort, seroit-il plus surprenant dans une femme que dans un homme ? Et un Mausolée superbe surpasseroit-il un Poëme sublime ?

Pour être persuadé de la sublimité de ce Poëme, il n'y a qu'à s'en rapporter à son Auteur. Il avoue dans une Epître dédicatoire, qui est en même tems une Préface adressée au Comte ; qu'il n'a jamais tant senti d'enthousiasme ; qu'il n'a jamais été émû d'une fureur prophétique, plus au-dessus de son génie ordinaire, que dans cette piece ; qu'il s'est trouvé rajeuni en l'écrivant, & que tout septuagénaire qu'il étoit, il s'est

cru délivré du poids de trente années. Il est vrai qu'il a la modestie de convenir qu'il doit ces succès à la grandeur & à l'excellence de son sujet, & qu'emporté par la foule d'idées que son Héroïne lui inspiroit, il a un peu prodigué les figures, & sur-tout les comparaisons, qu'il regarde, avec raison, comme les écarts d'une imagination trop vive, quand elles sont fréquentes. S'il avoit consulté son jugement, ajoûte-t-il, il en auroit retranché un grand nombre ; cependant il espere, & sans doute il se flatte, que les connoisseurs ne le critiqueront qu'en l'admirant. S'ils pensent que ses comparaisons sont des défauts, ils avoueront du moins, dit-il, que ce sont de beaux défauts, & d'autant plus excusables, que son Poëme doit joüir de toutes les libertés & de tous les priviléges de la Poësie héroïque & Pindarique.

Mais Dryden a eu un malheur qui lui eſt commun, avec beaucoup de Peintres & de Poëtes, c'eſt qu'il n'a jamais vû ni connu celle qu'il loüe tant : cependant il raſſûre ſon Lecteur, il dit qu'on lui a fourni de bons Mémoires, & que ceux qui ont vû la Comteſſe ne ſont pas gens à en impoſer. Peu nous importe, à nous autres François, qu'il y ait eu une femme parfaite en Angleterre ; nous n'en manquons pas, Dieu merci, en France, & nous renvoyons ceux qui oſeroient en douter aux Oraiſons funebres, aux Epitres dédicatoires, & ſur-tout aux éloges de leurs Amans : mais férieuſement la vertu d'Eleonor eſt pouſſée ſi loin, & élevée ſi haut, que je doute que la France & l'Angleterre puiſſent jamais y atteindre.



PANÉGYRIQUE D'ELÉONOR LÉE,

Comtesse d'Abingdon,

Dédié à sa mémoire,

Par JEAN DRYDEN.



UAND un grand Prince, ou un Monarque bienfaisant expire (*a*), sa Cour étonnée fait à peine entendre ses soûpirs & ses plaintes; elle éclate

NOTES.

(*a*) Ce début me rappelle l'Exorde sublime de l'Oraison funebre de M. de Turenne par M. Fléchier. Les expressions dans ces deux pieces sont simples, grandes, & touchantes; elles expriment par degrés la sensibilité, l'étonnement, la douleur, & préparent majestueusement au récit des grandes vertus qu'on va célébrer. Il n'est point surprenant que l'on compare un Citoyen avec un Monarque: un

ensuite en longs gémissemens. Ces sons lugubres réunis forment bien-tôt une voix, qui en répand la triste nouvelle dans les villes & dans les campagnes (*a*); les vents la portent aux Colonies les plus éloignées, dans le tems qu'elles faisoient peut-être des voeux pour la conservation de sa vie & la prospérité de son regne : ainsi la renommée a publié à regret, par degrés, & avec lenteur, la mort de l'incomparable Eléonor, jusqu'à ce que cette perte fût devenue publique.

L'affliction de nos Citoyens fut extrème ; leurs yeux fondirent en larmes, leurs cœurs furent serrés & déchirés (*b*) par la douleur : les pauvres parurent consternés ; ils ne commencerent à être indigens que lorsqu'elle

NOTES.

Citoyen généreux égale un Monarque bienfaisant, encore faut-il que celui-ci fasse autant de bien dans son état que celui-là en fait dans le sien.

(*a*) Littéralement : *Jusqu'à ce qu'un coup de vent triste & redoutable ait soufflé aux Colonies.*

(*b*) Littéralement : *Avec des yeux coulans & des cœurs saignans.*

cessa de vivre. Assûrés de leur nourriture, ils goûtoient en paix pendant la nuit les douceurs du sommeil, & ils attendoient tranquillement le retour de la lumiere. Pleins de confiance en sa charité, ils oublioient de lui demander l'aumône; ils se présentoient tous les matins pour recevoir la manne, & elle ne manquoit jamais de tomber.

(*a*) Il est peu de personnes qui soient dignes d'une véritable admiration : mais il en est moins encore, dont la fortune ait été heureusement d'accord avec le caractere. Eléonor eut ce bonheur; ses libéralités n'étoient corrompues ni par l'orgueil, ni par la vanité; son ame seule donnoit tout, ou si l'intérêt se glissoit dans ses largesses, il n'avoit pas un moindre objet que l'éternité. Elle vouloit gros-

NOTES.

(*a*) On doit regarder les Poësies & les peintures sacrées avec respect, comme Chrétien; avec attention, comme Connoisseur.

Voyez les mêmes détails dans l'Oraison funebre de Madame la Duchesse d'Aiguillon, par M. Fléchier : ses images sont moins grandes, mais plus justes.

sir

sir de plus en plus le thrésor qu'elle amassoit dans les Cieux. Auprès d'elle l'indigence tenoit lieu de mérite. L'Être suprème, qui veille sur les hommes, lui avoit confié le soin des pauvres; elle le dispensoit de faire des miracles en leur faveur. Il suffisoit d'être vû ou d'être connu d'elle pour ne manquer d'aucuns secours: ils entroient tous dans le cercle immense de sa charité. Les plus éloignés, attirés par le bruit de ses bienfaits, comptoient sur elle dans leurs nécessités extrèmes; tous espéroient de recevoir, ce qui n'étoit refusé à personne. Quand le riche alloit la visiter, il entroit dans la maison de son amie. Quand le pauvre venoit la voir, il entroit dans sa propre maison; la faim, la nudité, la douleur, la misere, les infirmités & les maladies fuyoient à son seul nom. Ceux qui la servoient étoient trop lents pour seconder son zele: par-tout où sa charité l'appelloit, elle y voloit la premiere; elle étoit domestique & mere des malheureux.

Les habitans du Ciel, cachés sous la figure des pauvres, s'asseyoient, sans doute, à sa table; elle y rece-

Voit peut-être le Seigneur lui-même, ou ses Anges (*a*). Fatigués de leur course, ils venoient reposer leurs ailes dans sa retraite; ils prenoient sa maison pour le Ciel : on y exerçoit les oeuvres de miséricorde & de charité avec le même ordre, le même zele, la même persévérance que dans leur séjour. *S*es vertus ressembloient à leurs vertus, ses aumônes étoient également généreuses, ses soins étoient aussi vigilans, ses cantiques aussi sublimes, ses prieres aussi ferventes (*b*).

Cependant sa générosité n'alloit

NOTES.

(*a*) C'est par une métaphore ingénieuse qu'on donne des ailes aux Anges, pour marquer avec quelle rapidité ces Esprits célestes vont d'un lieu à un autre : mais ajoûter que leurs ailes fatiguées ont besoin de repos, c'est doubler la métaphore. Cette figure ne doit être dessinée qu'au premier trait.

(*b*) J'ai supprimé tout ce qui m'a paru trop long; c'est sur-tout à Dryden qu'on pourroit adresser ces beaux vers de M. de Voltaire :

Retranchez ces rameaux confusément épars,
Ménagez cette séve, elle en sera plus pure;
Songez que le secret des Arts
Est de corriger la Nature.

point jusqu'à la profusion; elle craignoit d'épuiser le fonds de ses aumônes; elle le ménageoit sagement pour le faire durer. Ainsi l'Être suprème, cette source inépuisable de tous les biens, montre une prudente économie dans la distribution de ses faveurs; il borne ses présens, il n'a créé pour le jour qu'un seul Astre, & il n'a laissé à la nuit que la foible lumiere que cet Astre renvoie (*a*).

Ses vertus l'élevoient jusqu'aux Cieux, & sur-tout sa charité, qui en approche de plus près; comme les plus hautes tours ont des fondemens proportionnés à leur hauteur; comme les cedres lancent leurs branches autant vers le Ciel (*b*), qu'ils pous-

NOTES.

(*a*) La Nature est d'une épargne extraordinaire: la magnificence est dans le dessein, l'épargne dans l'exécution. *De Fontenelle.*

Le Poëte ajoûte que *le Soleil éclaire encore d'autres mondes, entre lesquels notre fumier terrestre est le pire.* On égale aujourd'hui les animaux à l'homme, & on méprise souverainement la terre. A quoi aboutiront ces folles idées de nos Philosophes modernes ?

(*b*) On se rappelle ici la description que Virgile fait d'un grand arbre.

sent leurs racines vers le centre de la terre : ainsi Eléonor, en s'abbaissant, mettoit ses vertus en sûreté ; elle étoit humble, elle étoit l'humilité même.

A peine savoit-elle qu'elle fût plus noble, plus belle, plus sage que les autres femmes ; ou si elle ne pouvoit l'ignorer, elle n'osoit se comparer à elles, mérite d'autant plus grand, perfection d'autant plus sublime que ne pouvant se cacher à elle-même, qu'elle faisoit l'admiration de tout le monde, elle n'en tiroit aucune vanité (a). Il lui manquoit toûjours quel-

NOTES.

(a) La modestie de M. de Turenne est peinte, par M. Fléchier, des plus aimables couleurs. » Emportoit-il quelque avantage ? » ce n'étoit pas qu'il fût habile, c'étoit l'en- » nemi qui s'étoit trompé. Rendoit il compte » d'une bataille ? il n'oublioit rien, sinon que » c'étoit lui qui l'avoit gagnée. « M. Bossuet décrit à peu près de même la modestie du Grand Condé. Le P. Bourdaloue, qui le loue aussi de cette vertu, approfondit plus ce sujet que les autres Orateurs. Fléchier étoit délicat ; Bossuet, grand ; Bourdaloue, profond. Il résulte que les plus grands Hommes ont été les plus humbles ou les plus modestes : leur ame étoit au-dessus de leurs belles actions.

que chose, il ne manquoit rien aux autres; elle leur accordoit plus qu'il ne leur étoit dû, elle n'étoit sévere & injuste que pour elle. Occupée de ses devoirs, elle abrégeoit ses prieres, mais elle ne les négligeoit pas. Ne pouvant donner au Ciel la plus grande partie de son tems, elle lui en réservoit la meilleure; elle prioit toûjours, puisqu'elle prioit par ses actions.

(*a*) Chacun de ses jours étoit consacré à Dieu, & ils étoient tous semblables au jour éternel, dont elle joüit dans les Cieux: elle continue d'y faire ce qu'elle faisoit sur la terre. A peine entra-t-elle dans le Chœur des Anges, qu'elle chanta à livre ouvert (*b*). Les Esprits célestes chanterent ses loüanges à leur tour; en la loüant, ils remercioient celui qui l'a créée. Elle connoissoit déja tous leurs exercices, rien n'étoit nouveau pour

NOTES.

(*a*) *Littéralement*: Chaque jour étoit Sabbath, &c.

(*b*) Il n'y a que Balsac, Voiture, & les Anglois, qui aient pû avoir ces sortes de pensées.

elle ; elle fut reçue comme une amie ancienne. Elle ne parut pas arriver pour la premiere fois, mais revenir dans sa patrie.

Muse, abbaissez vos voiles, précipitez-vous du Ciel : les yeux mortels pourroient-ils soûtenir une lumiere immortelle ? Comme nous pouvons regarder le soleil au travers de l'onde pure, qui en réfléchit les rayons, nous pouvons considérer Eléonor dans les vertus qu'elle a pratiquées sur la terre ; cependant je ne la peindrai pas toute entiere. Quelques uns de ses traits se perdront dans les ombres ; les autres ne seront tracés qu'imparfaitement ; à peine pourra-t-on la reconnoître. En effet comment décrire tant de vertus différentes ? Sa vie est semblable à la voie lactée, tout y brille : mais elle est semée d'étoiles innombrables, qui sont si près les unes des autres, qu'on ne peut remarquer la différence de leur lumiere (*a*).

NOTES.

(*a*) Madame Wrthley Montagu a pris, comme on l'a vû dans le second Tome, cette comparaison d'Addisson ; celui-ci l'a dérobée à Dryden, Dryden l'a imitée de Waller. Ce

Eléonor n'avoit qu'une vertu sublime ; c'étoit la charité. Cette vertu les renfermoit toutes (*a*). Tel est un ri-

NOTES.

Poëte fait ce compliment galant à sa Maîtresse : *Ma chere Amorer, vous êtes la voie lactée ; vous êtes composée, comme elle, de plusieurs étoiles sans nom.* C'est dommage que celui-ci n'ait point été l'inventeur de cette fine galanterie. Succling avoit dit avant lui, de Francilie sa maîtresse, *que son visage est un assemblage de douces lumieres sans nom.* Quel est donc l'Auteur d'une si jolie idée ? Quelque Savant la déterrera encore dans les Anciens ; car on trouve tout chez eux. Il seroit assez curieux de faire la Généalogie de la plûpart des pensées anciennes & modernes, on découvriroit bien des vols plaisamment déguisés. Au reste, Messieurs les Anglois font beaucoup d'honneur à cette comparaison : mais cette comparaison, tant de fois répétée, fait peu d'honneur à ces Messieurs.

(*a*) Il ajoûte : » Cette vertu héroïque » n'est qu'une même constellation, quoique » ce soit une suite d'étoiles qui roulent, s'élevent tour à tour, & se précipitent dans le » Zodiaque toûjours en mouvement : tantôt » la foi monte, tantôt l'espérance, tantôt la » charité, qui monte en haut, & qui descend » en bas. « Voilà une comparaison dans le goût de celles de Mascarille ; celle du parfum est plus simple & plus juste. Mais en auroit-il plus coûté à Dryden, de le composer de plus agréables odeurs ? Peut-être que le Poëte

che parfum composé avec art, il n'exhale ni l'ambre, ni le musc, ni la civette : mais un mêlange précieux de ces différentes odeurs. Considérons-la comme épouse, comme mere, comme amie : mais pourrions-nous suffire à représenter les vertus qu'elle a pratiquées dans ces différens états? Elle les possédoit toutes dans un degré si parfait, qu'aucune ne l'emportoit sur l'autre.

Epouse aussi tendre que fidele, elle égaloit en beauté la mere des humains ; elle la surpassoit en sagesse & en courage. Le Ciel l'avoit formée pour attirer les regards, & gagner le coeur de celui dont elle étoit la digne moitié, son respect pour lui le cede encore à son amour. Ainsi aimons-nous notre Dieu, comme l'Auteur de tous les biens ; ainsi aimons-nous, ou devrions-nous aimer nos Rois.

Ce tendre amour étoit payé de la plus tendre reconnoissance ; Heureux couple ! ils brûloient des mêmes feux,

NOTES.

n'en connoissoit pas d'autres, ou que le musc, l'ambre & la civette ne donnoient pas alors des vapeurs.

ils joüissoient des mêmes plaisirs ; ils souffroient les mêmes peines. La tendresse de l'époux ne faisoit qu'augmenter, il aimoit sa compagne comme s'il eût craint que chaque jour fût le dernier de leur vie. Hélas ! il pressentoit, avec trop de vérité, l'affreux moment qui alloit bien-tôt mettre fin à leur bonheur. Il prévoyoit qu'il devoit incessamment céder à Dieu cet amour, & ce cœur qu'il partageoit avec lui. Mais que dis-je ? Si l'ame est toute entiere par-tout où elle est, son Dieu, son époux, ses enfans mêmes ne pouvoient-ils pas posséder également son cœur tout entier (*a*) ?

NOTES.

(*a*) Ce portrait aimable de l'union conjugale, est gâté dans le Texte par des traits satyriques lancés contre Eve. Quelque considérable que fût son péché, il y a de la témérité à soûtenir, comme Dryden l'a fait après Bayle, que quelque autre femme ne l'eût point commis dans l'état même de la nature corrompue. Il ne faut regarder avec M. Bossuet, dans la faute d'Eve, que *la miséricorde Divine qui en a tiré l'Incarnation du Fils de Dieu, & la rédemption du monde.* On aura encore apperçû dans ce tableau d'autres taches : il n'est point vrai que l'ame soit toute entiere partout où elle agit. Cette espece d'immensité ne convient qu'à Dieu ; notre ame paroît res-

Ses enfans croissoient sous ses yeux: leur taille inégale & leur différente grandeur étoient pour elle une agréable perspective. La joie n'étoit pas peinte avec plus de vivacité sur le visage d'Anchise, lorsqu'il faisoit le dénombrement de sa postérité, & qu'il comptoit les Héros, qui devoient descendre de lui dans l'ordre, dont ils naîtroient les uns des autres. Cybele ne regardoit pas avec des yeux plus doux, ni plus satisfaits, les Dieux & les Déesses ses enfans: autant qu'une Divinité peut être fiere, elle l'étoit d'être la mere d'un peuple immortel (*a*).

NOTES.

der dans notre cerveau, d'où elle influe sur toutes les parties de notre corps. Il n'est point vrai non plus que Dieu, un mari & des enfans, puissent, chacun en particulier, posséder le cœur humain: Dieu seul peut & doit le posséder entierement; il y a même de la contradiction dans les termes, entre partager un cœur & le posséder tout entier.

(*a*) Après avoir parlé d'Eve & de Jacob, & de Notre Seigneur, le bon Dryden introduit ici Anchise & Cybele. Il faut quitter l'esprit de la Religion, pour prendre celui de la Fable. La Nature ne s'accommode point de ces écarts. Ces comparaisons, quoique dépla-

La tendresse d'Eléonor s'étendoit sur tous ses enfans, elle se multiplioit comme eux ; de même que les Saints joüissent dans le Ciel d'une gloire proportionnée à la force de leur être, ainsi ses enfans recevoient d'elle autant de preuves de son amour, qu'ils en étoient susceptibles. Le plus âgé, ayant été plus long-tems l'objet de ses faveurs, en avoit reçû aussi davantage ; le dernier, dont l'innocence aimable avoit des charmes pour elle, reconnut dès le berceau sa mere à son doux soûrire : mais à peine les orga-

NOTES.

cées, sont nobles & ingénieuses ; elles sont prises de Virgile : il compare la fécondité de Rome en Héros, à celle de Cybele en Dieux.

. . . . *En illa inclyta Roma*
Imperium terris, animos æquabit Olympo,
Septemque una sibi muro circumdabit arces;
Felix prole virûm, qualis Berecinthia mater
Invehitur curru Phrygias turrita per urbes,
Læta Deûm partu, centum complexa nepotes,
Omnes cælicolas, omnes super alta tenentes.
Virgile Enéide, Liv. 6.

Voilà du sublime de style & de pensées.

nes naissans du jeune enfant, commençoient à se mouvoir & à s'étendre, suivant les impressions que faisoit sur eux son ame nouvellement créée, cette mere attentive se hâtoit d'y répandre les premiers principes de la raison (*a*). Qu'il étoit soûmis!

NOTES.

(*a*) Cet endroit, qui ne ressemble en rien aux autres parties de ce Poëme, est uni, sensé, plein de raison & d'esprit, sans écarts & sans enflûre; c'est une variété de tons qui délasse. L'enfant, qui connoît sa mere à son doux soûrire, est une pensée aimable & fine. Aussi est-elle de Virgile: *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.* La plûpart des Commentateurs, prétendent que c'est l'enfant qui soûrit, & qui, par son soûrire, commence à marquer qu'il connoît sa mere. Mais comment cet enfant soûrira-t-il à sa mere, si elle ne lui a soûri auparavant, pour s'en faire connoître? Il est donc plus naturel qüe la mere, qui connoît son enfant, avant qu'il la connoisse, le prévienne. Ainsi je préfere la Traduction de Dryden à toute autre. Une autre pensée plus importante m'a frappé dans cet endroit: c'est l'attention inquiete que cette mere donne aux premieres lueurs de l'esprit de son fils, & aux premiers mouvemens de son cœur. On commence toûjours trop tard l'éducation des enfans; les semences de tous les vices sont presque toûjours jettées dans leur ame avant celles des vertus.

la cire n'est pas plus docile à prendre les formes que l'Artisan lui donne. Fidele aux instructions de sa mere, il recevoit d'elle une seconde naissance, il étoit une seconde fois son ouvrage. Cultivé par une main si habile, il devenoit pieux, généreux, doux & juste, jusqu'à ce qu'enfin affermi dans la pratique de la vertu par un long exercice, attaché constamment à ses devoirs, il secoüa pour toûjours le joug du vice, & contracta l'habitude & la nécessité d'être vertueux.

Ainsi elle gravoit peu à peu dans le cœur de ses enfans l'image de la vertu, ou l'image de son ame, & ne les quittoit point qu'elle ne se fût entiérement copiée dans ses enfans (*a*). Pour être parfaits, ils devoient être semblables à leur mere, & ils ne l'étoient jamais assez. Rien ne pouvoit épuiser cette ame vaste. Plus sa postérité auroit été nombreuse, plus elle

NOTES.

(*a*) Saint Paul nous exhorte à porter sur nous la ressemblance du Fils de Dieu, & à le former en nous, jusqu'à la plénitude de l'homme parfait.

auroit eu de vertus à inſpirer : il lui en ſeroit reſté aſſez pour ces ames, que ſa mort prématurée a laiſſées dans le néant, & qui, ſi elle eût vécû, ſeroient entrées dans un corps mortel pour y joüir de la lumiere. Que dis-je ? Eh ! que n'eſt-on capable de ſuivre les impreſſions qu'elle pourroit faire ſur les cœurs ? Elle a eu aſſez de vertus pour ſanctifier toute ſa race (*a*).

Ne vous étonnez pas de voir Eléonor déſirer la ſociété d'un cœur comme le ſien ; c'eſt dans le commerce intime d'un autre elle-même, qu'elle peut donner à ſon ame toute ſon étendue. Ainſi une mer trop enflée par ſes vagues ſort de ſon lit, & va ſe répandre & ſe repoſer dans un fleu-

NOTES.

(*a*) Le P. Bouhours, qui plaiſantoit de l'archi-cœur d'Alexandre, qu'auroit-il dit des hyperboles Eſpagnoles du Poëte Anglois ? Il faut pouſſer ſes idées, il ne faut point les outrer ; Corneille a fait l'un, Dryden l'autre, plus qu'aucun Poëte de l'Univers. Au reſte, tout ce que dit le Poëte ſur l'union conjugale, ſur l'amitié, ſur l'éducation des enfans, eſt un abrégé précieux des préceptes qu'on a donnés ſur ces différens ſujets.

ve. Eleonor ne peut contenir toutes ses pensées & tous ses sentimens : elle les verse dans le sein d'un ami ; elle y met en sûreté les thrésors de vertus & de sagesse qu'elle possede ; elle lui révele les secrets de son ame, pour recevoir de lui de bons conseils, & lui en rendre de meilleurs. Etat heureux ! lien sacré de l'amitié ! vous mêlez ensemble les esprits & les cœurs, vous les unissez. Il n'est point donné aux corps de se pénétrer, les ames le peuvent. Eléonor montra sa sagesse dans le choix de ses amis, elle n'en comptoit qu'un petit nombre : mais elle leur étoit inviolablement attachée (*a*).

NOTES.

(*a*) Ce qu'on ne liroit qu'avec dégoût dans le Texte, peut amuser dans les Notes. » Les ames des amis sont toûjours en voyage, » & quoiqu'elles soient éloignées de leurs Pa» lais, comme les Princes ; elles ne sont ja» mais hors de chez elles. Le cœur de son ami » étoit une maison de campagne, un doux » asyle, d'où l'on excluoit la pompe & la » magnificence, & où la grandeur étoit mise » à la porte. « En voici encore de la même espece. » Les Saints, ses compagnons, re» garderent avec un soin inquiet pour voir » son nom dans l'éternel Livre du destin, &

Ces traits sont encore imparfaits, son portrait est aussi différent d'elle, que l'instrument d'un Astronome est peu semblable à l'Astre qu'il mesure. Elle brille au haut des Cieux, nous le savons : mais en quel lieu, & à quelle distance de l'Être suprème ? c'est ce que l'optique ne pourra jamais découvrir. L'immense intervalle, qui la sépare de nous, l'a dérobée à notre connoissance. Ses rares perfections furent bornées à une vie, dont la durée ne fut pas longue ; c'étoit un cercle étroit, mais parfait dans sa circonférence. Quand le Triomphateur conduisoit les Nations vaincues

NOTES.

» charmés d'être surpassés, ils virent avec joie » des vertus sans nombre & une charité sans » fin : mais ils furent bien étonnés de ne » trouver que du blanc à la trentieme page, (apparemment que la Sainte mourut à trente ans, & que le Livre du destin étoit un journal de sa vie.) » Ils commencerent à » croire, mais avec une crainte pieuse, que » le Livre étoit imparfait, & que le reste étoit » déchiré. « L'imagination de Dryden est comme celle du peuple : celui-ci prend à la lettre tout ce qu'on lui dit en figures, & Dryden détaille & circonstancie une figure, comme s'il la prenoit à la lettre.

au Capitole (*a*), si ce Consul n'avoit qu'un jour à célébrer cette fête, il hâtoit la marche du triomphe, & il montroit tout le spectacle à la fois. Ainsi Eléonor n'a pû donner dans une vie si promptement terminée que les foibles lueurs de son esprit : la foule de ses vertus s'est resserrée, afin de faire place à une plus grande multitude qui devoit les suivre (*b*).

Ame comblée de gloire & de féli-

NOTES.

(*a*) J'ai gardé pour le Texte la *procession du Triomphateur*; la comparaison est bisarre, mais noblement exprimée.

(*b*) Mais il est tems d'achever, il faut resserrer la *procession*. Il y a quelque ordre dans ce long Panégyrique : le Poëte traite dans la premiere partie des vertus Chrétiennes, & dans la seconde des vertus morales. Il a montré que son Héroïne étoit une femme, une mere, une amie parfaite. Il n'a plus qu'à la faire mourir en paix, finir le Panégyrique, & congédier l'Auditoire ; voilà comme un François s'en seroit tiré. Mais point du tout : il reste encore plus de cent vers, dont je fais grace de quarante pour le moins. Le Poëte donne à son Héroïne une mort fort douce ; il fait venir au-devant d'elle le céleste Epoux, qui la trouve habillée de blanc, & après bien des lieux communs, il se met à genoux devant elle, & l'invoque.

cité, vous qui êtes tout œil & toute intelligence (*a*); si du ciel, d'où vous levez vos yeux vers le Très-Haut, & d'où vous les baissez jusqu'aux foibles Mortels, vous découvrez quelque voie qui vous conduise au séjour que nous habitons, étendez vos regards sur votre famille, qui ne vous possede plus, & sur les précieux gages que vous avez laissés parmi nous. Ah! si vous pouviez un instant suspendre vos plaisirs éternels, accordez-le à vos enfans accablés de tristesse, à votre époux fondant en larmes (*b*); voyez-les plongés dans la douleur. Hélas! leur amour les trompe, ils devroient plutôt se livrer à la joie la plus vive. Répandez sur leurs maux un baume salutaire. Donnez-leur, autant que les yeux des Mortels en sont capables, une vûe passagere de votre gloire infinie, afin qu'ils supportent avec tranquillité leur perte, en con-

NOTES.

(*a*) Si la Sainte est tout œil & toute intelligence; que sera donc la divinité?

(*b*) Pourquoi le Poëte a-t-il oublié les amis? Il falloit les faire revenir, comme le mari & les enfans, dans la peroraison.

sidérant vos avantages (*a*); ou du moins partagez entre eux la douleur extrème que leur cause votre séparation. Hélas! vous étiez si aimée, vous étiez si aimable, qu'aucun d'eux ne pourra soûtenir tout le poids de sa douleur sans y succomber.

(*b*) Grande Sainte, ne refusez pas cet humble hommage (*c*) d'une Muse

NOTES.

(*a*) Bossuet avoit eu à peu près la même pensée dans l'éloge de Marie-Thérese d'Autriche, épouse de Louis XIV. Il dit à M. le Dauphin : » Monseigneur, ouvrez les yeux à » ce grand spectacle. Pouvois-je mieux essuyer » vos larmes, qu'en vous faisant voir, au mi- » lieu de cette troupe resplendissante, & dans » cet état si glorieux, une mere si chere & » si regrettée? Louis même, dont la constan- » ce ne peut vaincre ses justes douleurs, les » trouveroit plus *traitables* dans cette pen- » sée. «

(*b*) Ces sortes d'invocations sont très-usitées chez les Poëtes & les Orateurs; celle-ci est grande, parce qu'elle est très-chrétienne. Que celle que M. de la Motte adresse à Louis XIV. après sa mort est froide! » Grand » Roi, que je viens de célébrer avec un zele » si sincere, si nos intérêts vous touchent en- » core, soyez sensible à notre consolation! « *Eloge de Louis le Grand.*

(*c*) Tous les Poëtes ont de la vanité, comme le dit un de nos grands Poëtes a pro-

au-dessus du vulgaire : son âge, ses soins, ses besoins ne l'ont point abbaissée. Elle ose publier votre gloire au milieu d'une Nation, où le vice triomphe, & où la vertu est un crime. Votre portrait est la satyre du monde ; recevez ce tribut de loüanges avant que ma fureur, juste, mais téméraire, se déchaîne contre ce siecle corrompu, dont vous n'auriez pû vous préserver qu'en le fuyant. Souhaiter de régner avec vous au haut des Cieux, dans le rang où vous êtes

NOTES.

pos de la mort de l'Abbé de Chaulieu ? Mais jamais Poëte n'a joint de si près, que Dryden fait ici, la vanité à l'humilité.

On pourra se rappeller l'abrégé de la vie de Dryden, que j'ai donnée dans le second Tome. La Critique, que le Comte de Rochester a faite de sa poësie, est bonne : mais elle auroit été meilleure, si elle eût plus appuyé sur le faux sublime qui y regne. Quoique les Anglois commencent à se corriger de ces défauts par la lecture de nos écrits, ils y tombent encore souvent ; ils aiment un peu trop l'hyperbole. Pour nous, nous pensons avec le plus sage de nos Poëtes que,

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

montée, seroit un sentiment d'orgueil plutôt qu'un effet de la grace. Vos *reliques sacrées*, je veux dire vos sublimes vertus, ont été l'objet de mes chants. La terre (*a*) conserve votre corps, le ciel votre ame, mes vers votre mémoire ; ils dureront toûjours, puisqu'ils sont sanctifiés par vos loüanges.

NOTES.

(*a*) Cette énumération est brillante, mais commune. Le Poëte du Bellay avoit ainsi décomposé, si j'ose parler ainsi, le célébre Amiral Bonnivet :

La France & le Piémont, & les Cieux & les Arts,
Les soldats & le monde ont fait comme six parts
De ce grand Bonnivet ; car une si grand' chose
Dedans un seul tombeau ne pouvoit être enclose :
La France en a le corps qu'elle avoit élevé,
Le Piémont a le cœur qu'il avoit éprouvé,
Les Cieux en ont l'esprit, & les Arts la mémoire,
Les soldats le regret, & le monde la gloire.

AVERTISSEMENT.

UN vrai Philoſophe eſt le plus grand des ouvrages de Dieu : ainſi un Poëme qui loue un vrai Philoſophe, doit être le plus ſublime de tous les Poëmes. Mais ne confondez pas le ſublime avec l'hyperbole : elle ébloüit, le ſublime éclaire : elle exagere, il repréſente fidelement : elle tire ſon éclat de l'expreſſion, il puiſe ſa grandeur dans la choſe même. L'hyperbole eſt un microſcope, qui groſſit toutes les parties de l'objet, & qui en change la nature : le ſublime eſt un verre fidele, qui met l'objet dans ſon plus beau jour.

Il eſt des ſujets ſublimes par eux-mêmes, il en eſt qui peuvent

le devenir par le tour. Voilà les ſeuls qui conviennent à la Poëſie. Le goût du Poëte conſiſte à choiſir pour ſes vers ce qui peut exciter quelque paſſion dans l'ame, comme l'étonnement, l'admiration, l'amour. Tout ce qui eſt commun, ſuſceptible de détail, & de preuves; ce qui ne peut être orné, ce qui ne peut qu'inſtruire, devroit être renvoyé à la Proſe, ou aux Poëmes Didactiques, qui ne ſont jamais de véritables Poëmes, quand ils ſont écrits ſans génie. Voilà pourquoi Lucrece ceſſe d'être Poëte dans plus de la moitié de ſon Ouvrage. Il ne l'eſt véritablement que dans ſes Exordes, ſes Epiſodes, & quelques parties de ſa Phyſique, où il joint le ſentiment aux images. M. de Voltaire & M. Thompſon ont marqué leur jugement & leur goût dans leurs Poëmes ſur Newton, en n'y in-

troduiſant que des ſujets véritablement poëtiques. Nous comparerons ces deux grands Poëtes ; il ſera difficile de décider lequel des deux a l'avantage, du moins par la penſée.

Le Panégyrique, que j'annonce, eſt aſſez ſemblable à l'éloge de Newton, par M. de Fontenelle : c'eſt le même fonds, & le même ordre. Ils décrivent tous deux les mêmes connoiſſances & les mêmes vertus, ſujet intéreſſant pour ceux qui réfléchiſſent, & qui veulent voir comment les mêmes choſes doivent être traitées en proſe & en vers : car il n'eſt pas plus permis d'écrire la proſe ſur le ton de la poëſie, que la poëſie ſur le ton de la proſe. Ces deux ſtyles doivent être clairs, ingénieux, précis, élégans : mais la clarté de la poëſie doit reſſembler à un ruiſſeau, dont l'onde pure coule ſur un ſable d'or. Ses penſées

pensées doivent être ingénieuses: mais, en éclairant l'esprit, elles doivent toucher le cœur. Il faut que sa précision soit abondante en images, & son élégance variée à l'infini par des tours hardis, qui remuent sans cesse l'ame. On sent bien qu'une prose historique, comme celle de M. de Fontenelle ne doit pas aller jusques-là: mais elle a des beautés dans cet admirable Auteur, qui ne le cedent pas à celles de la Poësie même.

Je ne rassemblerai point ici divers extraits de la Philosophie de Newton, soit que je les puisasse dans ses écrits, soit que je les tirasse de la foule innombrable de ses commentateurs, je ne pourrois faire que répéter ce qui est connu du public éclairé. C'est un grand Poëte qui va peindre la Physique d'un grand Philosophe: il doit suffire de retracer ici ce

qu'un grand Poëte, & un grand Physicien François ont dit de la Physique du Philosophe Anglois. Comme Poëte, il nous élevera au ton sublime de Thompson; comme Physicien, il nous introduira dans la Physique admirable de Newton.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pû nous cacher leur marche & leurs distances,
Luit cet Astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé:
De lui partent enfin des torrens de lumiere;
Il donne, en se montrant, la vie à la matiere,
Et dispense les jours, les saisons, & les ans
A des mondes divers, autour de lui flottans.
Ces Astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse;
Et servant l'un à l'autre, & de regle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui;

Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace,
Où la matiere nage, & que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre & des mondes sans fin;
Dans cet abysme immense il leur ouvre un chemin:
Par de-là tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside.

Chant VII. *Henriade.*





PANÉGYRIQUE

Consacré à la mémoire du Chevalier ISAAC NEWTON (a),

Par JACQUES THOMPSON.

LA grande ame de Newton abandonnera-t-elle la terre, pour aller se confondre avec les Astres (b) qu'il s'est soûmis? Toutes les Muses étonnées & muettes craindront-elles de succomber sous le poids de son éloge? N'oseront-elles rendre à son illustre nom les honneurs qui lui sont dûs?

NOTES.

(a) Isaac Newton naquit le jour de Noël de l'an 1642, vieux style, à Volstropp, dans la Province de Lincoln. Il mourut le 20. Mars 1726. vieux style, âgé de quatre-vingts-cinq ans.

(b) Littéralement: *Avec ses Astres.*

Mais que pourroit faire un Mortel, tandis que les enfans de la lumiere (*a*), touchent à présent la lyre des Séraphins, & saluent par de sublimes chants son entrée sur la montagne (*b*) de l'éternelle félicité ? Cependant je ne me décourage point, mon Héros est grand ; il est chanté sur les harpes des Anges. Flammes des Cieux ! j'ai l'ambition de me joindre à vous dans le concert général de toute la nature (*c*).

Quelles nouvelles merveilles pourriez-vous montrer à votre Concitoyen, qui de cette tache obscure (*d*), où les

NOTES.

(*a*) Littéralement : *Les enfans de lumiere.*

(*b*) Littéralement : *Sur la côte du bonheur.*

Tout le Poëme est écrit en vers non rimés. Notre prose poëtique a beaucoup de rapport à cette sorte de Poësie.

(*c*) Ce début est sublime, il égale en beautés les Exordes de Lucrece : ce sont ces interrogations, ces apostrophes qui distinguent la poësie de la prose. Ces beautés auroient été ridicules dans l'éloge de M. de Fontenelle. On écrit de la prose de sang-froid : on ne doit jamais écrire des vers nobles sans enthousiasme.

(*d*) Il ne faudroit se placer que dans une

Mortels souffrent renfermés dans la poussiere, mais éclairé par les simples lois du mouvement, avoit apperçû la main invisible de la Providence agissante de toutes parts sur ce vaste Univers (a)?

Ne l'avez-vous point entendu, lorsqu'il enchaînoit les soleils & les planetes à leurs spheres ? ouvrage, dont le genre humain n'avoit point été ca-

NOTES.

Planete de notre tourbillon, dans Jupiter, ou dans Saturne, pour n'appercevoir la terre que comme une tache obscure. Un peu plus loin on ne soupçonneroit pas même son existence : il n'y a que Dieu qui puisse la voir par-tout; parce qu'il n'y a que Dieu qui voit tout. Ceux qui de cette tache obscure osent entreprendre de donner des lois à ces mondes infinis & immenses, sont bien téméraires! Ceux qui y réussissent sont bien admirables.

(a) Le systême de Newton, en remontant immédiatement à Dieu, comme cause nécessaire de l'attraction, est très-favorable au dogme de l'existence de cet Etre suprème. Aussi ce Philosophe ne prononçoit-il le nom de Dieu, qu'avec un air de recueillement & de respect très-remarquable, comme l'assûre M. de Voltaire, d'après Clarke. Plus on est éclairé, plus & mieux on voit & on sent Dieu. L'étude de la Physique devroit être un acte de Religion.

pable avant lui ? Les Aſtres avoient roulé chaque année ſur les Mortels, & les Mortels erroient ſur les principes de leurs mouvemens : ces Aſtres avoient humilié l'orgueil des Ecoles, avant que Newton eût connu leurs révolutions, & porté le grand jour ſur leurs cauſes & ſur leurs effets. O ſage qui pénétrez tout, vous ne vous endormiez pas pour rêver des plans romaneſques, ſoûtenus par le vain bruit d'expreſſions ſpécieuſes, & par la tyrannie des noms fameux : mais vous commandiez à votre eſprit étonné de ſuſpendre ſes penſées ; vous étudiyez chaque année profondément l'Univers avec une patience héroïque ; vous avez vû enfin le vrai ſyſtème éclorre & briller ſur vous ſeul au milieu de tous les Philoſophes *(a)*.

NOTES.

(a) Il ne faut pas donner à Newton plus qu'il ne lui appartient, ni loüer un grand Philoſophe aux dépens d'un autre. » Deſcar» tes *n'avoit point entendu* les chants ineffa» bles, dont les concerts des Anges retentiſ» ſent, ni ſenti les formidables accès d'une » fureur divine : mais laiſſé à lui-même, il a » ſuivi dans le ſilence les traces de la raiſon » humaine, il a débroüillé le cahos, & il a

Quels furent ses transports ? Qu'ils étoient purs !.. qu'ils étoient puissans, à la vûe de son systême sublime ! Les Triomphes de la Grece & de Rome s'éclipsent devant le sien.. L'orgueil d'être vainqueurs dans de petits combats ne sied plus qu'à des enfans : ce ne sont que quelques parties de la terre usurpées par une fureur inhumaine, & par des Nations féroces

NOTES.

» expliqué l'ordre de l'architecture céleste. « Lettres Persanes : les lois que Descartes a établies sont aussi simples que celles de Newton, & lui ont servi de guide. » La premiere est, » que tout corps tend à décrire une ligne droi- » te, à moins qu'il ne rencontre quelque » obstacle qui l'en détourne ; & la seconde, » qui n'en est qu'une suite, c'est que tout » corps, qui tourne autour d'un centre, tend » à s'en éloigner, parce que plus il en est » loin, plus la ligne qu'il décrit approche de » la ligne droite : ces deux lois suffisent à pro- » duire cette prodigieuse variété d'effets, que » nous voyons dans l'Univers. « *Ibid.* Kepler *avoit trouvé le rapport entre les Révolutions célestes & leurs distances à un centre commun.* De Fontenelle. C'est-à-dire, que Képler avoit trouvé presque tout le systême de Newton, ou plutôt celui-ci n'a fait qu'expliquer & prouver par ses calculs innombrables la loi de Képler, ensorte que, sans celui-ci & Descartes, Newton auroit été peu connu.

ou ſanguinaires ; c'eſt la nature elle-même qui lui eſt ſoûmiſe toute entiere, elle lui découvre ſa gloire qui avoit été voilée juſqu'alors (*a*).

NOTES.

(*a*) Lucrece avoit auſſi élevé les découvertes de ſon Epicure, au-deſſus des découvertes néceſſaires de Cérès & de Bacchus, au-deſſus des combats d'Hercule & des autres Demi-Dieux.

Confer enim divina aliorum antiqua reperta. . .
Hæc igitur qui cuncta ſubegerit, ex animoque
Expulerit dictis, non armis : non-ne decebit
Hunc hominem numero divûmque dignarier eſſe ?
Cum benè præſertim multa divinitus ipſis
Immortalibu' de Divis dare dicta ſuërit
Atque omnem rerum naturam pandere dictis.

Lucrece, L. 5.

Tous les éloges magnifiques que Lucrece donne en vers bons & mauvais à Epicure, ne lui font pas tant d'honneur que les vers de Thompſon font à Newton, parce que ceux du Poëte Anglois ſont plus vrais.

La tête pleine des Cieux qu'il avoit meſurés, quel cas Newton pouvoit-il faire de cette tache obſcure, & des armées qui y rampent ? Ce n'étoit pour lui que de petites fourmis qui ſe mêlent enſemble, qu'on dédaigne de regarder, & qu'on foule aux piés.

Ses yeux (*a*), qu'éclairoit une vaste intelligence, considerent d'abord notre cercle solaire, & par les forces réunies de la *gravitation* & de la *projection*, il le fait partir & revenir avec une harmonie puissante & secrette. Les Satellites, qui avoient été cachés aux yeux dépourvûs de l'art, sont distribués en plus grand nombre, pour ranimer les Planettes plus éloignées: il montre tous les cercles qu'ils décrivent combinés les uns dans les autres. Il fixe aussi la marche inégale

NOTES.

(*a*) Littéralement: *œil tout intellectuel.* Il est tems de comparer les deux Poëtes:

Dieu parle, & le cahos se dissipe à sa voix:
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'ame de la nature
Etoit enseveli dans une nuit obscure:
Le compas de Newton, mesurant l'Univers,
Leve enfin ce grand voile, & les cieux sont ouverts.

Que ce prélude est beau! ce compas de Newton, qui leve le voile de l'Univers est une grande image.

de la Reine de la nuit (*a*) : ſoit que ſon orbe, à peine formé, ne rende qu'un foible éclat, ſoit que croiſſant davantage elle couvre pendant une pluie douce le ciel d'une pâle lumiere, il diſtingue avec juſteſſe ſes divers mouvemens, qu'il accorde avec les mouvemens réciproques de la mer ; il enſeigne comment la profonde maſſe de ſes eaux s'enfle & s'éleve

NOTES.

(*a*) Et toi, ſœur du Soleil, Aſtre qui dans les Cieux
Des Sages ébloüis trompois les foibles yeux,
Newton de ta carriere a marqué les limites.
Marche, éclaire la nuit, tes bornes ſont preſcrites.

Ces vers ſont moins philoſophiques que ceux-ci :

Je cours après Newton dans l'abyſme des Cieux :
Je veux voir ſi des nuits la couriere inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux;
Et peſe d'autant plus qu'elle eſt près de ces lieux
Dans les limites d'un ovale.

en couvrant & en brisant les rochers de leurs vagues agitées; & comment les rivieres, en remontant à leur source, inondent leurs bords, jusqu'à ce que les eaux, pendant le reflux, cessant d'être attirées, laissent sur le rivage une vaste étendue de sable jaune & stérile (*a*).

De-là s'élançant avec impétuosité, & prenant son essor vers l'immensité azurée, il arrache de l'abysme profond & obscur ces étoiles, qui, pendant le tems serein d'une nuit d'hyver, s'insinuent & s'étendent dans les yeux, & dans les tubes de l'Astronome. Celles qu'on croyoit briller seules dans les Cieux reculés, sont changées à son approche en soleils enflam-

NOTES.

(*a*) La mer entend sa voix, je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le Ciel qui l'attire:
Mais un pouvoir central arrête ses efforts,
La mer tombe, s'affaisse, & roule vers ses bords.

M. de Voltaire.

Le Poëte Anglois semble plus Philosophe & plus énergique; le Poëte François plus brillant, plus rapide.

més (*a*), & deviennent le centre vivant d'un ſyſtème harmonieux. Tous les corps céleſtes ſont combinés, & conduits, ſans s'égarer, par le ſeul pouvoir qui dirige une pierre qu'on jette, & qui tombe enfin ſur la terre (*b*).

O profuſion de la magnificence divine! ô ſageſſe véritablement parfaite d'avoir ainſi tiré d'un petit nombre de cauſes l'ordre des êtres, tant d'effets différens ſi grands, ſi beaux, & enfin l'Univers entier! . . . . Que vous avez été aimé du Ciel, ô vous, dont l'œil épuré & pénétrant a percé ce voile myſtérieux; qui avez apperçû

NOTES.

(*a*) Ce n'eſt point Newton, c'eſt Deſcartes, Copernic & Fontenelle, qui ont imaginé & expliqué ce beau ſyſtème. Chaque étoile, ſelon eux, eſt un ſoleil entouré, comme le nôtre, de Planettes qui ſont autant de mondes. Voyez ſur-tout la *Pluralité des mondes*, le chef-d'œuvre de la Phyſique & de la Littérature.

(*b*) Le Poëte a cru qu'en comparant les Phénomenes des Cieux à un fait auſſi commun que celui d'une pierre qu'on jette, qui s'éleve & qui retombe en décrivant une parabole; il démontreroit, par la ſimplicité même du ſyſtème de Newton, ſa ſublimité.

dans l'intérieur de ces êtres, ce qui éleve, & ce qui meut ce grand assemblage de toutes les parties du monde!

(*a*) Le premier des Mortels, il a pris des ailes hardies, pour suivre les Cometes dans une vaste ellipse; il les fait tourner comme les mondes innombrables, jusqu'à ce qu'après

NOTES.

(*a*) *Primùm Graius homo mortales tollere contrà*
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà!
Lucrece, L. I.

Lucrece ne cesse de vanter Epicure, pour avoir voulu affranchir le monde du joug de la Religion, & y substituer l'Athéisme. Bayle a voulu aussi délivrer le monde des vaines frayeurs des Cometes, & en même tems lui ôter d'autres craintes plus justes & plus salutaires. Quel éloge Epicure & Bayle méritent-ils?

Cometes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les Peuples de la Terre.
Dans une ellipse immense achevez votre cours,
Remontez, descendez près de l'Astre des jours,
Lancez vos feux, volez, & revenez sans cesse
Des mondes épuisés ranimer la vieillesse.

leur immense révolution, elles reviennent à l'entrée de la nuit éclairer notre monde, nous étonner par une nouvelle lumiere, & porter la tristesse sur les Nations tremblantes.

Tous les Cieux lui appartiennent; il les a tirés de ces fausses lois des tourbillons qui tournent & des spheres qui circulent (*a*); il les a rendus à leur grande & premiere simplicité. Les Ecoles demeurerent étonnées; elles virent combien il étoit inutile de vouloir résister à des démonstrations: elles étoient encore assoupies dans un profond sommeil; elles s'abandonnoient à de vains songes, sous l'éclat de la vérité: mais enfin toutes

NOTES.

(*a*) Déja de sa carriere
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barriere;
Déja ces tourbillons, l'un par l'autre pressés
Se mouvans sans espace, & sans regle entassés,
Ces phantômes savans à mes yeux disparoissent:
Un jour plus pur me luit, les mouvemens renaissent,
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'Univers limité.

leurs chimeres agréables se dissiperent à la fois avec les premiers traits de l'aurore naissante, lorsque Newton, le soleil de notre Philosophie, se leva.

Il connoissoit encore le cours céleste du son, il savoit comment il éclate; quelles sont ses ondulations, & les cercles qu'il décrit dans les airs, jusqu'à ce que l'organe frappé les reçoive. Les rayons lumineux sont lancés, ils parcourent tout à coup un espace immense; ils ne peuvent échapper à sa poursuite rapide, il les mesure d'un coup d'œil. La lumiere elle-même qui découvre tout, n'étoit point découverte, avant qu'un esprit plus brillant qu'elle (*a*), eût déployé

NOTES.

(*a*) Il déploie à mes yeux par une main savante
De l'Astre des saisons la robe étincelante,
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits,
Chacun de ses rayons dans sa substance pure
Porte en soi les couleurs, dont se peint la nature,
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les Cieux.
Ibid.

cette robe éclatante du jour. D'un seul rayon, entier & blanc, il tire tous les rayons différens dans leur espece, & il offre aux yeux charmés le superbe appareil des couleurs primitives.

Le rouge enflammé sort le premier avec éclat, l'orangé le suit, l'agréable jaune vient après; à ses côtés jaillissent les douces couleurs du verd, par lequel tout se renouvelle dans la nature: le bleu pur, qui se joüe dans

NOTES.

M. de Voltaire a donné comme Thompson une robe éclatante au jour: mais il a tissu cette robe, il a soûtenu la métaphore, & au lieu de l'orangé, du bleu & de l'indigo, qui auroient médiocrement figuré dans ses vers il a substitué à ces mots peu poëtiques, l'émeraude, l'azur, le pourpre, expressions qui parlent d'une maniere brillante aux yeux. Il est vrai que cette pensée, la *lumiere elle-même, qui découvre tout, n'étoit point découverte, avant qu'un esprit plus brillant qu'elle, &c.* donne quelque avantage au Poëte Anglois sur le Poëte François. Je le répete encore, la Poësie Angloise est plus susceptible de détails Philosophiques: vouloir tout dire en vers François, c'est s'exposer à faire des vers aussi prosaïques que ceux de l'Abbé Genest, qui a mis en vers exacts, mais languissans, toute la Philosophie de Descartes.

les cieux, & qui décore le ciel d'Automne, paroît à son tour, & amene l'indigo plus foncé & plus triste : telle est la couleur qui termine un horison obscurci par la gelée. Enfin le dernier effet de la réfraction de la lumiere, son dernier rayon, est teint en violet, & se perd dans les airs. Quand les nuages distillent leur rosée, ces couleurs brillent distinctement dans l'arc-en-ciel. Tandis que cette rosée céleste se courbe agréablement sur nos têtes, & humecte nos campagnes, une multitude innombrable de nuances différentes résultera toûjours du mêlange de ces couleurs, source infinie de beautés toûjours féconde & toûjours nouvelle. Jamais Poëte s'est-il représenté d'aussi belles images, en s'abandonnant à ses songes sous les berceaux, où les Zéphirs murmurent, & sur les bords des ruisseaux qui gafoüillent. Jamais Prophete, lorsque le ciel descend pour lui dans ses transports, en a-t-il vû de semblables ? Dans cet instant où le soleil environné de nuages toûjours brillans & toûjours divers se précipite vers l'Océan, ô Greenwich! dites-nous du haut de vos côteaux

agréables, combien eſt juſte, combien eſt belle la loi de la réfraction.

(*a*) Il oſa arrêter le tems, ce fleuve rapide qui emporte ſans bruit tous les êtres dans la mer immenſe de la vaſte éternité : il remonta à la ſource de ce fleuve, profondément caché dans l'obſcurité des premiers ſiecles : il y diſtribua la lumiere dans des diſtances plus juſtes, & il guida dans ſa route ténébreuſe l'Hiſtorien inquiet & égaré.

(*b*) Qui pourra compter ſes tra-

NOTES.

(*a*) Newton, en ſuivant quelques traces de la plus ancienne Aſtronomie Greque, a découvert que le fameux voyage des Argonautes & la guerre de Troie, ſont de cinq cens ans plus proches de l'Ere Chrétienne. Le monde doit lui ſavoir gré de l'avoir rajeuni. Il eſt aſſez éclairé : mais eſt-il aſſez raiſonnable pour ſon âge ?

(*b*) *Quis potis eſt dignum pollenti pectore carmen*
Condere, pro rerum majeſtate, hiſque repertis ?
Quiſve valet, verbis tantùm, qui fundere laudes
Pro meritis ejus poſſit, qui talia nobis
Pectore parta ſuo quæſitaque præmia liquit ?
Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cretus.

Lucrece, L. 5.

vaux innombrables ? Qui pourra chanter ses hautes découvertes ? Ce n'est qu'un petit nombre d'esprits profonds, qui peuvent élever leurs pensées à ses sublimes connoissances : comment donc l'imagination plus légere d'une Muse, oseroit-elle atteindre à ce puissant sujet ?

Vous étonnerez-vous que sa Religion ait répondu à son intelligence ? Celui dont les yeux éclairés par un esprit pénétrant, étendu, ont vû les extrémités de tous les êtres dans leur ordre, leur grandeur, leur perfection, pouvoit-il s'empêcher d'adorer sans cesse cette divinité, qui remplit, soûtient, anime, & meut tout (*a*) ?

Dites-nous, ô vous qui êtes digne

NOTES.

(*a*) C'est dommage que sa toute intelligence ne l'ait pas guéri du Fanatisme, & que son œil *tout intellectuel* ait vû dans l'Apocalipse que le Pape est l'Ante-Christ : ce trait gâtera son Histoire. Si un tel homme tombe dans cet aveuglement honteux ; que sera-ce du reste de la Nation ? M. de Fontenelle le loüe sur sa douceur, sa modestie, ses manieres simples, son indifférence pour cette ombre, qu'on appelle la gloire, à laquelle il auroit été bien fâché de sacrifier son repos.

d'en parler, vous heureux Mortel qui l'avez vû dans les plus aimables jours de sa vie, lorsqu'il ne se réservoit rien de ses hautes pensées, lorsqu'il prodiguoit à ses amis les vastes thrésors que son ame n'avoit reçûs que de la nature, parlez de cet homme admirable, dites-nous combien il étoit doux, noblement humble, divinement bon, inébranlable sur la vérité éternelle, fervent dans la pratique du bien (*a*), oubliant ses vertus passées, & employant (tous nerfs) toutes les forces de son corps & de son ame, pour faire de nouveaux progrès vers la perfection; supérieur à ces petites inquiétudes & à ces joies chimériques, qui occupent le cœur follement passionné d'un homme toûjours trompé, & toûjours prêt à se laisser tromper par une aveugle confiance.

Nous espérons (*b*), ô Conduit,

NOTES.

(*a*) *Quæ quidem retro sunt oblivìscens ad ea quæ sunt priora extendens me ipsum, ad destinatum per'equor. Philippenses, c. iij.*

(*b*) Il fut d'abord Garde des Monnoies, & trois ans après Maître de la Monnoie. Obligé

que vous rendrez témoignage à sa haute sagesse dans ces heures délicieuses, que vous coulez à la campagne, dans ces retraites charmantes où la Nature verse toutes ses douceurs, & dans ces agréables promenades où vous vous occupez d'un loisir savant. C'est là que les vertus de la société soûrient à votre cœur, & qu'il s'enflamme par l'étude des sages rassemblés dans votre Bibliothéque.

Et vous, peuple sans espérance, esprits couverts d'épaisses ténebres, vous qui ignorez les nobles transports qui saisissent ces hommes impatiens de jouir de l'immortalité, vous qui osez disputer contre le premier des attributs, qui nous rend agréable notre existence ; dites-nous si une ame, dont la force est aussi étendue, aussi profonde, aussi *formidable*, une ame, qui s'éleve de plus en plus, n'est

NOTES.

d'en confier la direction à quelque autre à la fin de sa vie, il en chargea M. Conduit, qui avoit épousé une de ses nieces : son choix fut confirmé après sa mort par le Roi d'Angleterre.

qu'un souffle plus subtil d'esprits, qui se meuvent quelque tems dans leurs organes, pour se dissiper ensuite dans les airs (*a*)?

Mais qu'entens-je? N'est-ce point une voix qui annonce au monde une grande révolution? C'en est fait, la mesure est pleine, j'acheve ma carriere. O vous, pierres fragiles, dont les plus hautes pyramides, & les or-

NOTES.

(*a*) Je ne doute pas que cet endroit ne frappe les bons esprits. Quelques Philosophes emploient toute leur sagacité à prouver que leur ame est mortelle, & toute leur fermeté à combattre ce sentiment intérieur que nous avons de notre immortalité; quel égarement de l'esprit & du cœur? Ce sentiment nous auroit-il été donné en vain par l'Auteur de la Nature? Si nous naissions précisément pour apprendre que nous allons bien-tôt être anéanti,

C'étoit bien la peine de naître?

Littéralement: *Une telle ame, &c. ne seroit qu'une plus fine haleine d'esprits dansans quelque tems par leurs tubes, & ensuite perdus pour toûjours dans le vacant air.* Les Anglois ont beaucoup d'endroits plus singuliers encore: traduire leurs Poësies c'est répandre du coloris, de la correction, des graces sur des tableaux presque entierement effacés.

gueilleux arcs de triomphes, sont conſtruits, inſcriptions effacées ſous tant de ruines *impitoyables*! Et vous, monumens divers, qui portez les noms adorés de la vénérable antiquité, vous vous plongez tous dans la pouſſiere! de quelle grandeur pouvez-vous vous vanter auprès de cette colonne, que Newton éleve juſqu'aux Cieux (*a*), & qui s'étendra au-delà des tems?... Ne verſez point pour lui de vaines larmes! Une beauté enlevée dans ſa fleur, un jeune homme enjoüé, un enfant chéri peuvent prétendre à vos Elégies ſur leurs tombeaux: mais Newton demande d'autres chants, il veut que vous le félici-

NOTES.

(*a*) Si le ſyſtème de Newton étoit vrai, car on ſait que beaucoup de Philoſophes du premier ordre l'ont décrédité dans toutes ſes parties, juſques dans ſes calculs même, où il ſemble plus conforme au cours des Aſtres, & juſques dans ſon ſyſtème ſur les couleurs; ſi, dis-je, il étoit vrai, la gloire de ce Philoſophe brilleroit dans les Aſtres, elle dureroit autant qu'eux; & comme ils annoncent la gloire de Dieu qui les a créés, ils annonceroient la gloire de celui qui les a réglés: *Exegi monumentum ærè perennius, &c.* Horace.

tirez avec plus de noblesse, tandis qu'il se promene dans ces mondes infinis, sur lesquels il a répandu une si grande lumiere, tandis qu'il s'entretient de discours admirables avec les heureux habitans des Cieux, & qu'il adresse des Hymnes solennelles à leur Auteur.

Honneur de l'Angleterre (*a*), soit qu'assis au milieu des Anges, vous partagiez les entretiens sacrés de ces esprits vos compagnons, qui se réjoüissent de vous voir entrer dans leur so-

NOTES.

(*a*) M. Thompson dit que les Anges se réjoüissent de voir en Newton *l'honneur de leur espece.* M. de Voltaire demande s'ils ne sont point jaloux de Newton :

Confidens du Très-Haut substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le throne, où votre Maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux.

Lequel des deux sentimens, que les deux Poetes attribuent aux Anges, est le plus délicat?

ciété, & augmenter la gloire de leur nature céleste, soit que porté sur les ailes des Chérubins, & parcourant votre carriere rapide, à la suite de ces spheres qui roulent dans l'immensité, vous compariez les êtres avec les êtres; soit enfin que vous vous perdiez dans une adoration pleine de reconnoissance, en considérant cette lumiere allumée avec tant d'éclat dans votre esprit par celui qui est la lumiere même: daignez baisser les yeux vers le genre humain, nation si sujette à l'errreur & à la foiblesse; élevez jusqu'à vous l'esprit de ce bas monde, présidez à la Capitale de votre Patrie qui dégénere, soyez appellé son génie, relevez ses études, corrigez ses moeurs, inspirez sa jeunesse! car, quoique corrompue & avilie, l'Angleterre vous a produit; elle se glorifie de votre nom (*a*), elle vous

NOTES.

(*a*) Il me semble lire l'Apothéose que Virgile fait d'Auguste, *Georg. L.* 1. lorsqu'il lui disoit: *Votis nunc assuesce vocari.* Il y a plus de ressemblance encore entre cette priere, & celle que Santeuil a adressée à la Sainte Vierge. C'est le plus grand Poete que

propose pour modele à ses enfans, elle leur recommande de considérer votre Astre, tandis (*a*) qu'en atten-

NOTES.

la Religion ait produit dans ces derniers siecles :

O, quæ nunc habitas lucida regna
Mittas inde tuæ spicula lucis
. . . . ;
Inter perpetuos numinis haustus
Sis divina licet stirpe, propinquum
Ne dedisce genus, nostra fuisti.

Hymne pour la fête de l'Assomption.

(*a*) Son corps fut exposé sur un lit de parade dans la chambre de Jérusalem, endroit d'où l'on porte, au lieu de leur sépulture, les personnes du plus haut rang, & quelquefois les têtes couronnées. On le porta dans l'Abbaye de Westminster, le poile étant soûtenu par Mylord Grand Chancelier, par les Ducs de Mont-rose & Rooxburgh, & par les Comtes de Pembroke, de Sussex, & de Macclesfield, six Pairs d'Angleterre. L'Evêque de Rochester fit le Service, accompagné de tout le Clergé de l'Eglise. Le corps fut enterré près de l'entrée du Chœur. Le Doyen & le Chapitre de Westminster ont permis que l'on construisit son monument dans un endroit de l'Abbaye, qui a été souvent refusé à la plus haute noblesse. *De Fontenelle.*

Voici une Inscription Latine & une Epita-

dant une autre vie, lorſque les tems ne ſeront plus, votre pouſſiere ſacrée repoſe avec celle des Rois & honore leurs tombeaux.

NOTES.

phe Angloiſe, que Pope a faites pour être miſes ſur ce monument :

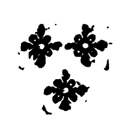
ISAACUS NEWTONIUS,
Quem immortalem
Teſtantur tempus, natura, cœlum,
Mortalem
Hoc marmor fatetur.

Le tems, la nature, le ciel, témoignent qu'Iſaac Newton eſt immortel, ce marbre avoüe qu'il eſt mortel. Voici l'Epitaphe : *La Nature & les Loix étoient cachées dans la nuit, Dieu dit : que Newton ſoit, & tout fut lumiere,* excepté les Ouvrages de Newton qui ſont très-obſcurs.

Littéralement : *Dignifié la ſcene.*

Le beau mot de *fatetur* eſt imité de Juvenal :

. . . . *Mors ſola fatetur*
Quantula ſint hominum corpuſcula, &c.





AVERTISSEMENT.

ANNE CAVENDISH, étoit fille unique de Charles Comte de Devonshire, petite fille par sa mere de Bruce de Kinlosse, un des descendans du fameux Robert Bruce, originaire de Normandie, Roi d'Ecosse, & successeur de l'infortuné Jean de Bailleul, dont la Maison subsiste encore avec honneur dans celle de M. le Président de Bailleul, Président à Mortier du Parlement de Normandie, & de plusieurs autres Gentilshommes du même nom.

Anne Cavendish eut pour frere un Savant & un Héros, dont on verra bien-tôt l'Epitaphe: elle fut mariée à un Comte de War-

wich ; elle eut un fils qui épousa dans la suite une des filles de Cromwel, alliance qu'elle n'auroit pas permise, si elle eût vécu alors, tant elle étoit attachée à ses Rois. Elle mourut âgée de vingt-sept ans, & fut inhumée dans le Comté d'Essex en 1638.

Jamais femme ne reçut, & ne mérita peut-être de plus grands éloges. Waller a fait une Elégie sur sa mort. M. Fanton, Commentateur judicieux des Œuvres de ce grand homme, & Poëte lui-même, assûre que cette piece est digne de son Auteur, & qu'il l'a faite à trente-trois ans, âge où l'esprit & le corps ont toutes leurs graces & toutes leurs forces. Traduire cette piece, est donner une idée du génie & du goût de deux célebres Anglois, qui ont vécû en différens siécles.

Ce Poëme est en effet un mor-

dele, il eſt digne de porter le nom d'Elégie par rapport à ſon ſujet & à ſa forme. Son ſujet eſt la mort d'une femme jeune, vertueuſe & aimable. Quoi! de plus propre à inſpirer de la douleur & à faire couler des larmes? Sa forme, ou l'ordre avec lequel elle eſt écrite, commence par la douleur, & finit par l'admiration: voilà la nature.

A ce ſentiment, le Poëte en joint un autre. On a vû dans le Tome ſecond, *page* 90. qu'il aimoit Dorothée Sidney, connue ſous le nom de Sachariſſe. Mylady Sidney, & Mylady Cavendish étoient dignes d'être amies, puiſqu'elles étoient également aimables. Waller ſaiſit cette occaſion de loüer leur union intime: ſa douleur & l'admiration ont part à l'éloge qu'il donne à la premiere. Un ſentiment plus délicat lui inſpire les loüanges qu'il donne à

la seconde, & il trouve le secret de nous intéresser pour toutes les deux. Il multiplie, autant qu'il peut, nos sentimens: cependant, quelles que soient les beautés de cette piece, elles ne m'en font point oublier les défauts; c'est toûjours le génie Anglois, & la même inégalité; des idées sublimes, & des idées frivoles; des réflexions touchantes fondées sur des objets vrais & récens, & des petites fictions uniquement appuyées sur la Fable: c'est un écrain de diamans vrais & faux.





ELÉGIE
SUR LA MORT D'ANNE CAVENDISH,
Par WALLER.



QUE les plaines d'Essex (*a*) soient maudites! Puisse cette contrée, où la mort porte des coups imprévûs, &

NOTES.

(*a*) Ce commencement est évidemment imité de l'éloge de Saül & de Jonathas par David. » *Montagnes de Gelboé, que jamais la rosée ni » la pluie ne tombent sur vos terres! Que vos » campagnes ne portent plus de fruits!* Les » boucliers des forts d'Israël, le bouclier de » Saül, comme s'il n'eût point été l'oint du » Seigneur, sont tombés sans honneur & sans » gloire. « C'est ainsi qu'un Poëte sait imiter: il n'est point de plus beau Cantique funebre que celui-ci.

où les maladies conduisent lentement les humains au tombeau, être un vaste & horrible désert! Qu'elle ne soit habitée que par des animaux farouches, & des hommes plus farouches qu'eux! L'Astre brillant, qui faisoit la gloire de l'Angleterre, est éclipsé.

O Ciel (*a*) trop sévere! pourquoi nous l'enleviez-vous si-tôt? Ah! si nous l'eussions pû, nous aurions de,

NOTES.

Ces imprécations aussi fortes & aussi énergiques que celles de Job, qui est peut-être le plus éloquent de tous les Ecrivains sacrés, sont suivies d'une pensée frivole. » Puissent » être déja maudites les plaines d'Essex, où » regnent la mort subite & la maladie lente! » Parce que la lumiere qui paroît l'Angle» terre est éteinte, comme la lampe que » Hers avoit mise à sa fenêtre; la premiere » périt par un mauvais air, la seconde par » un vent furieux. « L'étonnement que cause une telle imprécation, est détruit par la surprise que produit un contraste si bisarre.

(*a*) L'excès de la douleur ne doit point affoiblir le respect qui est dû à Dieu: Ciel cruel, dit Waller. Il dit encore quelques vers au-dessous, que la mere de son Héroïne se plaignit du Ciel. Il ne faut pas parler du vrai Dieu, comme les Payens parloient de leurs Divinités qu'ils méprisoient.

mandé ſa vie par mille vœux & par des torrens de larmes, nous aurions ſuſpendu vos decrets funeſtes. Mais, hélas! nous ne l'avons appris qu'à ce moment affreux, où c'eût été un crime de ſouhaiter qu'elle vécût encore. Nous crûmes être frappés de la foudre, quand nous entendîmes prononcer cette parole horrible, Cavendish n'eſt plus; nouvelle déſeſpérante pour le petit nombre de celles qui lui reſſemblent. Eh quoi! dirent-elles, la mort oſera porter ſes fureurs ſur la ſageſſe, la vertu, la beauté, la jeuneſſe! Ainſi la Déeſſe de Paphos après ce combat cruel, dans lequel un Mortel oſa percer ſon voile, & faire couler le ſang d'une de ſes mains, répandit la terreur parmi les Divinités du Ciel, en leur apprenant que leur immortalité ne les mettoit pas à couvert des bleſſures (*a*). Elles furent toutes ſaiſies d'étonnement; celle qui avoit eu la gloire de la porter dans ſon ſein fut touchée d'une

NOTES.

(*a*) Cette comparaiſon eſt brillante & ingénieuſe, quoiqu'elle ne ſoit pas exactement fondée ſur le récit d'Homere.

juſte douleur : elle ſe plaignit du Ciel ; elle lui reprocha d'avoir promis une longue vie aux enfans tendres & dociles. Jamais ame ne fut plus portée à obéir, ni plus digne de commander.

On voyoit ſur ſon front la majeſté des Rois, dont elle étoit deſcendue, la nobleſſe, la douceur, la plus aimable modeſtie étoient peintes dans ſes yeux, images de ſon ame ; elle marquoit dans ſes paroles ſon mépris pour le vice, & ſa commiſération pour les vicieux ; elle haïſſoit l'un, elle pardonnoit aux autres ; elle avoit de l'humanité pour tous les hommes. Mais quand ſon cœur avoit trouvé un objet digne d'elle, ſon amour étoit ſi vrai, ſi fidele, ſi conſtant, qu'il auroit été plus facile à une main hardie d'arrêter le cours des Aſtres, que de lui ôter cet amour (*a*).

NOTES.

(*a*) Aurelius Victor a dit de Fabricius, qu'il étoit plus facile de détourner le Soleil de ſa courſe, que ce Romain de la vertu : *Difficilius ab honeſtate, quàm ſol à ſuo curſu, diverti poſſet.* Le Taſſe a dit la même choſe, Chant X. Stance 24. mais au lieu du Soleil,

L'Ange qui la considere dans les Cieux, m'apprend aujourd'hui a décrire les sublimes qualités qu'elle faisoit briller sur la terre. Quand les nuages de la douleur seront dissipés, nous la ferons connoître à l'Univers avec toutes ses perfections : mais la plaie est encore ouverte, la douleur est encore extrème, la Poësie & l'éloquence ont perdu leurs voix. Nous avons obéi au sentiment : Muse, parlez à votre tour, rendez un tribut de loüanges à celle que nous pleurons.

Notre inclination s'accorde avec sa gloire. Quand nous parlerons d'elle, nous prononcerons toûjours votre nom, belle Sacharisse, à présent notre unique beauté : nous éleverons, à l'exemple des Romains, un autel à l'amitié sacrée ; nous y tracerons sur une colonne de marbre l'amour que vous aviez l'une pour l'autre (*a*) ;

NOTES.

il a mis ridiculement la Lune ; le Poëte Anglois a enchéri sur eux.

(*a*) L'amitié passa pour une Divinité chez les Romains : ce ne fut cependant que du tems de Tibere qu'on lui dressa un autel.

nous y suspendrons vos images charmantes, qu'aucune dans l'Univers ne peut égaler en graces. Narcisse (*a*) n'étoit pas plus semblable à l'objet pour lequel il étoit consumé d'amour, que votre ame est semblable à celle de votre amie. La douce société, qui vous unissoit toutes deux, étoit la même que celle dont elle joüit dans le Ciel, avec ceux qui partagent son bonheur.

Que l'espérance des Mortels est vaine! Que le destin est aveugle! Qui auroit pensé qu'un amour si tendre, & si pur, dût avoir une fin si prompte? Je l'ai vûe vous quitter en soûpirant. Hélas! cette séparation devoit-elle être éternelle! Ainsi parut Astrée, lorsqu'elle annonça avec tristesse, à ses amies affligées, son retour dans les Cieux.

L'union de vos vertus a fait l'union de vos cœurs, lien sacré que la

NOTES.

(*a*) Narcisse est un objet trop frivole: mais quoique Astrée soit de la Fable, l'idée, qu'on a de cette Déesse, ne dégrade point celle que le Poëte nous donne de son Héroïne. L'une & l'autre quittent la terre d'une maniere également agréable.

mort même ne rompra jamais. Eh ! qui pourroit douter de votre attachement mutuel ? Pour vous, vous versez des larmes, & votre ame est en proie à une douleur amere. Pour elle que peut-elle faire autre chose dans les Cieux, que d'aimer & d'être heureuse ?

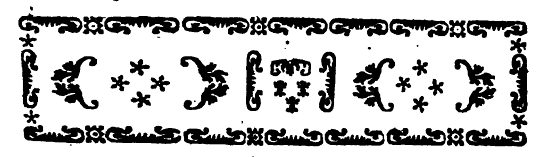
Que le tombeau profond & que l'oubli ténébreux engloutissent les pensées frivoles ! L'amour pur ne sauroit mourir : il monte au Ciel avec la plus noble partie de nous-mêmes. Ah ! si cette figure divine a échappé aux injures de la vieillesse, si nous n'avons point vû ses graces la quitter l'une après l'autre, si elle a disparu à nos yeux toute entiere avec toutes ses perfections (*a*), avec sa beauté

NOTES.

(*a*) Toutes ces pensées sont sublimes ; mais pour ne point perdre de vûe le génie du style Anglois, il faut voir une Traduction littérale de cet endroit : *Ne vous affligez donc plus qu'une si divinement formée à la crochue main de l'age tremblant ait échappé plutôt, puisque nous n'avions point regardé elle décheoir : mais qu'elle étoit évanoüie si entiere en l'air. Son admirable beauté, sa bonté méritent que nous puissions supposer que quelque propice esprit en cette céleste forme fréquentoit ici, &c.*

admirable, avec sa bonté généreuse, n'en soyez point affligée : c'étoit un Ange ami des Mortels, qui est venu les visiter sous cette forme céleste : elle n'est point morte, elle n'a fait que se retirer.





ELÉGIE SUR LA MORT DE **** (a).

QUE des fons guerriers (b), que des chants harmonieux célebrent la gloire des Héros, qui ne font plus ! Que

NOTES.

(a) Ni l'Auteur, ni le Héros de cette Elégie ne font connus : mais fes penfées méritent de l'être ; elles doivent durer autant que les hommes, & fe répandre par-tout pour les rendre plus aimables & meilleurs.

(b) Ainfi commence l'Ode d'Horace, L. 1. Ode 7.

Laudabunt alii claram Rhodon, &c.

Il laiffe à d'autres le foin de chanter les Villes fameufes par de grandes victoires : il aime mieux célébrer les délices d'une maifon

les Poëtes décrivent les armées nombreuses, dont les guerriers ont triomphé, les champs qu'ils ont couverts de morts, les mers de sang qu'ils ont fait couler! Pour moi, je chante des passions vaincues, des combats paisibles, des victoires remportées dans une vie privée & obscure : l'humble piété recevra mon hommage, ma Muse chantera la vertu qui garde un silence modeste.

O vous, qui brilliez d'une gloire dont l'éclat est si doux, ombre aimable, je vous salue. La Sagesse versa sur vous, du haut des Cieux, ses plus pures influences; elle fut l'ame de votre coeur, elle en régla tous les mouvemens. La paix occupa toutes vos pensées, elle éloigna de vous les maux de l'inquiétude, & les chagrins de la vieillesse. On vit régner sur votre front l'harmonie de votre ame, le contentement de votre esprit, la résignation de votre volonté, l'ordre

NOTES.

de campagne, & les douceurs d'une vie voluptueuse. Le Poëte Anglois transporte ce tour à un sujet plus grave, & à des maximes plus vraies.

qui conduisoit vos desirs ; & qui bornoit vos espérances ; on vit soûrire dans vos yeux l'innocence du cœur, & la tranquillité de la conscience (*a*).

La Grece vous ouvrit ses plus précieux thrésors, vous y avez puisé la science dont votre esprit fut orné : mais vous dédaigniez la vanité qui l'accompagne. L'obscurité avoit des charmes pour votre ame généreuse ; vous abandonniez votre renommée à ceux dont vous aidiez secrettement les talens : vous leur laissiez la gloire ; vous vous chargiez du soin de la mériter : ainsi des sources inconnues coulent sans bruit dans des fleuves célebres, dont elles sont tributaires ; ils doivent les eaux qui grossissent leur lit à quelques urnes sans nom.

La Religion embrassoit votre cœur ; la flamme, dont vous vous étiez consumé, vous rendoit insensible aux rigueurs des Saisons & aux injures de

NOTES.

(*a*) Ce Tableau est précisément celui de la vertu : on ne peut être honnête homme qu'autant qu'on approche de ce caractere.

l'air. Rien ne pouvoit vous séparer de la *Maison d'oraison*. Sous un dehors simple & tranquille, vous vous occupiez uniquement de l'Être suprème; vous éleviez secrettement vos voeux vers le Ciel: votre zele n'éclatoit ni en transports ni en gémissemens, votre ferveur étoit calme, votre piété muette, votre tête avoit la blancheur du Mont Etna couvert de neige: mais il ne sortoit point de votre sein, comme de cette montagne, des tourbillons de feu. L'amour divin brûloit dans votre cœur: mais il étoit renfermé au-dedans de vous (*a*).

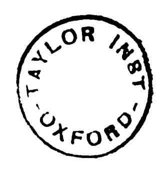
C'est ainsi que vous avez vécu; voilà pourquoi nous vous pleurons. Vous étiez plus sensible dans votre

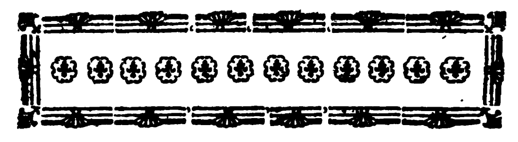
NOTES.

(*a*) Ces sources cachées qui grossissent les fleuves les plus fameux font une comparaison très-ingénieuse: mais la tête blanche d'un vieillard, & la cime couverte de neige du Mont Etna, un cœur enflammé de l'amour de Dieu, & cette montagne agitée d'un tourbillon de feu n'ont aucune proportion. Séneque le Tragique étoit plein de ces comparaisons outrées.

retraite paisible aux charmes de la vertu, qu'à sa gloire, jusqu'à ce que votre ame accablée sous le poids de la vieillesse, eût trouvé le repos dans le sein de l'éternité.







AVERTISSEMENT SUR LES PANÉGYRIQUES, ET LES ELÉGIES BURLESQUES.

LEs Poëtes Anglois, pour la plûpart, ou ſe perdent dans les airs, ou rampent dans la pouſſiere : il en eſt peu qui ſe ſoûtiennent dans leur marche, & qui ſachent s'élever ſans s'égarer, ou s'abaiſſer ſans tomber. Mon deſſein étoit, pour les faire connoître dans ces deux ſituations oppoſées, d'ajoûter à ces Panégyriques ſublimes & à ces Elégies pompeuſes, des Panégyriques &

des Elégies burlesques: mais ces derniers Poëmes sont si bassement écrits, que j'ai craint de choquer l'extrème délicatesse de nos François, si je les traduisois entierement. Je me contenterai d'en donner l'extrait: les plaisanteries des Anglois sur leurs voleurs & leurs pendus, méritent de tenir une place dans un Livre qui traite de la Poësie Angloise: ils y joüent un rôle assez brillant. Prior a fait un Dialogue en vers entre un homme qu'on va pendre à Paris, & un Cordelier qui l'exhorte: mais sa piece n'a d'autre fonds qu'un bon mot, rapporté par Montagne: *Un autre*, dit il, *répondit à son Confesseur, qui lui promettoit qu'il souperoit ce jour-là avec Notre-Seigneur, allez-vous y en; car je jeûne.*

Le célebre Auteur d'Hudibras, dont j'ai parlé dans le second Tome, a fait, dit-on, le Pané-

gyrique d'un voleur. Il y décrit ſa naiſſance, ſon éducation, ſes vols, ſa priſon & ſa fin. Le ſtyle de ſa piece eſt quelquefois ſi élevé & ſi pompeux, qu'il a cru qu'elle méritoit de porter le titre d'Ode Pindarique : il repréſente, en effet, le voleur comme un grand Capitaine, ſa troupe comme une armée, ſes vols comme des conquêtes. Cette allégorie releve la baſſeſſe du ſujet, elle eſt d'ailleurs aſſez juſte ; car on a toûjours comparé les Conquérans avec des Brigands fameux : mais elle n'eſt pas ſoûtenue, le voile ſe leve de tems en tems, & montre trop à découvert les objets tels qu'ils ſont : les mots de *pendu*, de *bourreau*, de *voleur* font diſparoître le merveilleux. Voici comme la piece commence :

» Le vain & l'impertinent uſa-
» ge d'adreſſer des complimens
» aux morts, comme faiſoient les
» Anciens,

» Anciens, qui les rappelloient à
» grands cris à la vie, & les Tar-
» tares qui leur donnoient des
» femmes & de bons établisse-
» mens dans l'autre monde! Ima-
» ginez tout ce qu'il vous plaira
» en leur faveur, créez-leur un
» grand mérite pour l'adorer,
» donnez-leur les plus grands élo-
» ges, employez toutes les finef-
» ses de l'art, prodiguez les sail-
» lies, entassez fictions sur fictions,
» surchargez-les des flatteries les
» plus folles; il ne les enten-
» dront, ni ne les comprendront
» point: s'ils les connoissoient, ils
» les mépriseroient. Comme on
» appelloit l'âge d'or un siecle,
» où il n'y en avoit point du tout,
» nous plaçons la gloire & la re-
» nommée, où elles ne méritent
» point d'être connues. Que dis-je?
» nous répandons le vernis sur
» des crimes odieux; nous trom-
» pons le peuple, qui ne pense

» point que les morts, aussi-bien » que les vivans, sont autant mê» lés de fourbes que d'honnêtes » gens. «

» Cependant les cendres du » brave Duval ne doivent point » périr, comme des cendres vul» gaires : son nom ne doit point » être oublié : il est mort pour » laisser après lui un grand exem» ple au genre humain. Il fut im» molé comme une victime publi» que, pour préserver sa Patrie du » sort dont les destins la mena» çoient, pour faire aimer la vé» rité & la justice à ceux qui sont » nés avec une aversion pour el» le, & pour apprendre à l'Uni» vers à devenir plus sage & plus » raisonnable. Si sa gloire n'a pas » besoin de nos éloges, l'intérêt » public les exige. Comme un » homme de bien se prépare long» tems à l'heure fatale, qui doit » l'enlever à la terre, notre Héros

» ne passe point un seul jour,
» long-tems même avant sa mort,
» sans s'y disposer. Il apprend le
» bas Arabe, il en donne de sa-
» vantes leçons aux guerriers qu'il
» commande; & quand il va en
» course dans les grandes routes,
» il fait des prises d'une maniere
» plus obligeante qu'on n'avoit
» fait avant lui; il apprend aux
» filous ses éleves à se faire pen-
» dre d'une façon jolie, & igno-
» rée jusqu'alors de notre Nation
» grossiere. «

Voilà donc l'allégorie manquée. Autre défaut, mais plus considérable : le Poëte attribue l'éducation de son voleur aux François; il a l'injustice de dire que Duval doit ses mauvaises inclinations au goût, qu'il a puisé en France pour les modes. Quel rapport y a-t-il entre ce goût aimable & ingénieux, & la férocité d'un voleur?

» Dans une contrée voisine de » la nôtre, s'éleve avec faste le » Palais des modes nouvelles, & » le magasin des ajustemens. Les » sottes Nations du Nord vien» nent y puiser l'art de l'industrie, » & les rafinemens de la bonne » chere. Là regne un peuple fé» cond en inventions rares & en » sages lois : il ordonne sans cesse » des garnitures d'un goût nouveau » pour les robes ; il prescrit les » plus nobles façons de boire & de » manger ; il nomme les vins & » les ragoûts qui doivent entrer » dans les festins, il décrit avec la » derniere précision l'arrangement » qui convient aux plumets & » aux rubans ; il fait renouveller » les pommades anciennes, & les » déguiser sous d'autres noms : il » a sur-tout étudié l'origine & la » généalogie des points de Flan» dre & de Venise ; il en tire l'ho» roscope, & il en prédit infailli-

» blement la durée & la fin ; il » fait des démonstrations solides » sur les coëffures, dans les termes les plus choisis, & empruntés des plus beaux Romans ; & il dit positivement, » quand, pourquoi, & comment elles ne sont plus à la » mode. «

C'est à cette grande Académie du genre humain, que notre Héros devoit & sa naissance & son éducation, &c. Nous n'en citerons pas plus : jamais ces sortes de sujets ne feront fortune en France. Le Poëme de Cartouche est tombé dans l'oubli : nous ne regardons un voleur qu'avec une aversion mêlée de mépris. Comment la description de ses crimes & de son supplice, pourroit-elle plaire, puisque la vûe en est affreuse ? Mais nous n'avons pas là-dessus les mêmes idées qu'on a en Angleterre ; on y voit des

gens qui méprisent la vie, & qui, indifférens pour tous les chemins qui conduisent à la mort, marchent au supplice avec fermeté, haranguent le Peuple avec éloquence, & meurent avec tranquillité.





ELÉGIE
SUR LA MORT DE PARTRIDGE,
Savetier, & faiseur d'Almanachs.



ON a vû dans le Babillard, Livre Anglois, l'Histoire de Partridge, Savetier fameux, qui se mêloit de faire des Almanachs, dans lesquels il annonçoit la mort de beaucoup de personnes. Le Docteur Swift fit à son tour un Almanach, sous le nom de *Bickerstaff*, où il prédisoit que Partridge devoit mourir le 29. de Mars 1709. Partridge, qui avoit eu grand'peur ce jour-là, ne manqua pas à son tour de publier qu'il n'étoit point mort, & craignant qu'on ne le crût pas sur sa parole : *Non-seulement*, dit-il, *je suis en vie à cette heure, que*

j'écris ceci, mais je l'étois le 29. Mars dernier.

Ce fut sur cette prétendue mort, que le Docteur Swift fit une Elégie que je vais donner en extrait ; car il y a des plaisanteries trop basses, dans une grande partie de la piece, pour que je les insere toutes dans ma Traduction.

» Bickerstaff l'avoit bien deviné ;
» nous prenions ses prédictions pour
» des plaisanteries : mais elles ne
» sont, par malheur, que trop vraies.
» Partridge est mort ; il y a plus, c'est
» qu'il l'est, avant d'avoir prouvé que
» Bickerstaff est un menteur. Chose
» étrange ! qu'un Astrologue soit mort
» sans qu'il ait paru dans le ciel au-
» cun phénomene, sans qu'aucune
» des étoiles, ses amies, lui ait rendu
» les derniers devoirs, pas le moindre
» météore, pas la plus petite éclipse,
» point de Comete avec sa belle
» queue. Le Soleil s'est levé & s'est
» couché à l'ordinaire, comme si Par-
» tridge ne fût point mort : cet Astre
» ne s'est point caché derriere la
» Lune, pour faire voir la nuit en
» plein midi ; il est revenu, comme
» l'année passée, au Bélier. Quel-
» ques

» ques mouvemens que la terre » éprouve, il coupera toûjours l'é» cliptique deux fois l'année, sans » s'appercevoir de ce grand évene» ment. «

» Des Savans ont cherché à dé» couvrir les rapports que le métier » de Cordonnier peut avoir avec ce» lui de l'Astrologue. Ils ont deman» dé, comment Partridge pouvoit » ériger sa boutique en Observatoi» re? «

Toutes ces plaisanteries sont jusqu'ici du meilleur ton: mais Swift, dans le dessein, sans doute, de railler les Savans profondément occupés de minuties, d'allégories, d'étymologies, compare tous les ustensiles du Savetier, avec les instrumens de l'Astronome, détails que nous n'aimons pas; c'est pourquoi je me borne à ceux-ci.

» Nous ignorons celui qui a don» né, si mal à propos, le nom de » Bouvier au Bootés, qui marche » avec lenteur: Paitridge a tranché » la difficulté, il l'appelle les botes. « En effet la constellation du Bouvier, s'écrit en Anglois Bootès, qui signifie aussi botes: ce qu'il y a d'heureux

dans cette plaisanterie, c'est qu'on représente le Bouvier avec de grosses botes ; Partridge pouvoit bien s'y méprendre.

„ Il est vrai qu'il prend une sphere „ pour une autre, & qu'il seme la „ discorde parmi les Planetes : mais „ pour montrer son habileté, il joint „ Mars à Venus dans un aspect ma- „ lin, & fait intervenir Mercure pour „ guérir les maux que Venus a cau- „ sés. «

„ Ainsi Partridge brillera toûjours „ dans l'art des Cordonniers, & dans „ la science des Astrologues : aussi „ est-il placé dans les Cieux avec „ César, comme une étoile d'une „ heureuse influence. « Swift invoque Partridge, comme Virgile invoque Auguste :

Miseratus agrestes
Votis jam nunc assuesce vocari. Georg. L. 1.

„ Etoile triomphante, regardez en „ pitié les pauvres Cordonniers ! ... „ Vous qui êtes élevé au plus haut de „ votre sphere, puissiez-vous toû- „ jours exercer votre métier dans le „ Ciel avec le même honneur que

» vous l'avez fait sur la terre ! Ariane
» vous fera présent de sa belle che-
» velure : ce sera la soie que vous
» mettrez au bout de vos fils. La
» pointe de la fleche du Sagittaire va
» se changer en une alène par le pou-
» voir des Dieux. « Swift fait encore l'énumération des présens de cette espece, que les constellations feront à son Héros.

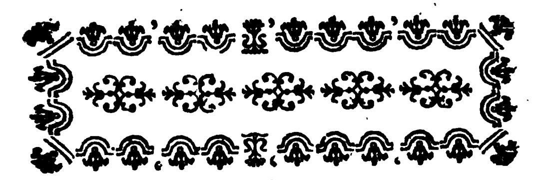
On a encore de lui l'Epitaphe du Savetier faiseur d'Almanachs & Charlatan, qui peut trouver sa place ici.

» Ici gît à cinq piés de terre sur
» son dos un Savetier, Astrologue &
» Charlatan. Il avoit toûjours les
» yeux attachés aux Astres, & il les
» consultoit de la meilleure foi du
» monde. Vous qui étiez ses prati-
» ques, qui achetiez de ses pilules,
» de ses Almanachs, & de ses sou-
» liers, voulez-vous faire fortune ?
» Pleurez-le. Allez seulement à son
» tombeau une fois la semaine : vous
» éprouverez que cette terre, qui
» porte l'empreinte de son corps, a
» tant de vertu, que je veux que l'on
» me coupe les deux oreilles, si elle
» ne vous guérit pas, si elle ne vous
» fait pas restituer ce que vous aurez

» perdu, & si elle ne vous rend pas
» heureux en amour, comme il l'au-
» roit fait lui-même, lorsqu'il étoit
» dans le monde. «

Tandis que nous sommes sur ce sujet, nous allons encore donner une piece dans le même goût & du même Auteur, pour n'y plus revenir.





ELÉGIE
SUR LA MORT
DU VIEUX BENNET,
Crieur de Relations.

UN soir, lorsque le soleil alloit se précipiter dans l'Océan, je me promenois au milieu du bruit & du tumulte dans cette grande Ville : il s'y fit tout à coup un silence général, comme si l'ame de Londres se fût retirée. J'en demandai la cause avec empressement : mais je ne pus l'apprendre. Enfin la Renommée, qui n'osoit parler haut, me dit tout bas à l'oreille : Bennet, le Prince des crieurs de Relations, Bennet, mon Héros dans l'Angleterre, Bennet enfin, qui crioit

plus fort que moi, quoique j'aye cent voix, & qu'il n'en ait qu'une, hélas! il n'est plus. Quand il vouloit amuser la Ville qui l'écoutoit, il faisoit trembler les échos de ses nouvelles tragiques & sanglantes. Ils ne pouvoient suffire à répéter ses paroles; ils pleureront donc toûjours & garderont toûjours le silence! Héros, qui vous signalez à la guerre, pleurez celui qui comptoit toutes vos blessures. Ainsi le grand Conquérant de l'Univers pleuroit de n'avoir pas eu un Homere, pour étendre sa renommée. Homere, qui fut le premier des crieurs de relations de l'Antiquité, alloit crier des nouvelles par toute la Ville de Troie. Personne ne l'a égalé dans la suite des siecles: mais Homere & Bennet se ressemblent en un point, Homere étoit aveugle, & Bennet ne savoit pas lire.

N'est-ce point un petit Anachronisme? Homere a vécu long-tems après la ruine de Troie.





DISCOURS SUR LES EPITAPHES.

IL n'est point d'hommages, que l'Antiquité sacrée & profane n'ait rendus aux morts. On n'approchoit d'eux qu'avec une crainte religieuse; on leur rendoit une espece de culte, & on les portoit, avec le plus grand respect aux tombeaux & aux bûchers qui leur étoient élevés. Leur pompe funebre étoit proportionnée à leur rang, à leurs richesses, & aux services qu'ils avoient rendus à leur patrie. Quelquefois on gravoit leurs noms sur les sépulchres

& les urnes qui renfermoient leurs cendres; quelquefois aussi on traçoit des inscriptions sur les colonnes qui leur étoient dressées, & aux piés des statues qui les représentoient.

Ces monumens, consacrés par la piété & la reconnoissance à la gloire des morts, en perpétuoient quelque tems le souvenir: mais ils disparoissoient à leur tour. Le tems, ou pour parler plus exactement, ce mouvement secret & puissant qui change insensiblement toutes les parties de l'Univers, & qui fait continuellement succéder de nouvelles formes aux anciennes, a dispersé ces tombeaux, renversé ces colonnes, brisé ces urnes, effacé ces inscriptions. Il a fallu faire les plus profondes recherches, & employer la plus grande sagacité, pour en découvrir quelques restes informes.

Qu'eſt devenu le tombeau de David, ſi digne du goût & de la magnificence de Salomon, qui l'a élevé, le ſépulchre immenſe des Machabées orné de pyramides, qu'on découvroit de ſi loin; ce monument, à jamais célebre, érigé par une femme inconſolable à la gloire de ſon mari, ce Mauſolée qui a donné ſon nom aux Mauſolées de tous les ſiecles? N'en cherchez point de veſtiges: à peine pourriez-vous trouver les lieux où ils étoient. Si la maſſe énorme des pyramides d'Egypte a réſiſté aux injures des tems, les noms & les cendres de ceux, qui y ont été enſevelis, ſont perdus à jamais: il ne reſte d'eux que les monumens orgueilleux de leur vanité.

La Poëſie eſt un monument plus durable que le marbre & l'airain: elle a conſervé le ſouvenir des grands hommes, depuis

le commencement du monde jusqu'à nous, & le conservera depuis nous jusqu'à la fin des tems. Les tombeaux de Saül & de Jonathas sont réduits, comme eux, en poussiere; & la sublime Epitaphe, dont David les a honorés, sera éternelle. Les larmes, que les Poëtes Grecs & Romains ont fait répandre à leurs contemporains, sur la mort de leurs Heros, nous les versons encore; nos descendans les verseront à leur tour; le monde ne sera plus, & alors ces larmes tariront.

La Poësie fut toujours consacrée à la gloire de ceux, qui, s'étant distingués des autres hommes pendant leur vie, méritoient des éloges après leur mort: elle portoit le nom d'Epitaphe, quand elle étoit gravée sur les sepulchres. Les Grecs les écrivoient en vers; Platon les borna à quatre. Lycurgue défendit qu'on en

honorât la sépulture des hommes vulgaires ; il ne les accorda qu'aux Héros qui étoient morts les armes à la main pour le service de leur Patrie, & qu'aux femmes qui s'étoient voüées au culte des Autels, & qui avoient persévéré jusqu'à la fin dans les fonctions de leur ministere, mettant au même rang ceux qui servoient leur Patrie, & ceux qui honoroient les Dieux.

Les Epitaphes des Romains étoient en prose ; ce n'étoit proprement que des inscriptions. Scrupleux imitateurs des Anciens, jusques dans les usages les plus indifférens, nous avons conservé, je ne sai pourquoi, la forme de ces inscriptions : cependant les gens habiles profitent de tout, ceux qui possedent l'art du style lapidaire en arrangent les lignes : de maniere que les plus courtes renferment les expressions les plus

énergiques. Je ne ſai cependant ſi ce ſtyle mérite tant notre étude & notre eſtime : il ne paroît avoir ni la liberté de la proſe, ni l'harmonie des vers.

Les Grecs & les Romains n'ont produit qu'un petit nombre d'Epitaphes, gravées ſur leurs monumens, qui ſoient parvenues juſqu'à nous : celles qui ont été miſes ailleurs que ſur les tombeaux ſubſiſtent encore aujourd'hui ; nous en connoiſſons de Callimaque & de l'Anthologie. On remarque dans ces Epitaphes toute la politeſſe & l'eſprit des Modernes, avec toute la ſimplicité & tout le naturel des Anciens. En voici quelques-unes de Callimaque.

Acanthe repoſe ſous ce tombeau : il eſt honteux de dire que les gens de bien meurent.

Aſtalcide eſt inhumée ſous ces chênes : Bergers, ne chantez

plus ; Daphnis, chantez Astalcide.

Adieu Soleil, dit un jour Cléombrote : au même instant il se précipite d'un rocher escarpé, & tombe tout vivant dans les eaux du Styx. Il ne lui étoit arrivé aucun malheur, qui pût lui causer la mort : il avoit lû le Livre de Platon sur l'immortalité de l'ame.

A peine un ancien ami m'a annoncé votre mort, ô Héraclite, que mes joües ont été arrosées de larmes. Je me suis souvenu des entretiens enjoüés que nous avions ensemble à l'ombre, pendant les ardeurs de l'Eté. Hélas ! celui avec qui je goûtois tant de plaisir n'est plus que cendre : mais votre Muse, aussi douce que Philomele, vivra toûjours. La mort, qui soûmet tout à son empire, ne portera point sur elle ses cruelles mains.

Charidas repoſe-t-il ſous ce tombeau ? Oui, ſi c'eſt le fils d'Arimene, dont vous parlez : ce bûcher contient ſes cendres. Charidas, qu'avez-vous vû ſous la terre ? des ténebres. Que penſez-vous de votre retour ? c'eſt une plaiſanterie ridicule. Qu'eſt-ce que Pluton ? une fable : nous mourons, voilà la vérité. Si vous voulez des contes, je vous dirai que Bucéphale, cheval d'Alexandre, eſt deſcendu aux Enfers.

En voici une du même Callimaque ſur ſon pere Battus.

Vous, qui approchez de ce tombeau, paſſans, ſachez que j'ai eu pour pere & pour fils deux Callimaques. Le premier fut le Chef de ſa Patrie & illuſtre à la guerre : le ſecond chante ſur ſa lyre des vers qui déſarment l'envie. N'en ſoyez point ſurpris, ceux que les Muſes ont regardés d'un œil favorable, dès leurs plus

endres années, seront encore aimés d'elles dans la vieillesse.

Ausone, Précepteur de l'Empereur Gratien, traduisit un assez grand nombre d'Epitaphes Greques, sur les Héros qui moururent au siége de Troie. Il nous en a laissé aussi plusieurs de sa composition sur la mort des Savans de Bordeaux, qui avoient enseigné comme lui les Sciences en cette Ville. O vous! dit-il, qui êtes encore célebres après votre mort ; vous, à qui je ne suis point uni par les liens du sang, mais par l'amour de la gloire & de la Patrie, & par le même goût pour les Sciences & le même zele pour les enseigner, je vais publier vos loüanges. Il arrivera peut-être qu'à mon exemple quelque Poëte pieux joindra mes mânes aux vôtres.

Si la Latinité des Epitaphes d'Ausone n'est pas très-élégante,

elles ont du moins le mérite d'offrir des idées ſaines, des réflexions judicieuſes, des ſentimens de probité, d'amitié, de reconnoiſſance, & de ne reſpirer que le progrès des Lettres & l'amour de la vertu.

Je ne parle point des vers, que les autres Poëtes Latins ont inſérés dans leurs Poëmes ſur la mort de leurs Héros : ce ſont des eſpeces d'Epitaphes que nos Poëtes devroient lire pour guider leur génie. Telles ſont celles de Patrocle & d'Hector dans Homere, de Niſe, d'Euriale, de Pallas dans Virgile : on en trouve quelques-unes dans Horace & dans Martial. J'y pourrois encore ajoûter les Tragédies : elles recueillent les ſoupirs des vivans, & ne ſont occupées, ſur-tout dans les Chœurs des Anciens, qu'à pleurer ceux qui meurent ſur la ſcene.

J'ai choisi dans les meilleurs Poëtes Anglois des Epitaphes, qui réunissent ces qualités aimables : elles sont aussi morales qu'ingénieuses, & aussi touchantes qu'instructives.

Le Pere de la Poësie Angloise, leur Malherbe pour l'harmonie, leur Boileau pour la correction, leur Pavillon pour la galanterie, Waller enfin loue les hommes illustres par des faits noblement racontés ; il nous occupe plus de ses Héros que de lui-même.

Dryden, aussi fécond en Ouvrages, que ses Ouvrages sont féconds en pensées, ajoûte aux faits des idées sublimes, des métaphores & des comparaisons brillantes ; aussi s'écarte-t-il quelquefois du naturel. Souvent il peint des êtres de son imagination, lorsqu'il croit peindre des hommes.

Pope, le dernier des Poëtes Anglois, par rapport à son siecle, & le premier par l'élégance de son style, écrit peu de faits, se permet peu d'idées sublimes, néglige les métaphores : mais ses portraits sont nuancés avec finesse ou contrastés avec force. Il a la délicatesse de Velleius Paterculus, & l'esprit de Fontenelle. La plûpart de ses Héros sont dignes de lui : mais quand ceux qu'il a peints ne feroient pas rechercher ses portraits ; ils intéresseroient par eux-mêmes. La gloire d'un grand Peintre ne dépend point des sujets qu'il traite, il n'a besoin que de son pinceau pour se faire admirer.

Après eux vient Guillaume Hamilton, un des descendans des Ducs d'Hamilton & de Châtelleraud, & des premiers Pairs d'Ecosse. Il possede presque toutes les Langues & les Sciences de

l'Europe. Pendant un séjour de quelques années, qu'il a fait en notre Ville, il m'a ouvert le sanctuaire des Muses Angloises. Hamilton est moins sublime que Waller, moins hardi que Dryden, moins ingénieux peut-être que Pope : mais il n'en est pas moins aimable. Il n'a point eu l'ambition de loüer de grands Guerriers, ni de grands Hommes : il a loüé des gens de bien qui sont peut-être plus rares que les grands Hommes ; il a peint la vertu : il est vrai que les traits de son pinceau lui ont peu coûté, il les a puisés dans son cœur.



ÉPITAPHE DU SIEUR GEORGE SPEKE (a),

Par WALLER.

LA vertu, la vérité, la probité sans tache sont renfermées avec la jeunesse dans ce tombeau (b). Juste envers ses parens & ses amis, fils pieux,

NOTES.

(a) On ne nous apprend rien de ce M. Speke, & après tout ce n'est que le génie du Poëte que nous cherchons dans ses vers.

(b) Cette belle pensée est devenue très-commune : on a dit cent fois la vertu, l'esprit, les graces & la liberté gissent dans le tombeau avec cet homme, avec cette femme. Nous avons une Epitaphe sur Marguerite de Foix, de l'ancienne Maison des Montmoren-

digne Citoyen, les Villes voisines l'envoyerent souvent au Parlement, pour y porter leurs suffrages & y soûtenir leurs intérêts : elles confierent leurs vies & leurs fortunes à cet homme qui savoit faire un bon usage de l'un & de l'autre (*a*). Sobre, sage, tempérant, content du bien de ses Ancêtres, l'avarice ne l'a point augmenté, l'intempérance ne l'a point diminué. Sa vie fut un modele pour les voisins, les maris, les amis. Il mourut estimé & aimé : quoique jeu-

NOTES.

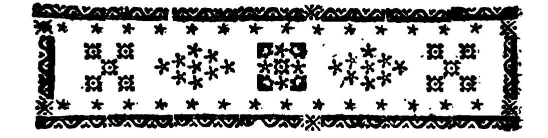
cys, où l'on dit à peu près la même chose, mais d'une maniere plus neuve.

Hic Foxæa jacet, tumulum venerare, viator :
Quantùm virtutum quantula terra tegit !

Ici gît l'illustre de Foix, passant, révérez son tombeau. Que peu de terre renferme de vertus !

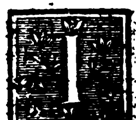
(*a*) Comme ces Epitaphes donnent des exemples des plus hautes vertus, j'invite, une fois pour toutes, ceux qui les liront à en profiter ; il est plus nécessaire de se former le cœur que de s'orner l'esprit, & d'apprendre à être un bon Citoyen, qu'un bon Poëte.

ne; il tomba comme un fruit déja mûr; les vertus d'une vie privée sont au-dessus des victoires les plus glorieuses, ces vertus sont le vrai bonheur du genre humain.



ÉPITAPHE DU COLONEL CHARLES CAVENDISH,

Par le même.



ICI repose Charles Cavendish. Le marbre qui renferme ses cendres, publie ses vertus. Les graces, & la valeur ont orné sa jeunesse & embelli sa vie : mais, hélas ! elle fut trop courte (*a*). Il sera à jamais la gloire

NOTES.

(*a*) Charles Cavendish est un de ces hommes qui font la gloire de l'humanité ; nous nous félicitons de les voir au nombre de nos semblables. L'ardeur qu'il eut pour les Lettres & les Sciences le fit voyager dès sa plus tendre jeunesse : il vouloit connoître sur-tout les pays, que les Anciens ont rendus célebres ;

& la douleur de sa noble Maison : il parcourut de bonne heure le monde, comme s'il eût prévû qu'il ne dût pas y rester long-tems. Il vit les conquêtes du grand Alexandre dans l'Orient, & du puissant César dans l'Oc-

NOTES.

Il partit d'Angleterre pour la France, d'où il passa en Italie, à Venise, à Constantinople. Il visita ensuite toute la Natolie, ou l'Asie mineure : de-là il descendit à Alexandrie, au Caire, à Malte, & retourna par l'Espagne & la France en Angleterre. La vûe des pays, conquis par Alexandre & César, jointe à la lecture de leurs Histoires, en éclairant son esprit, enflamma son courage; A peine fut-il arrivé dans sa Patrie qu'il se mit à la tête des fideles sujets de Charles I. & remporta sur les rébelles de grands avantages : mais il fut tué à Gainborrow en 1643. âgé de vingt-trois ans. Quel est le jeune François, qu'on puisse égaler à ce jeune Anglois ? L'Angleterre en produit encore tous les jours de ce mérite : on en voit beaucoup de la naissance la plus distinguée, qui, après avoir passé leurs plus tendres années dans les Universités d'Oxford, ou de Cambridge, voyagent dans tous les pays de l'Europe : ils ne rougissent pas dans un âge assez avancé d'étudier sous des Maîtres les Langues de chaque pays, & les Arts qu'on y exerce avec le plus de succès. Aussi presque tous les grands Seigneurs d'Angleterre ont-ils beaucoup de connoissances.

cident.

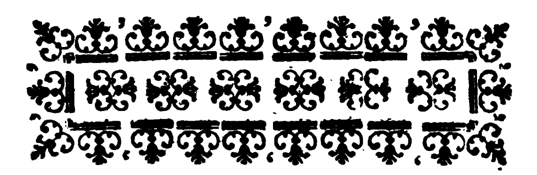
cident. Avec une ame aussi grande que celle de ces Héros, il revint chercher des occasions d'acquérir de la gloire dans sa Patrie, dont l'horrible confusion couvroit les Habitans de ténebres. Le parti le plus juste étoit le plus foible : deux freres suivirent les étendards de leur Souverain, ils lui consacrerent tous deux leurs biens, leur courage, & leur génie pour la guerre. Le plus âgé lui amena des Troupes nombreuses ; notre Héros le servit de sa sagesse & de sa valeur. Né pour commander, il eut l'honneur immortel de vaincre les rébelles : sa Cavalerie, conduite par ce Général habile, assûra au Roi la victoire dans les régions du Nord. Charles étoit vainqueur par-tout où Cavendish combattoit : jamais ni son courage, ni sa prudence ne se démentirent ; jamais le cours de ses victoires ne fut arrêté, & jusqu'à ce que Cromwel parût, il étoit le plus ferme soûtien de son parti. Les mêmes succès avoient égalé leur gloire, tous deux étoient prêts à vaincre ou à mourir ; la vertu combattoit contre la fureur, & la valeur contre la férocité. Mais il faut que ceux que les decrets

des Cieux veulent abattre, tombent : Cromwel ; avec la supériorité du nombre & la faveur des destinées, écarta ce rempart de l'Eglise & de l'Etat, & il en eut moins de difficulté à ruiner l'une & l'autre. Quand une digue est renversée (*a*), le torrent sort de ses limites, & inonde une vaste campagne. Ainsi mourut ce jeune, cet aimable, & ce vaillant Guerrier. Jettez des fleurs & des lauriers sur son tombeau sacré.

NOTES.

(*a*) *Non sic aggeribus ruptis cùm spumeus amnis*
Exiit, oppositasque evicit gurgite moles,
Fertur in arva furens cumulo, camposque per omnes
Cùm stabulis armenta trahit, &c. Eneïde, L. 2.

Le ton de l'Epitaphe étant plus simple que celui du Poëme Epique, Waller ne s'est pas laissé éblouir des traits qui brillent dans cette comparaison : loin d'enchérir sur son modele, il tempere son style, il simplifie ses images. Le génie de l'imitation consiste à se rendre propres les beautés qu'on emprunte, de maniere qu'elles semblent placées par la nature aux endroits auxquels on les ajoute.



ÉPITAPHE DE LADY SEDLEY (*a*),

Par le même.



Ci repose la fille du savant Savil ; elle fut sage de bonne heure & long-tems belle. Personne n'a sû en quel

NOTES.

(*a*) Elisabeth Sedley fut la fille du savant Henri Savil, Prévôt du Collège d'Eaton, un des premiers de l'Université d'Oxford : elle épousa Jean Sedley Baronet, & fut la mere du célebre Sedley, un des plus beaux esprits du regne de Charles II. Voyez le second Tome. On admirera, dans cette Epitaphe, plusieurs beaux traits qu'il est inutile de faire remarquer.

tems elle fut jeune, ni en quel tems elle fut âgée. Elle hérita des connoissances & des richesses de son pere, & cultiva si bien cet héritage, que le mérite se réconcilia en elle avec la fortune, & qu'ils se soûrirent l'un à l'autre. Elle avoit tant de générosité pour les Savans, ils avoient un titre si puissant sur ses biens, que personne ne fut réduit au besoin, excepté les ignorans. Les Muses tiroient les plus grandes ressources de ses mains & de ses yeux : sa bonté excitoit, sa beauté enflammoit leur génie. Elle étoit la gloire de sa Patrie pendant la paix : mais quand la tempête eut troublé notre repos, sa maison fut l'asyle des opprimés. Sa fortune placée dans un plus grand jour fut regardée comme le bien public : sa personne, ainsi que son bien, fut respectée au milieu des guerres civiles, comme un temple sacré. Puisse son tombeau durer longtems, pour la gloire du siecle malheureux où elle a vécu, & apprendre à la postérité que dans un tems, si fécond en crimes, nous avions devant les yeux un sublime exemple des plus hautes vertus !



ÉPITAPHE

Pour mettre au-dessous (*a*) d'une inscription Latine sur la tombe du fils unique du Lord Andover (*b*),

Par le même.



LEs Anglois doivent apprendre en leur langue, ce que ce tombeau renferme ; ce n'est point seulement une personne illustre, c'est une famille en-

NOTES.

(*a*) Cette inscription Latine étoit effacée ; lorsque Waller fit cette Epitaphe. Il est convenable, suivant l'expression de l'Auteur, de les écrire en Langue vulgaire. Leur utilité, pour les Lettres & les mœurs, est proportionnée au nombre de ceux qui les peuvent lire.

(*b*) Cet enfant étoit fils de Charles Howard, Vicomte d'Andover, & petit-fils de

tiere qui repose sous ce marbre. La tendre inquiétude de ses parens, leur nom, leur joie, leur espérance, tout est enseveli avec ce jeune enfant. Enfant aimable ! nous connoissions tous votre mérite (*a*), nous vous avons tous pleuré, comme si vous étiez notre fils. Si le tems lui eût accordé plus d'années, il auroit montré son courage, son esprit, son caractere. Jamais la foule de ses Ancêtres, si vantés, n'avoit produit une plus grande ame. Sa vertu prématurée auroit rendu à son ancienne Maison tout l'éclat qu'il en avoit reçû. Comme ces boutons qui se pressent d'éclorre avant la fin de l'Hyver, il se hâta d'une maniere funeste d'acquérir la sagesse de l'âge mûr. Il lui coûta trop de soins & trop de travaux, pour parvenir avant le tems à la per-

NOTES.

Thomas Comte de Berkshire, d'une des plus grandes Maisons d'Angleterre, & des plus fideles aux Rois.

(*a*) Ausone avoit insinué la même pensée : *Fletus est à nobis, ut pater, & juvenis;* & on la retrouve dans un des Auteurs de l'Anthologie : *Multis fuisti amatus, adeò ut omnium communis fueris, filius; communis fueris socius.*

fection, & à la lente expérience. Ne vous étonnez plus que la mort cruelle ait trompé notre espoir; celui qui ne veut pas être enfant, devient rarement vieux (*a*).

NOTES.

(*a*) *Ingenia illustriora breviora sunt, indicium imminentis exitii maturitas.* Séneque, *de consolat. ad Marciam.* Séneque prouve assez au long que les enfans qui ont beaucoup d'esprit vivent peu, préjugé commun, dont l'expérience démontre la fausseté. Nous pourrions compter un très-grand nombre d'hommes illustres, dont l'enfance a donné les plus hautes espérances, & qui sont parvenus à une extrême vieillesse. Waller lui-même en est une preuve; & le Doyen de nos trois Académies de Paris égaloit, dès ses plus tendres années, la plûpart des enfans célebres, dont Baillet a fait l'Histoire. Tout le monde sait qu'à quatre-vingts-seize ans, M. de Fontenelle a toute la fermeté de l'ame, toute la solidité du jugement, toutes les richesses & toutes les graces de l'esprit, & toute la santé, dont l'homme est capable. Une tête bien organisée doit commencer ses opérations plus promptement que toute autre: dès qu'elle est propre aux fonctions de l'esprit, elle est très-avantageuse pour la conservation de la vie.

L'éloge du jeune Marcellus dans l'Enéide a servi de modele à celui du jeune Andover; *Nec puer, &c. in tantum spe tollet avos.* Le Poete Anglois insere ses pensées dans celles qu'il a empruntées du Poete Latin; c'est un

Après avoir fait tant de belles Epitaphes, Waller en méritoit de plus

NOTES.

grand art que de mêler ainsi ses pensées à celles des Anciens. Voici une Epitaphe à peu près semblable à celle de Waller ; elle contient à peu près les mêmes beautés & les mêmes préjugés :

Hic jacet ereptus primævo in flore, juventa
Joannes regni cura dolorque sui ;
Si faciem & mores, si quis consideret annos,
Dignior æternum vivere nemo fuit ;
Visum aliter superis, quos plùs juvat ardua semper
Casibus & subitis implicuisse malis :
Sed quid amas ? Noli nimium placuisse ; Senectam
Vix unquam summis fata dedere viris.

L'Auteur de cette Epitaphe est l'insigne Plagiaire de Martial. Lisez celle-ci du jeune Glaucias :

. . . . Quis blandior illo,
Aut quis Apollineo pulchrior ore fuit ?
Immodicis brevis est ætas, & rara senectus :
Quicquid amas, cupias non placuisse nimis. L. 6.

Corneille, Newton, Barwich, Villars, &c. ont vécu très-vieux.

belles encore : M. Rhimer, Historiographe du Roi, a fait quatre inscriptions à la gloire de ce grand Poëte : elles sont écrites en style lapidaire sur les quatre faces de son tombeau, qui regardent les quatre Parties du monde. Je choisis celle qui peut faire le plus d'honneur à Rhimer & à Waller :

Sur le côté qui est à l'Occident.

Edmundi Waller hic jacet id (a),
Quantum morti cessit, qui inter
Poëtas sui temporis facilè
Princeps, Lauream, quam meruit
Adolescens, octogenarius haud
Abdicavit; huic debet Patria
Lingua quod credas, si Gracè
Latinèque intermitterent, Musa
Loqui amarent Anglicè.

» Ce qui pouvoit céder à la mort
» dans Edmond Waller repose ici : il

NOTES.

(a) On trouve la même expression dans une Epitaphe qui est à Bologne :

Cælum animam Brandi, nomen Germania servat;
Quod mortale fuit, conditur hoc tumulo.

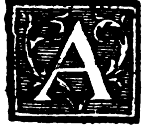
» fut le Prince des Poëtes de son
» tems. Il ne quitta pas à quatre-
» vingts ans les lauriers qu'il avoit mé-
» rités pendant sa jeunesse. La lan-
» gue de sa Patrie lui doit cet avan-
» tage, que si les Muses abandon-
» noient la Langue Greque & Latine,
» elles aimeroient à parler la Langue
» Angloise. «





ÉPITAPHE
DE
M. OLDHAM (a),

Par DRYDEN.



DIEU, cher Oldham; que j'ai connu trop tard & trop peu : je ne faisois que commencer à vous croire mon ami, & à vous en donner le ti-

NOTES.

(a) Oldham fut un Poëte satyrique du siécle de Charles II. Il devoit plus à la nature qu'à l'éducation. Ses sentimens sont plus fiers que nobles, ses pensées plus hardies que grandes. Emporté par la fureur de railler & de médire, il ne lui restoit point assez de sang-froid pour soigner son style. Il avoit moins d'amour pour la vertu, que de haine pour le vice, que d'horreur pour les vicieux. Il n'étoit point animé du génie de la Satyre, il étoit plutôt possédé de colere & de rage.

tre ; certainement nos ames étoient proches parentes. La vôtre & la mienne avoient été jettées dans le même moule pour être Poëtes. Nous haïssions également les sots & les méchans ; les mêmes études nous avoient ouvert la même carriere : mais celui qui étoit parti le dernier de la barriere étoit arrivé le premier au terme. Ainsi Nisus fit un faux pas, tandis que le jeune Euriale couroit la lice & remportoit le prix. Vous étiez dans la fleur de la jeunesse, & vous aviez la maturité d'un âge plus avancé. Qu'est-ce que le tems auroit pû ajoûter à tous vos talens ? Il vous auroit appris peut-être à mettre plus de douceur dans vos expressions, d'harmonie dans vos vers, de richesses dans vos rimes. Ces perfections ne sont

NOTES.

Juvénal fut son modele & son maître : mais ce Poëte ne se déchaîna point contre Domitien & ses infames Ministres, avec des invectives aussi affreuses que celles dont Oldham accabla l'Eglise de Rome, & une société qui fut toûjours redoutable aux hérétiques & aux impies par les talens universels & les hautes vertus du grand nombre de ceux qui la composent.

pas toûjours données à la jeunesse, la satyre les néglige (*a*) : il lui suffit que l'esprit y brille, malgré la dureté de la versification. Les grands Poëtes, trompés par la force de leurs pensées, tombent souvent dans ce défaut : les Poëtes vulgaires ont plus de soin de les éviter. Vos fruits, quoique cueillis avant le tems, ont du goût & sont mûrs. Adieu, jeune & aimable ami, qui avez été enlevé trop tôt à notre Poësie. Hélas ! vous auriez été son Marcellus (*b*) ; la nuit

NOTES.

(*a*) Cette opinion est commune, mais fausse : nos plus grands Poëtes sont presque tous les plus châtiés & les plus corrects de nos Ecrivains. Les satyres d'Horace seroient plus parfaites, si elles étoient plus harmonieuses : ce sont des vers, ce n'est point de la Poësie.

(*b*) C'est-à-dire, qu'Oldham auroit été la gloire de la Poësie Angloise, comme le fils d'Octavie devoit l'être de sa Patrie : mais il est aussi ridicule de dire qu'un Poëte est le Marcellus ou l'Alexandre de la Poësie, qu'il le seroit de prétendre qu'un Héros est l'Homere ou le Virgile de la guerre : il ne faut point confondre des noms qui offrent des idées si différentes.

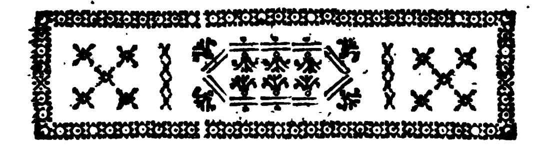
Dryden a fait encore l'Epitaphe d'une femme, qui fut, selon lui, si parfaite que son

éternelle & le noir destin vont couvrir de leur ombre votre front couronné de lierre & de lauriers.

NOTES.

mari l'a pleurée. Il conseille à toutes les femmes de venir au tombeau de celle-ci, & d'y demander à Dieu la moitié de ses vertus, & de s'accommoder avec lui de l'autre moitié, pour avoir une plus longue vie; ensorte que ces femmes doivent renoncer à des vertus pour avoir des années: le conseil n'est pas des plus nobles.





ÉPITAPHE DU COMTE DE DUNDÉE (a),

Par le même.

VOus fûtes le meilleur des Citoyens, & le dernier des Ecossois : vous avez défendu leur liberté contre une puissance étrangere : mais à peine avez-vous quitté le monde, qu'un nouveau Peuple s'est emparé de votre Patrie ; d'autres Dieux ont habité

NOTES.

(a) Le Vicomte de Dundée, & beaucoup de ses illustres Compatriotes, soûtenus des Habitans des Montagnes d'Ecosse, ne cederent aux Troupes du Prince d'Orange qu'à l'extrémité.

ſes Temples, des Rois ennemis ſe ſont aſſis ſur ſon throne. Votre vie dépendoit de la durée de l'Ecoſſe (*a*).

NOTES.

(*a*) Voici deux Diſtiques, où l'on trouve à peu près les mêmes idées, rendues avec plus de préciſion; mais avec moins de nobleſſe :

Quàm benè pro patriâ, Juli cadis inclite, ſi non,
Tecum arma & pietas, & caderet patria?

L'autre eſt d'Auſone ſur Hector:

Hectoris hic tumulus, cum quo ſua Troja ſepulta eſt;
Conduntur pariter, qui periere ſimul.

Ce dernier vers eſt bien foible après le premier.

Dryden a encore fait une Epitaphe ſur un jeune homme orné des graces & du corps & de l'eſprit. Le Poëte dit que, s'il eût reçû moins de dons de la nature, il auroit vécu plus long-tems; préjugé, dont nous avons remarqué déja la fauſſeté. La derniere penſée, ſi c'en eſt une, c'eſt que ſachant que le Ciel étoit ſa Patrie, il a pris le plus court chemin pour y arriver; ce préjugé, dont nous venons de parler, eſt orné d'une jolie fiction dans une Epitaphe Latine :

Ante annos ſapuiſſe nocet, ſapientia namque
Mortis ſuaſit ut hunc crederet eſſe Senem.

&

& la durée de l'Ecosse étoit attachée à votre vie : vous ne vouliez pas vous survivre l'un à l'autre ; en mourant vous soûtenez l'Etat, & vous ne pouviez finir qu'avec votre Empire.



AVERTISSEMENT.

DRYDEN méritoit bien un Tombeau & une Epitaphe; aussi Jean Sheffield, Duc de Buckingham, lui a procuré l'un & l'autre. Après lui avoir élevé le Tombeau, il avoit eu dessein d'y faire mettre cette Epitaphe :

» Sheffield a élevé ce Tom-
» beau : les cendres sacrées qui y
» reposent étoient autrefois celles
» de Dryden. Qu'est-ce qui ne
» connoît pas le reste ?

Mais le Duc changea d'avis : il crut qu'il suffisoit de nommer ce grand homme ; son Epitaphe fut donc,

DRYDEN,
Natus Aug. 9. 1631.
Mortuus Maii 1°. 1701.
Joannes Sheffield Dux Buckinghamiensis fecit.

On se rappelle celle du Tasse :

Torquati ossa, ou, Hic jacet Torquatus Tassus.

Celle du Poëte Bassan :

Quid titulos quæris, satis est tibi dicere, corpus
Hic Bassanus habet, cætera fama dabit.

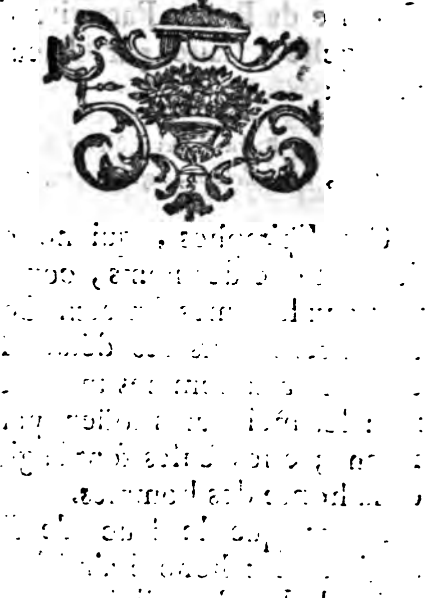
Et celle du Poëte Pacuvius dans Aulugelle, faite par Pacuvius même :

Hic sunt Poëtæ Pacuvii Marci sita
Ossa, hoc volebam, nescius esses, vale.

Ces Epitaphes, qui ne contiennent que des noms, conviennent aux hommes fameux. Celles qui entrent dans les détails sont destinées aux hommes moins connus : les meilleures loüent par les actions ; elles seules font la gloire ou la honte des hommes.

Avant que le Duc de Buckingham eût honoré ainsi la mémoire de Dryden, il étoit enterré

ſous une pierre brute ſans inſcription ; ce fut alors que Pope fit cette Epitaphe de M. Rowe ; elle peut être en même tems regardée comme celle de Dryden.



ÉPITAPHE DE ROWE (a),

Par POPE.

Nous avons confié (b) vos restes précieux à ce monument si digne de vous ; il est sacré, puisqu'il touche

NOTES.

(a) Ce fût la femme de Rowe, qui fit élever un tombeau à son mari auprès du corps de Dryden.

(b) Littéralement : Nous confions *vos reliques à votre beau Reliquaire*, ou *à votre belle Châsse*. Nous ne pouvons nous servir de ces expressions pour deux raisons très-différentes. Ces expressions sont trop respectables & trop communes : elles sont trop respectables, puisqu'elles sont consacrées à des Saints ; elles sont trop communes, puisqu'elles sont toûjours dans la bouche du peuple. Ainsi elles ne doivent entrer ni dans une Poësie profane, ni dans un style élégant.

aux cendres de Dryden. Il repose obscurément sous une pierre informe, sans nom & sans gloire : votre tombeau guidera du moins ceux qui cherchent la sépulture de ce grand homme. Ombre aimable, qu'une paix profonde, & un repos éternel vous accompagnent ! Que vous êtes heureux d'avoir reçû du Ciel votre génie, & une femme reconnoissante : elle a rendu à votre renommée un hommage que notre ingrate Patrie a refusé à Dryden.

Quoique j'aie déja parlé de Rowe dans le second Tome, *page* 116. il est trop estimable & par sa personne & par ses écrits, pour que je ne donne pas un Abrégé de sa vie plus détaillé & plus intéressant.



DISCOURS SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE M. ROWE.

NICOLAS ROWE naquit l'an 1673. à Little Bertford, dans le Comté de Bedford : il étoit fils de Jean Rowe, qui possédoit une Charge importante dans la Robe. Son éducation fut confiée à des Maîtres, qui lui enseignerent le Grec, le Latin, & l'Hébreu, qui lui inspirerent le desir d'apprendre le François qu'il parla aisément, l'Italien & l'Espa-

gnol qu'il entendit très-bien. Sans doute, il ne passa pas dix années à étudier chacune de ces Langues, comme on les passe ordinairement à apprendre le Latin: sa vie entiere n'y auroit peut-être pas suffi.

Ces sciences furent pour lui la source des connoissances profondes qu'il acquit dans la Jurisprudence, & des talens admirables qu'il eut pour la Poësie. Après avoir achevé le cours des Belles-Lettres, il s'attacha à l'étude du Droit, suivant les intentions de son pere, qui le destinoit au Barreau, où il se distingua. Il ne lisoit pas les livres du Droit, comme un Praticien borné aux usages & aux coûtumes de son pays : il avoit des vûes plus étendues; il suppléoit, par la connoissance des loix des Anciens & des Nations voisines, au défaut des loix Angloises. Il en éclaircissoit les diffi-

cultés

cultés par les lumieres qu'il puisoit dans les lois de tous les Peuples. Le Grand Chancelier d'Angleterre concevoit de lui les plus hautes espérances, & lui confioit déja les affaires les plus importantes du Royaume, lorsque les Muses, qui sont aussi séduisantes pour un esprit délicat, que les Graces le sont pour un cœur tendre, vinrent l'enlever à ces travaux pénibles.

Le plaisir qu'il goûtoit dans la lecture d'Homere, de Sophocle, & d'Euripide lui rendit celle des Ordonnances, des Coûtumes, & de leurs longs commentaires insupportables : il avoit déja dérobé deux Tragédies aux exercices du Barreau : mais le génie ne souffre point de partage ; ces délassemens devinrent ses occupations. Il suivit sa vocation : le travail l'avoit rendu grand Jurisconsulte ; la Nature le fit Poëte.

Il a autant servi sa Patrie par sa Poësie sage & vertueuse, qu'il l'auroit fait par l'étude des lois. Si tous les Poëtes employoient ainsi leurs talens, ils seroient plus utiles que les Jurisconsultes & les Philosophes même. De beaux vers se répandent plus généralement dans le Public, que des lois & des maximes; & quand la Poësie accompagne la sagesse & la vertu, elles volent toutes ensemble de bouche en bouche, & entrent dans tous les cœurs. Aussi Horace avoit-il dit d'Homere:

Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non
Pleniùs ac meliùs Chrysippo ac Crantore dicit?

Aucun Poëte tragique n'a peint le vice & l'impiété avec de plus vives couleurs, & ne les a plus exposées au mépris & à la haine qu'ils méritent. Personne n'a plus

embelli la vertu & la Religion. Il y a dans sa *Belle Pénitente*, dont on nous a donné une bonne Traduction, quelques expressions tirées de la Sainte Ecriture, qui prouvent que ce Poëte la possédoit, & la savoit mettre en œuvre. Il a fait une Comédie écrite avec décence: il ne se permettoit pas dans ses vers la moindre équivoque, ressource ordinaire de ceux qui ne pensent point: ses pieces étoient la peinture de ses mœurs.

M. de la Place a traduit quelques-unes de ses Tragédies avec fidélité & élégance. Il ne m'appartient pas de prevenir le jugement que ce Traducteur éclairé, & Poëte tragique lui-même, doit porter sur ces pieces dans l'Histoire du Théatre Anglois qu'il a annoncé. Je vais me contenter de faire part d'un petit nombre d'observations que les Anglois

ont faites sur quelques-uns des Ouvrages de M. Rowe.

Ils disent qu'excepté les Tragédies d'Otway, il n'en est point dans ce siecle qui excitent de plus grands mouvemens dans l'ame, que celles de notre Poëte; mais que sa Tragédie de Tamerlan, qui a reçû tant d'applaudissemens, & qui est remplie d'un grand nombre de beaux vers, est regardée, sinon par la multitude, du moins par les connoisseurs, comme la moins bonne de ses Tragédies; elle est dégradée par des Scenes d'amour ennuyeuses & mal placées entre le Général Axalle & Sélime. Ce Général pousse des soûpirs tendres à la tête de son armée, & ses plaintes amoureuses sont chargées d'ingénieuses comparaisons, ce qui nous doit apprendre que le goût des Anglois connoisseurs n'est pas différent du nôtre, & que ce qui

nuit plus aux pieces de Théatre, eſt la baſſe complaiſance que les Poëtes Anglois, ainſi que nos Poëtes, ont quelquefois pour le mauvais goût du Public ignorant.

Ils ajoûtent que la beauté du ſtyle, le génie ſupérieur, la vigueur des penſées, une diction toûjours convenable au ſujet, & ſur-tout un heureux changement, une nouvelle perfection, qu'il a donnée à l'harmonie des vers, caractériſent ſes pieces de Théatre & ſes autres Poëſies. Toutes ſes Tragédies ont eu de grands ſuccès; il en a fait ſept, une Comédie, un Poëme excellent ſur les victoires du Duc de Marlbourough, une Ode pour la nouvelle année 1717. La Traduction des vers d'or de Pythagore, différens Poëmes, la Traduction de la Callipédie de Quillet, & de la Pharſale de Lucain, avec des No-

tes. Il chargea, dans sa derniere maladie, un de ses amis de la publier, & sa femme de la dédier au Roi George I. circonstance d'autant plus remarquable que le Poëte dédie à un Roi un Ouvrage qu'il a fait par amour pour la liberté. Que l'on compare le texte avec la Traduction, & l'on trouvera par-tout le même sens & la même force dans l'un & dans l'autre. M. Rowe s'est sur-tout attaché, ainsi que Lucain, à exprimer avec grandeur & fierté les sentimens Républicains de Caton & de Pompée. Quelque estimable que soit la Pharsale de Brébœuf, si le Traducteur Anglois est peut-être moins pompeux en quelques endroits que le Traducteur François, il est moins empoulé & plus soûtenu en d'autres?

Il fit encore la vie de Shakespear, quelques remarques sur

Boileau & ses écrits, ajoûtées à la Traduction du Lutrin, & un Essai sur les mœurs des grands Hommes à l'imitation des caracteres de M. de la Bruyere.

Quelque passionné que M. Rowe fût pour la liberté, elle ne lui donna point cét humeur sombre, ce caractere difficile, ces sentimens inflexibles, durs, fiers, qui ne sont que trop ordinaires aux Républicains zelés. Il fut aimé des Grands & des Petits, de ses égaux, de ses rivaux, de sa femme, dont il fut pleuré sincerement après sa mort. Il étoit d'une affabilité, d'une douceur qui se faisoit sentir jusques dans le son de sa voix. Il charmoit l'oreille, & il enchantoit l'amour-propre, au point qu'on préféroit au plaisir de parler, celui de l'entendre; & ce plaisir n'étoit troublé, que par la crainte que sa conversation ne finît trop tôt. Il étoit plus

Philoſophe que Pope, puiſqu'il étoit plus aimable. Auſſi remplit-il des charges honorables & lucratives. Il fut Secrétaire du Duc de Quenſborough, Secrétaire d'Etat ſous la Reine Anne. Il fut Membre du Conſeil du Prince de Galles ſous George I. Poëte Lauréat, un des Inſpecteurs du Port de Londres, Secrétaire des Requêtes préſentées au Grand Chancelier.

Sa converſation étoit inſinuante, aiſée, inſtructive, ſes manieres polies, ſon ame pleine de franchiſe & de ſincérité, ſur-tout avec ſes amis, entre leſquels M. Pope tenoit le premier rang. Comme ils s'eſtimoient également, ils ſe conſultoient réciproquement ſur leurs Ouvrages, qu'ils ſe confioient l'un à l'autre. M. Pope avoit coûtume de dire que quand les ſiens ſortoient des mains de M. Rowe, ils avoient

été éprouvés, comme l'or dans la fournaiſe. Ils paſſoient enſemble des journées charmantes à la campagne dans des entretiens ſolides & aimables : ils imaginoient ſans ceſſe des plans d'Ouvrages nouveaux. Ils propoſerent un jour pour le ſujet d'une Tragédie la mort de Charles I. mais ils trouverent ce ſujet trop moderne : ils crurent qu'il y auroit trop de précautions à prendre pour ne point offenſer les deſcendans de ceux qui ont eu part à cet affreux évenement ; il falloit d'ailleurs meſurer ſi ſagement les paroles des Républicains, qu'elles ne puſſent point déplaire à la Cour. En effet on ne peut mettre ſur le Théatre un Républicain ſéditieux, ou un impie hardi, que leurs diſcours ne ſoient très-dangereux. Quelque horreur qu'on ait pour leur caractere, de quelque punition que leurs mauvaiſes actions

ſoient ſuivies, il ſuffit que ces diſcours ſoient écrits en beaux vers, pour faire impreſſion ſur les cœurs faciles à ſe laiſſer ſéduire; l'impreſſion demeure & ſe communique.

On a depuis fait une Tragédie ſur ce ſujet, mais elle eſt mal écrite. Les enfans du Roi conſternés viennent recevoir ſes derniers ſoûpirs; c'eſt ce qu'il y a de plus touchant: mais le pere & les enfans diſent tant de ſottiſes qu'on eſt forcé d'éclater de rire à ce ſpectacle touchant, lorſqu'on s'attendoit à pleurer.

M. Pope conſeilla à M. Rowe de faire une Tragédie ſur la mort de Marie Stuard Reine d'Ecoſſe: mais il lui répondit que quand la Reine Eliſabeth paroîtroit, la Reine d'Ecoſſe, ainſi que toutes les Reines de l'Univers, ſeroient éclipſées.

La mort l'enleva, lorſqu'il mar-

choit à grands pas à la plus haute fortune. M. Pope en fut extrêmement touché. Rowe lui avoit rendu de grands services, soit en lui donnant de bons conseils sur ses Ouvrages, soit en les défendant contre les Critiques, & cependant, quoique Pope l'aimât tendrement, il le met dans l'Epitaphe qu'on vient de lire au-dessous de Dryden, tant Pope étoit juste & éloigné de sacrifier la vérité à l'amitié.

Enfin Rowe, qui est regardé en Angleterre comme un des meilleurs hommes & des plus grands génies de son siecle, mourut en vrai Chrétien & en Philosophe, plein de charité pour le genre humain & de résignation à la volonté de Dieu. Il conserva sa gaieté jusqu'à la fin, & il se sépara de sa femme & de ses amis avec autant de tranquillité, que s'il n'eût eu à faire qu'un voyage

de peu de jours : il avoit senti ce qu'il avoit dit dans sa Tragédie de Tamerlan, que les ombres de la mort, à mesure que nous avançons vers elles, semblent perdre de leur horreur; comme les monstres, que la peur offre de loin à notre imagination, s'évanouissent dès que nous en approchons. Il mourut le 6. Décembre 1718. âgé de quarante-cinq ans, & il fut enterré le 19. dans l'Abbaye de Westminster. Son convoi fut accompagné de ses amis choisis. Le Doyen & le Clergé célébrerent ses funérailles. On éleva son buste sur son tombeau. M. Pope fit cette Inscription pour mettre sur le piédestal de ce buste :

A la mémoire
De NICOLAS ROWE, Ecuyer,
Qui mourut en 1718. âgé de 45. ans,
Et
De Charlotte sa fille unique,
Femme de Henri Fane, Ecuyer,

Qui, héritant
De l'esprit de son pere,
Fut aimable elle-même
Par son innocence & sa beauté :
Elle mourut la vingt-troisieme année de son âge.

M. Pope fit encore cette Epitaphe pour mettre sur le Tombeau du même Poëte.

» Nous confions, ô Rowe, » vos restes précieux, à ce triste » Tombeau, & nous plaçons vo» tre buste respecté proche Shakes» pear, si habile à tirer de nos » yeux de tendres larmes, & à » enflammer ses Héros des plus » nobles sentimens : car jamais » cœur ne sentit des passions plus » vraies, jamais homme ne dédai» gna plus d'être esclave. Que la » paix & le repos éternel accom» pagne votre ombre aimable, » vous qui avez été si heureux » en génie & en amour, vous qui » enlevé de bonne heure au » théatre de ce monde, jouissez

» à présent de la liberté que vous » aimiez. C'est pour vous, qui avez » été si pleuré à votre mort, & si » aimé pendant votre vie, qu'une » mere sans enfant, & une fem- » me sans mari, répandent des » larmes sur ce tombeau, qui » contient vos cendres & celles » de votre fille, & qui attend cel- » les de cette femme respecta- » ble. «

Pope auroit dû par des vers plus touchans exprimer la tendresse de cette aimable femme pour son mari. Quand Perrault fit l'Epitaphe du Maréchal de Créquy, inhumé aux Jacobins de la rue Saint Honoré, il ajoûta à la gloire que ce Maréchal s'étoit acquise dans les armes, celle d'avoir été aimé d'une femme aimable & de l'avoir aimée. L'amour conjugal mérite en effet les plus grands éloges. Ce n'étoit qu'un devoir autrefois : aujour-

d'hui, graces à la fausse délicatesse de nos moeurs, c'est une vertu héroïque. Voici cette Epitaphe:

Celui, dont le grand cœur par la gloire animé
Ne se borna jamais, est ici renfermé:
Son trépas fut suivi des regrets les plus tendres,
Et son épouse en pleurs attend cet heureux jour,
Où la mort, en mêlant leurs précieuses cendres,
Les joindra pour jamais, comme a fait leur amour.





ÉPITAPHE

DE

CHARLES BUCKHURST,

COMTE DE DORSET,

Par POPE.

UOI ! Dorfet, qui fut l'ornement de la Cour, la gloire du Parnaffe, le Protecteur des Arts, le Juge délicat du vrai, eft mort comme les autres hommes ! Fléau de l'affectation (*a*) dans les Lettres, de la mau-

NOTES.

(*a*) Littéralement : *Le fléau de l'orgueil ou fanctifié ou grand.*

vaife

vaise foi dans l'Etat, de l'orgueil dans la Noblesse & dans le Clergé : son caractere étoit doux, sa Muse sévere, son zele utile aux moeurs, & sa sagesse enjoüée. Satyrique judicieux, le vice parut exciter à la fois sa haine & sa pitié. Aimable Courtisan, il sut plaire à son Roi & à sa Patrie, conserver sa tranquillité & ses amis. Heureux Pair, il brilla de toute la gloire de ses Ancêtres, & il en fit rejaillir l'éclat sur sa postérité. Par-tout où respireront les Buckursts & les Dorsets, des Citoyens ou des Poëtes illustreront leurs noms.

L'Epitaphe de Dorset est conçûe en peu de mots : mais chaque expression offre une foule d'idées que j'ai trouvées richement développées dans le grand tableau, que M. Prior a fait des graces, des talens, & des vertus de cet illustre Seigneur. Je n'ai pû m'empêcher de le copier, quoiqu'il contienne beaucoup de choses qui ne regardent pas la Poësie Angloise : mais, comme en donnant de grands modeles aux Poëtes, pour la perfection de leur art, je ne néglige point ce qui peut contribuer à former leurs

moeurs, j'ai ajoûté aux éloges que Prior donne à l'esprit de Dorset celui qu'il fait de son coeur. Cet Eloge est tiré d'une belle Préface adressée à son fils.





ÉLOGE
DU
COMTE DE DORSET,

Par PRIOR.



DEs agrémens sans nombre, & des graces infinies ont conspiré à former l'illustre Comte de Dorset, & à lui gagner l'amour & l'estime de tout le monde. Sa figure étoit belle, sa taille bien proportionnée, son corps robuste, & si on eût bien tiré son portrait, il auroit mérité l'éloge qu'on a donné aux portraits, faits par Raphaël, qui excitent en même tems l'amour & le respect. Son air noble apprenoit d'abord à ceux qui approchoient de lui qu'il étoit un homme de qualité : mais la douceur de son maintien les invitoit en même tems à

approcher de lui de plus près, & à chercher en lui un Protecteur. Il y avoit dans toute sa personne, je ne sai quel charme, qu'on peut mieux concevoir qu'écrire, & qui lui soûmettoit tous les cœurs.

Telles étoient ses qualités naturelles & la force de son ame, qu'il n'a presque rien emprunté de l'éducation: il devoit à lui-même ces heureux avantages, que d'autres acquierent par l'étude & l'imitation. Son esprit étoit fécond, noble, hardi: l'esprit de la plûpart des Ecrivains est comme ces Jets d'eaux, qui, entretenus par divers canaux amenés avec art, jouent quelquefois agréablement dans nos jardins. Celui du Comte de Dorset étoit une source féconde qui descendant du sommet d'une montagne, s'ouvre un passage, & sans tarir jamais, embellit & enrichit les campagnes par où elle passe.

A un génie extraordinaire, il joignoit un jugement si juste, que, quelque sujet qu'on lui proposât dans toutes les parties des Belles-Lettres, il en parloit avec autant de connoissance que s'il en eût fait sa principale étude. Il perfectionnoit son jugement

en lisant, & en digérant les meilleurs Auteurs, quoiqu'il les citât rarement: *Contemnebat potiùs litteras, quàm nesciebat*, & il sembloit puiser ses lumieres, plutôt dans son propre fonds, que les devoir à aucun secours étranger.

L'éclat de ses rares qualités, la solidité de son esprit, la candeur & la générosité de son caractere le distinguoient dans un siecle extrèmement poli, & dans une Cour remplie de Savans & de Gens de Lettres d'un goût exquis. Les plus grands Maîtres, dans le genre où ils excelloient, s'en rapportoient à ses décisions. Waller se faisoit un honneur de le consulter sur la douceur & l'harmonie des vers, le Docteur Sprat sur la délicatesse & le tour ingénieux de la prose. Sous le nom d'Eugene, il fixe dans le Dialogue de Dryden les loix du Poëme Dramatique. Butler, & Wicherley lui furent redevables, l'un du succès que son Hudibras eut à la Cour, l'autre de celui que l'*Homme sincere* eut à la Ville.

Le dernier Duc de Buckingham différa de publier le Rehearsal ou la répétition, qui étoit une critique des

pieces de Théatre, qui avoient paru de son tems, jusqu'à ce qu'il se fût assûré, comme il le dit lui-même que Mylord Dorset n'en voulût point faire à son tour la répétition, c'est-à-dire, la critique de la critique. Si nous avions besoin du témoignage des Etrangers, la Fontaine & Saint-Evremont ont reconnu qu'il étoit un excellent Juge de la finesse, & de la beauté de leur langue, & de tout ce qu'on appelle en France les Belles-Lettres. La justesse de son jugement n'étoit pas bornée aux Sciences & à la Littérature, elle étoit la même dans la Seulpture, la Peinture & tous les autres Arts. Bernini attendoit son avis sur la beauté & la vraie position d'une figure, & le Roi Charles ne put se résoudre à accepter le portrait de Mylady Cléveland, fait par Lély, qu'il n'eût eû l'approbation de Mylord Buckhurst.

Comme le jugement qu'il portoit sur les écrits des autres, ne pouvoit être blâmé, la maniere dont il composoit les siens pouvoit être difficilement égalée. Chacune de ses pieces est un lingot d'or d'une valeur réelle & intrinseque : quoique battu & filé

dans le Livre d'un autre Ecrivain, il n'en paroît pas moins brillant. Ses pensées étoient toûjours neuves, & ses expressions si heureuses qu'il n'est personne qui ne les reconnût pour être les siennes. Ses vers ont un éclat assez semblable à celui dont brille le soleil, dans les paysages de Claude Lorrain, il est naturel & inimitable. Sa Poësie tendre, qui est un mêlange de délicatesse & de force, joint l'esprit de Pétrone à la douceur de Tibulle. Il est vrai que les traits de ses satyres sont si perçans & si aigus, que son illustre ami le Comte de Rochester, cet autre prodige de son siecle, disoit que Dorset étoit à la fois le *meilleur homme* & la plus *maligne Muse*: cependant on pourroit lui appliquer justement l'éloge que Perse a donné au plus parfait des Satyriques.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit & admissus circum præcordia ludit.

Il est si vrai que le Comte de Dorset excella en ce genre, que les personnes qu'il critiquoit ne pouvoient citer les endroits, dont ils avoient à

se plaindre. Ils étoient forcés de paroître plutôt confus qu'irrités : cependant ce grand homme, loin de tirer vanité de ses Ouvrages, se soucioit peu de ce qu'ils pouvoient devenir, quoique tout le monde les recueillît avec le plus grand soin. Il en a fait beaucoup, qui ne se trouvent point dans le Recueil de ses pieces, & qu'on cite encore tous les jours, comme les sentences & les vers des anciens Druides sont toûjours répétés avec la même vénération, quoiqu'ils n'existent que dans le souvenir des hommes.

Il arrive souvent que ceux qui sont moins propres aux affaires sont ceux qui les aiment le plus : quoique Mylord Buckhurst les entendît parfaitement, il ne les aimoit point. Devenu possesseur d'un grand bien dès sa plus tendre jeunesse, âge où le goût du plaisir l'emporte ordinairement sur celui des affaires, il appliqua plutôt son esprit à la lecture & à la conversation, qu'à la politique, & à tout ce qui regardoit le Public : mais, quand le salut de sa Patrie demanda son secours, il mena de bonne heure une vie plus active, & il s'exposa aux

plus

plus grands dangers avec une conſtance d'eſprit, qui montre qu'il n'avoit pas ſeulement lû, mais pratiqué les maximes de la Philoſophie. Il ſervoit en qualité de Volontaire ſous le Duc d'Yorck, dans la premiere guerre d'Hollande : ſes belles actions, durant cette campagne, firent connoître qu'il étoit digne de deſcendre de cet Hildebrand, un des grands Capitaines qui vinrent avec Guillaume le Conquérant en Angleterre. La chanſon qu'il fit la nuit qui précéda la bataille, une des plus jolies & des plus galantes qu'on ait jamais faites, nous apprend quelle étoit la tranquillité de ſon ame. Ainſi Alexandre plaiſantoit avec ſes ſoldats avant qu'il paſſât le Granique : ainſi le Prince d'Orange, après avoir donné ſes ordres pendant une nuit pour un combat qu'il devoit livrer le lendemain, avertit qu'on le réveillât le matin, de peur de dormir trop long-tems. Il continua, après cette guerre, de joüir d'un loiſir honorable pendant le regne de Charles II. dont il fut le Grand Chambellan, le favori & l'ami intime. Il ne quitta la Cour que lorſqu'il fut envoyé en France, en qualité d'Am-

bassadeur pour des affaires de peu de durée, comme si le Roi avoit eu dessein de montrer aux François, qui veulent passer pour la Nation la plus polie de l'Univers, qu'il avoit dans sa Cour un des plus aimables hommes de l'Europe, & qu'il savoit se connoître en mérite, puisqu'il ne souffroit point qu'un homme qui en avoit tant fût long-tems éloigné de lui.

Comme le Gouvernement de son successeur n'étoit pas du goût de Mylord, & qu'il n'en approuvoit pas les maximes, il se retira de la Cour : mais voyant que les excès irréparables, dans lesquels ce malheureux regne tomba, menaçoient la Nation de maux plus funestes que ceux qu'une guerre de Hollande auroit pû causer ; il reprit le courage de sa jeunesse, il hasarda encore sa vie pour la défense de la liberté ; il entra dans les intérêts du Prince d'Orange, il eut grande part à ses succès ; il combattit sous ses yeux, jusqu'à ce que le péril étant devenu extrème pour notre Reine, il fut regardé comme le guide le plus sûr qu'on pût donner à cette Princesse dans sa fuite, & comme un homme au courage & à la sagesse de qui on

pouvoit confier un dépôt si précieux & si important.

Après que Leurs Majestés furent établies sur le Throne, il entra dans leur Conseil, & il reçut toutes les marques de distinction qu'on pouvoit accorder à un vrai patriote : il fut créé Grand Chambellan de Sa Majesté, charge qu'il orna extrèmement par les graces de sa personne, la délicatesse de ses moeurs, le don heureux de savoir joindre la décence à la magnificence. Il reçut de son Souverain les plus grands honneurs qu'un Sujet pût espérer : il fut fait Chevalier de la Jarretiere, & nommé un des Régens du Royaume pendant l'absence du Roi : mais, comme sa santé s'altéroit de plus en plus, & que le Gouvernement n'étoit menacé d'aucun danger, il se contenta de paroître quelquefois au Conseil par respect pour sa charge, & ne s'occupa dans son loisir qu'à se distraire des douleurs dont Dieu l'affligeoit.

Il se comporta dans le cours de sa vie, comme un Pilote dans un long voyage; il se retiroit quand les vents étoient paisibles & les flots calmes : mais quand la tempête s'élevoit, &

quand la mer devenoit orageuse, il se réveilloit, & il étoit toûjours prêt à reprendre le gouvernail. Le feu de sa jeunesse l'engagea dans quelques excès: mais il entra toûjours de l'invention & du génie dans ses plaisirs; ensorte que ses fautes portoient leur excuse, & que ses défauts avoient leurs agrémens. Tant de douceur accompagnoit ses paroles, tant de générosité embellissoit ses actions, qu'on étoit toûjours prévenu en sa faveur. Le Comte de Rochester dit un jour au Roi Charles, qu'il ne savoit pas comment il arrivoit que tout ce que le Comte de Dorset faisoit, n'étoit jamais blâmé. . . . .

Extrèmement vif dans ses plaisanteries, ses traits étoient aigus: mais ils ne blessoient jamais que ceux qui s'exposoient par leurs folies aux coups qu'il leur portoit. Quand il ne faisoit point de grace, c'est qu'on avoit d'autres vices que ceux qui sont attachés à l'humanité. Il n'épargnoit pas sur-tout, soit dans ses discours, soit dans ses écrits, ces gens insupportables qui l'accabloient du long & ennuyeux récit de leurs affaires, qui lui faisoient cent questions sur les siens

nes, qui, joignant l'ignorance à l'impertinence, l'excédoient par des civilités sans fin & mal placées. Il détestoit sur-tout les paroles insinuantes du flatteur, & les propos mystérieux du calomniateur. . . . .

Il possédoit dans le plus haut degré toutes les vertus, dont dépendent les charmes de la société & le bonheur de la vie; il y ajoûtoit de la décence & des graces. *Comme l'excellent naturel distingue*, suivant le grand Sprat, *la Nation Angloise des autres Nations*, on peut dire que cet heureux don de la Nature caractérisoit plus particulierement le Comte de Dorset.

Sa table étoit une de celles qui nous ont donné une plus juste idée de la table des anciens Gentilshommes d'Angleterre : la liberté y régnoit au point que chacun de ses convives croyoit être chez lui. . . . .

Il étoit si fidele à sa parole qu'il n'y manquoit jamais, quelque sujet qu'on lui en donnât. Il promettoit rarement, de peur que ses bienfaits ne parussent venir plutôt de l'engagement qu'il avoit pris, que de son bon coeur : aussi rendoit-il des services considérables, sans en avoir promis aucun.

Constant dans son amitié, doux & indulgent envers ceux qu'il avoit honorés de sa confiance, il ne falloit pas moins qu'une faute essentielle pour le faire rompre avec eux; encore ne pouvoit-il s'y résoudre qu'avec répugnance. Quand il fut obligé par sa charge de Chambellan, d'ôter la pension du Roi à Dryden, qui avoit mérité depuis long-tems cette disgrace, Mylord lui continua la même pension à ses dépens. Quoiqu'il fût mécontent de la conduite de cet ancien ami, il le soulagea toûjours dans ses besoins, & tandis qu'il lui faisoit du bien en secret, il l'excusoit & le plaignoit en public. . . . .

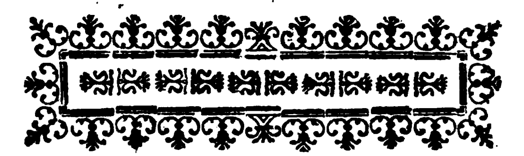
Nous avons vû parmi les Grecs & les Romains Tibulle & Gallus d'une haute naissance, qui ont fait des vers: Auguste & Mécene, qui ont protégé les Savans; Aristide, qui fut un vrai Citoyen; Atticus un parfait ami; nous les présentons comme autant d'exemples de l'esprit, du jugement, de la justesse, de la politesse, de l'humanité de Mylord: mais pour sa charité nous trouvons à peine quelqu'un qu'on puisse lui comparer. Ainsi Titus n'étoit pas plus les délices du

genre humain que Mylord, & sans exagération cet Empereur ne fit pas plus de bien aux hommes avec les revenus de l'Empire, que le Comte de Dorset, avec ceux d'un simple particulier. Pour moi, je n'avois point connu les douceurs de la vie, avant qu'il m'eût comblé de ses faveurs, & je n'ai point senti de plus grand chagrin, que celui que m'a causé sa perte :

Ille dies . . . . . quem semper acerbum
Semper honoratum sic, Dii, voluistis, habebo.
Virgile.

Il seroit trop long d'expliquer par un Commentaire quelques endroits de cet éloge ; il suffira pour les entendre d'avoir lû les premiers Volumes.





ÉPITAPHE DU CHEVALIER TRUMBULL (a);

Par le même.

IL fut d'une figure agréable, d'un esprit ferme & circonspect, sincere & prudent, ferme, quoique soûmis à la Providence. Sa gloire fut sans tache, & ses principes connus: mais

NOTES.

(a) Un des premiers Secrétaires d'Etat de Guillaume III. il remit sa charge, & il mourut dans sa retraite en 1716. Il fut le plus ancien ami, le premier Protecteur, & le meilleur Maître de Pope.

quoiqu'il fût attaché à un parti, il avoit pour l'autre une sage indulgence (*a*). Courtisan & Citoyen également respectable, juste pour son Prince, fidele à sa Patrie, nourrissant le feu de la jeunesse des réflexions de l'âge mûr, plein de mépris pour les vaines disputes, & de zele pour la vérité, d'une foi courageuse & libre de superstitions, aimant la paix, haïssant la tyrannie. Il a quitté la terre, & il joüit enfin de la liberté qu'il aimoit.

NOTES.

(*a*) Le génie de notre Poëte, consiste à séparer des idées, qui semblent être semblables, & à en rapprocher d'autres qui paroissent contraires. La prudence semble être presque opposée à la sincérité, il est ingénieux de les unir ensemble. Jamais Peintre excellent n'a mieux possédé l'intelligence des couleurs & des nuances fines, que cet Ecrivain admirable : cependant il est à craindre que ce style ne domine, sur-tout dans un long Ouvrage. Les grands hommes de l'Antiquité ne l'ont employé qu'avec la plus grande sobriété. Il est trop plein d'esprit pour être naturel. Ces antitheses si fines sont des énigmes qui fatiguent l'attention, sur-tout quand elles sont souvent répétées.



ÉPITAPHE DE MYLORD SIMON HARCOURT (a),

Par le même.



QUI que vous soyez, approchez de ce Tombeau. Ici repose l'ami le plus aimé, le fils le plus chéri : il ne connut jamais d'autre plaisir, que celui

NOTES.

(a) Simon Harcourt étoit fils unique de Simon, Vicomte, & Baron de Stanton-Harcourt, Chancelier de la Grande Bretagne, Secrétaire de la Reine Anne : il est de l'illustre Maison d'Harcourt si aimée, & si estimée en France. Ce fils mourut à Paris en 1720. âgé de trente-deux ans. Outre les qualités du cœur que cette Epitaphe lui donne, il avoit

que son ami pouvoit partager avec lui. Il ne donna jamais de chagrin à son pere que quand il mourut. Que la raison est vaine, & que l'éloquence est foible ! Si un pere ne peut se consoler de sa douleur, ni l'exprimer, & s'il faut que Pope dise ce qu'Harcourt ne peut prononcer, qu'il soit du moins permis à celui que vous avez aimé autrefois d'écrire ces vers sur cette pierre, & de mêler ses larmes à celles d'un pere !

Le Chancelier Harcourt fit élever un Tombeau à son fils, pour lequel M. Pope fit encore cette Inscription en style lapidaire :

Plorate
Studia quicumque colitis venustiora ;
Afferte huc lacrymas & suspiria :
Hoc enim sub Saxo jacet
Ille eruditæ juventutis flos,
Vestri Gregis decus,
Vestræ laudis cultor, atque hortator,
SIMON HARCOURT.

Le plus beau trait de cette Epita-

NOTES.

comme on vient de le voir par l'inscription, toutes les graces de l'esprit.

phe est dans l'Oraison funebre de Marie-Thérese d'Autriche, Reine de France, & femme de Louis XIV. par M. Fléchier. Ce Prince en parlant d'elle dit: *Je n'en ai jamais reçû de chagrin, que celui de l'avoir perdue.* Séneque le Philosophe avoit dit la même chose dans une petite piece intitulée *Votum*:

Sit mihi, sit frater majorque, minorque superstes!
Et de me doleant nil, nisi morte meâ!

Pope auroit pû fort bien dérober cette pensée à Louis XIV. mais Louis XIV. auroit-il été chercher cette pensée dans Séneque?

Voici le jugement que le Docteur Atterbury a porté sur cette Epitaphe, dans une Lettre qu'il écrivit à l'Auteur. On aura une idée du goût, de la politesse, & de l'amitié de ce Prélat pour Pope, par sa critique même.

26. *Mars* 1721.

MONSIEUR,

Je vous remercie de m'avoir

» procuré la lecture de vos vers : je
» dois vous dire avec la sincérité
» d'un bon ami, mais peu judicieux
» peut-être, que j'aimerois quelques-
» uns de ces vers, s'ils étoient d'un
» autre : mais, étant de vous, à pei-
» ne puis-je en aimer quelques uns,
» non que les quatre premiers ne
» soient bons, & sur-tout le second
» couplet, (c'est-à-dire, le troisieme
» & le quatrieme vers.) S'ils eussent
» été suivis de quatre aussi bons, ils
» auroient fait la réputation d'un
» Ecrivain moins connu : mais j'at-
» tens de vous quelque chose de
» plus parfait ; plus on vous lit, plus
» on doit vous admirer. Quand vous
» ne faites que surpasser un peu les
» autres Ecrivains, vous êtes beau-
» coup au-dessous de vous-même : il
» est fâcheux pour vous de n'avoir
» point de rivaux, & d'être par cette
» raison plus tenté de vous négli-
» ger. « Ce n'étoit pas seulement son goût, c'étoit sa politesse extrème qui donnoit à ce Prélat le droit de critiquer ses amis.

Le pere du jeune Harcourt porta à peu près le même jugement sur cette Epitaphe ; ce pere accablé de

douleur avoit assez de présence d'esprit pour examiner cette piece, & pour s'y intéresser, il écrivit cette Lettre à M. Pope :

» Je ne puis m'empêcher de me
» soupçonner d'être fort peu raison-
» nable, en vous priant de revoir en-
» core l'Epitaphe que je vous ren-
» voie dans ma Lettre. C'est votre
» amitié pour moi, qui vous cause
» cette peine : je vous avoue sincè-
» rement que ma tendresse me rend
» extrèmement difficile sur tout ce
» qu'on peut dire quand on veut trai-
» ter un si triste sujet. Si votre Epita-
» phe voit le jour, il n'y aura pas
» moyen de la retoucher ; elle sera
» un monument éternel de votre ami-
» tié : mais je suis persuadé que vous
» la garderez jusqu'à ce qu'elle soit
» digne de vous. « Après avoir dit sa difficulté sur un vers de cette Epitaphe, il en critique encore un autre, qui étoit à la place de l'antépénultieme. C'étoit celui-ci :

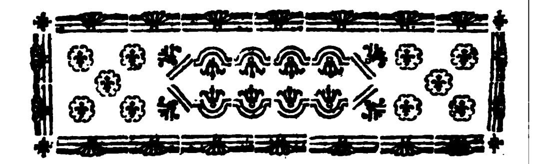
Harcourt reste muet, Pope malgré lui parle.

» Je ne puis, ajoûte avec raison
» le Chancelier, me réconcilier avec

» le premier Hémiſtiche ; & ce mot,
» *malgré lui* du ſecond, eſt trop obſ-
» cur pour une Epitaphe, qui doit
» être auſſi-tôt entendue que lûe : je
» vous ſerai très-obligé, ſi vous vou-
» lez, à votre loiſir, corriger ces
» vers, ſuppoſé que vous y trouviez
» des fautes. «

M. Pope ſe rendit à cette critique, & donna l'Epitaphe telle qu'elle eſt, qui au fonds n'eſt pas admirable. Les quatre derniers vers, qui devroient être les meilleurs, ſont plus foibles que les précédens : ſon cœur ne ſervit pas alors ſon eſprit.





ÉPITAPHE

D'une femme respectable qui mourut d'un Cancer,

Par le même.

CI repose une femme vertueuse, sans hypocrisie & sans prétentions, douée d'une raison solide & d'un jugement sage : elle n'a cherché à faire des conquêtes que sur elle-même, & n'a employé son habileté qu'à dérober son mérite à l'admiration. L'amour ni l'orgueil ne sont jamais entrés dans son cœur : elle regardoit la vertu comme notre unique bien, elle méprisoit l'affectation ; elle avoit de la tranquillité dans l'esprit, de la fermeté dans l'ame, du courage dans le tempérament, de la douceur dans le

le caractere, de la finesse dans le jugement. Le Ciel l'a éprouvée par ses douleurs, *comme son or le plus pur*, la Sainte les a soûtenues; la femme est morte (*a*).

NOTES.

(*a*) Ces Epitaphes sont des Oraisons funebres en abrégé. Les vertus, que le Poëte y célebre, sont directement opposées aux défauts du vulgaire. Heureux ceux qui pourront se reconnoître à ces portraits sans se flatter!





ÉPITAPHE DU CHEVALIER ROBERT DIGBY, ET DE SA SŒUR (a),

Par le même.



ALLEZ, illustre frere, rare modele d'une jeunesse sans tache, d'une sagesse pleine de modestie, d'une sincérité amie de la paix; tranquille dans les

NOTES.

(a) Ils sont morts en 1727. leur pere leur a érigé un Tombeau. Ce Seigneur, dit M. l'Abbé Durénel, étoit dans une très-grande

souffrances, modéré dans les plaisirs, vertueux sans sévérité, grand sans prétentions, juste dans vos paroles, sincere dans toutes vos pensées, vous ne connoissiez, vous ne faisiez que ce que vous pouviez avoüer au monde: vos manieres furent aimables, votre ame sans affectation; vous aimiez la paix, vous étiez l'ami du genre humain. Allez vivre dans les Cieux, l'Eternité vous appartient, vos vertus vont s'élever jusqu'à la divinité; & vous, heureuse Sœur, vous qui

NOTES.

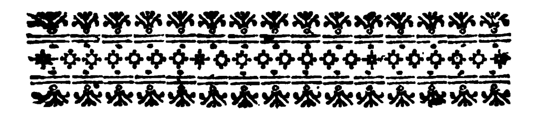
considération, quoiqu'il ne possédât aucunes charges, ni aucuns emplois à la Cour. On verra, sans doute avec plaisir, l'éloge que cet illustre Abbé fait du fils d'après M. Pope:

Cher Digby, digne objet des pleurs de ta Patrie,
Est-ce donc la vertu qui t'arrache la vie?
Des traits les plus brillans, après t'avoir orné,
Comme une jeune fleur t'a-t'elle moissonné?
Si la vertu du fils hâta ses destinées,
Pourquoi comblé d'honneurs & surchargé d'années,
Le pere jouit-il d'un destin glorieux?

Epître IV. *sur l'Homme.*

avez vû votre Frere subir son arrêt, & qui, plongée dans de tristes réflexions, le suiviez jusqu'au Tombeau, où regne le silence, vous êtes arrivée au même port, asyle du repos; vous étiez séparés pour peu de tems, vous ne le serez plus. Allez dans ces lieux, où le vrai bonheur est connu, tandis qu'il est inconnu ailleurs. Allez où l'on aime, & où l'on joüit en même tems: cependant recevez ces larmes, seule consolation des Mortels. Pardonnez-nous nos douleurs, jusqu'à ce que nous partagions vos plaisirs: daignez-vous contenter de quelques honneurs funebres, d'un tombeau, de ces vers; c'est tout ce qu'un pere, c'est tout ce qu'un ami peuvent vous offrir.





ÉPITAPHE DU GÉNÉRAL HENRI WITHERS, Dans l'Abbaye de Westminster, en 1729.

Par le même.

C'Est donc ici que vous reposez, vous qui aviez tant de valeur dans l'ame, tant de graces dans l'esprit ; vous, ami de votre Patrie, & plus encore de vos semblables. Né pour vous signaler dans les combats, on admiroit votre courage dès vos plus tendres années, on chérissoit votre humanité dans un âge plus avancé. Pour vous, le vieux Soldat n'a point rougi de

verser des larmes ; le Courtisan enjoüé a laissé échapper des soûpirs sinceres. Adieu, cher Withers : mais du moins n'emportez pas avec vous votre ardeur pour la guerre & votre amour pour la société. Parmi la corruption, le luxe, & la fureur, laissez-nous encore quelques restes des vertus anciennes, & que nous ne disions pas : la gloire de l'Angleterre est passée ; ce tombeau renferme le dernier des Anglois.





ÉPITAPHE D'ELIE FENTON (a).

En 1730.

Par le même.



CE tombeau de pierre, élevé avec tant de modestie, pourroit dire à plus juste titre qu'un grand nombre de monumens de marbre, où regne le

NOTES.

(a) Elie Fenton fit ses études à Cambridge : il fut ensuite Secrétaire de Mylord Comte d'Orrery. Il fut enterré à Camstad dans le Comté de Berks. Son portrait dans cette Epitaphe est d'après nature. Jamais homme ne fut plus content ni plus tranquille, & quoique Pope ne le fût jamais, puisqu'il étoit en proie aux maladies du corps que lui causoient ses infirmités, & aux maladies de l'ame que lui attiroient ses ennemis ; il aimoit beaucoup les caracteres, tels que ceux de

faste, ici repose un homme de bien.

NOTES.

Fenton, qui réellement sont les seuls aimables. Pope l'invita plusieurs fois à venir philosopher avec lui à la campagne, & il lui écrivit souvent. Fenton étant plus mélancolique qu'à l'ordinaire, maladie dont les Gens de Lettres ne sont pas plus exemts que d'autres, mais dont ils peuvent se guérir avec le secours des Muses: » Je suis scandalisé, lui » écrivit Pope, que votre tems vous pese *sur* » *les bras*. Puisque les Muses mettent dans » votre tête de si bons matériaux, pourquoi » ne vous en servez-vous point? Vous me » demandez ce que je puis faire à la campa» gne, je vous répons premierement que je » fais, ce que j'ai fait depuis quelques années, » c'est-à-dire, mon devoir. Secondement, je » me distrois par des amusemens nécessaires, » & par des exercices qui me tiennent lieu » de remede. Je lis jusqu'à ce que j'en sois » fatigué : j'écris quand je n'ai rien de mieux » à faire, ou lorsque je n'ai point d'amis à » entretenir. «

Dès que Pope eut reçû la nouvelle de la mort de Fenton, il fut frappé comme d'un coup de tonnerre; il se replongea dans sa mélancolie : il voyoit de jour en jour diminuer le petit nombre de ceux pour lesquels il avoit de l'estime. Elie Fenton a fait une Tragédie de Mariamne, des Odes un peu trop ennemies de la France, & beaucoup d'autres Poësies. On lui doit un fort bon & fort ample Commentaire sur les Œuvres de Waller. Il ne se borne pas à placer les pieces de ce

Peu de Poëtes eurent ses heureuses destinées. Le ciel le préserva de la société des Grands & des orgueilleux : aussi n'aima-t-il jamais à donner des loüanges basses & outrées : *il étoit l'ami d'un loisir savant.* Une vie reti-

NOTES.

grand Poëte dans l'ordre Chronologique, à marquer les variantes & les diverses éditions, à indiquer l'âge dans lequel l'Auteur a écrit ces Ouvrages, & les principaux évenemens qui y ont donné occasion ; en un mot, à marcher exactement sur les traces des Scholiastes anciens & modernes : il a poussé plus loin ses recherches, il a observé judicieusement les rapports que les pensées de Waller ont avec celles des Ecrivains de tous les pays ; & comme les Anglois ont sur nous l'avantage d'avoir produit des Traductions en vers de tous les Poëtes Grecs, Latins, Italiens, &c. il a cité fort au long les Textes & les Traductions de ces Poëtes ; en un mot, son Commentaire renferme tout, excepté le plus difficile & le plus essentiel, je veux dire une critique ingénieuse des beautés & des défauts de son Auteur, & des Ecrivains qu'il compare avec lui, genre de Commentaire nécessaire aujourd'hui pour fixer le goût, & dont Adisson lui avoit donné l'exemple sur beaucoup de Métamorphoses d'Ovide. Au reste, ce Commentaire de Fenton m'a beaucoup servi, & principalement pour les Œuvres de Waller.

rée, occupée par les Lettres, eut des charmes pour lui (*a*) dans le sein de la paix : il considéroit (*b*) tranquillement le présent & l'avenir : il ne voyoit rien dans cette vie qu'il dût regretter, ni rien dans l'autre qu'il pût craindre. Il quitta la terre (*c*), com-

NOTES.

(*a*) Littéralement : *Content de la science dans la vallée de la paix.* Quoique Pope soit bien moins guindé que ses prédécesseurs, il s'échappe encore de tems en tems.

(*b*) Littéralement : *Il n'avoit rien à craindre de l'avenir*, parce que sa conscience ne lui reprochoit rien : mais cette idée est trop hardie ; il n'est point de Chrétien qui ne doive espérer & craindre.

(*c*) Littéralement : *Il se leva satisfait du festin tempéré de la Nature.* Cette belle idée, quoique exprimée assez peu naturellement, est d'Aristote : *E vita migrare est optimum, veluti è convivio, non sitibundum, nec molestum.*

La Fontaine avoit dit à peu près la même chose. Fable CXLII.

. . . . . . Je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie, ainsi que d'un Banquet,
Remerciant son Hôte, & faisant son paquet.

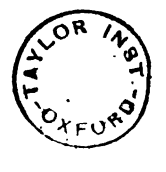
Cette expression est peut-être un peu basse ;

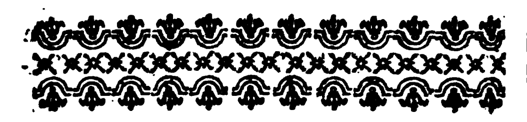
me on sort d'une table, où l'on a été sobre. Il rendit graces au Ciel de ce qu'il avoit vécu, & de ce qu'il mouroit.

NOTES.

mais notre Poëte François parle de la mort, avec une innocente gaieté, bien supérieure à la gravité de Pope.







AVERTISSEMENT.

JEAN GAY, étant mort le 4. Décembre 1732. chez le Duc de Queensbury : son convoi se fit avec pompe le 23. du même mois. Son corps fut porté à l'Abbaye de Westminster, à onze heures du soir, dans un cercueil orné de plumes blanches & noires. Trois carrosses à six chevaux étoient à la suite ; le poile étoit porté par Mylord Comte de Chesterfield, le Vicomte de Cornbury, Mylord Berkley, le Général d'Ormer, M. Gore & M. Pope. Le Service fut célébré par l'Evêque de Rochester, Doyen de Westminster, accompagné du Clergé. Le corps fut inhumé vis-à-vis de

Chaucer. Ryſbrack, fameux Sculpteur, lui fit un Tombeau magnifique ſur lequel on grava, comme Gay l'avoit ſouhaité, ſon Epitaphe qu'il avoit faite lui-même.



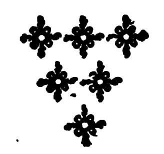


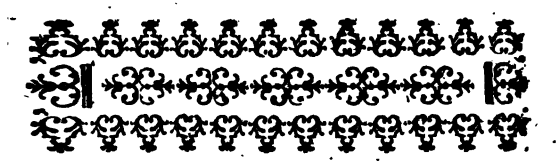
ÉPITAPHE DE GAY,

Faite par lui-même.

A vie n'eſt qu'une bagatelle ; tout nous l'apprend. Je l'avois penſé : mais à préſent je le ſai.

Un peu au-deſſous de cette Epitaphe, dont le tour eſt ſimple & original, on traça ſur le même Tombeau celle-ci.





ÉPITAPHE DE GAY,

Par POPE.

Il fut d'un caractere doux : il avoit des graces dans les manieres ; il joignoit l'esprit d'un grand homme à la simplicité d'un enfant. Il savoit adoucir son zele pour la vertu, par un génie naturel & singulier. Il étoit né pour plaire à son siecle, & pour le corriger. Au-dessus de toute tentation dans une fortune médiocre, incapable d'être corrompu dans la société même des Grands, confrere sûr, ami facile, irréprochable pendant sa vie, pleuré à sa mort, voilà votre gloire : grand Poëte, vous ne la tirez pas de votre buste associé à celui des

Héros, ni de vos cendres mêlées avec celles des Rois, mais de l'affliction ſincere de nos Citoyens ſages & vertueux, qui diſent en frappant leurs poitrines (*a*), & en faiſant de triſtes réflexions. . . . . Hélas! Gay repoſe ici.

Pope ajoûta une Inſcription qu'on mit encore au-deſſous de la même Epitaphe. Voici l'inſcription traduite de l'Anglois:

Ici repoſent les cendres de M. JEAN GAY,
L'ami le plus zelé,
Le plus aimable homme,
Qui conſerva
L'indépendance
Dans un état & une fortune médiocres:
L'intégrité
Au milieu d'un ſiecle corrompu,

NOTES.

(*a*) Littéralement: *En frappant leurs penſives poitrines.* Ce mot *penſif* ſignifie preſque toûjours en Anglois affligé. Les Anglois ont la maladie des réflexions. La Nature leur vend ces ſortes de penſées bien cher: *Vous voulez faire des réflexions*, dit-elle, *prenez-y garde, je m'en vengerai par la triſteſſe qu'elles vous cauſeront.* Dialogue des Morts. Fontenelle.

Et cette égale sérenité de l'ame
(Que la conscience seule peut donner)
Pendant tout le cours de sa vie.
Favori des Muses,
Il fut conduit par elles à l'art des vers élégans.
Délicat dans son goût
Et entouré de graces qui étoient nées avec lui;
Supérieur à plusieurs,
Inférieur à nul,
Ses Ouvrages continuent d'inspirer
Ce que son exemple avoit appris,
Le mépris de la folie, quoique ornée;
L'horreur du vice, quoique titré,
Le respect pour la vertu, quoique disgraciée.

CHARLES & CATHERINE,
Duc & Duchesse de Queensbury,
Qui aimoient ce grand homme pendant sa vie,
Et qui le regrettent après sa mort,
Ont fait élever ce monument
A sa mémoire.

Tels furent les grands honneurs que la Nation Angloise rendit à Gay, pour avoir fait des Eclogues rustiques, des Fables politiques, & l'Opéra des Gueux. C'en étoit, en vérité, bien assez, & ce Poëte auroit bien quitté sa Nation de plus de la moitié de ces honneurs pour autant de biens

réels, dont il auroit joüi pendant sa vie. On est plus raisonnable en France : on donne à un Savant une place d'Académicien, ou une pension qui le fait vivre, & quand il est mort on l'enterre comme un autre. En Angleterre, les Savans vivent comme des gueux, & sont enterrés comme des Rois : témoin Dryden, Gay, &c.





ÉPITAPHE
DE
JACQUES CRAGGS,
ECUYER,
Dans l'Abbaye de Westminster;

Par POPE.

JACOBUS CRAGGS,
Regi Magnæ Britanniæ à secretis,
Et Consiliis Sanctioribus,
Principis pariter ac populi amor & deliciæ:
Vixit titulis & invidiâ major
Annos heu paucos XXXV.
Ob. Feb. XVI. M. DCC. XX.

Ministre du Roi, & cependant ami de la vérité, d'une ame sincere,

d'une fidélité éprouvée, d'une réputation sans tache, incapable de manquer à sa promesse & d'agir pour ses intérêts particuliers (*a*), il n'a jamais

NOTES.

(*a*) On va voir dans une Épître dédicatoire, qu'Adisson lui a écrite, & dans une Lettre en vers que Pope lui a adressée, quel étoit cet homme illustre, non par ses titres, puisqu'il n'étoit ni Comte, ni Marquis, ni Baron, ni Baronnet, mais par lui-même.

MONSIEUR,

» Je ne puis souhaiter qu'aucun de mes » écrits dure plus long-tems que le souvenir » de notre amitié. Je vous les legue publiquement par reconnoissance pour les grandes » preuves que vous m'avez données de votre » affection. . . . Je n'ai pas le loisir de vous » faire des complimens, qui conviendroient » peu à la liaison intime qui nous unit, liaison qui fut autrefois mon plus grand plaisir, » & qui sera désormais toute ma gloire. Au » lieu de complimens recevez les vœux que » mon cœur fait pour vous. Je désire que la » grande réputation, que vous avez acquise de » si bonne heure, augmente de plus en plus. » Je souhaite que vous puissiez long-tems » servir votre Patrie, avec ces talens supérieurs » & cette probité sans tache, qui vous rendent si agréable au plus aimable des Rois. » Puissent la sincérité, & la générosité de votre » ame, continuer d'adoucir & de soûmettre

acquis un titre ; il n'a jamais perdu un ami. Il s'est ennobli par ses vertus, & par l'estime de tout le monde. Il fut loüé, pleuré, honoré par les Muses qu'il aimoit.

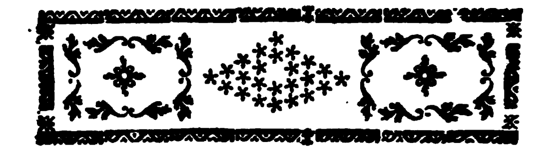
NOTES.

» vos ennemis, & de vous procurer des amis
» qui soient aussi vrais & aussi sinceres que
» vous ! Quand vous en aurez trouvé de tels,
» ils ne pourront vous souhaiter un plus par-
» fait bonheur que moi, qui suis, &c. «

ADISSON.

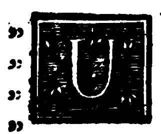
4. Juin 1719.





LETTRE DE POPE,

A JACQUES CRAGGS, ECUYER, 1720.



» UNE ame pleine de mé-
» rites & *vuide* d'orgueil,
» qui ne cherche point à
» paroître, qui n'a pas be-
» soin de se cacher, qui ne doit sa
» prudence ni à la vanité, ni au cri-
» me, ni son feu à l'ardeur des paf-
» sions; un front qui n'est point inf-
» truit dans l'art de feindre, un œil
» pénétrant, qui lance des regards
» séveres sur le fourbe hardi, qui cou-
» vre de confusion le Flatteur impu-
» dent. Voilà vos grandes qualités!
» vous les aviez dans une condition

» privée. Les Rois & la fortune n'y » peuvent rien ajoûter : dédaignez » donc aujourd'hui de devoir vos » amis, à la bassesse de leurs senti- » mens. Ne souhaitez point de per- » dre vos ennemis, qui ont des vertus » pareilles aux vôtres. Continuez d'ê- » tre ingénu, sincere, libre ; soyez » Ministre sans cesser d'être homme. » Ne rougissez, dans quelque rang » que vous soyez élevé, d'aucun ami : » ne rougissez pas même de moi. » Marchez hardiment dans les senti- » mens peu battus du Citoyen, sinon » il faudra bien que je rougisse de » vous. «

Ces fieres loüanges sont des leçons pour les Ministres, les Poëtes & les amis : il n'en faudroit pas davantage pour caractériser Adisson & Pope. L'un est homme de Cour insinuant, l'autre est un Philosophe sincere. Le premier loüe avec politesse, le second avec orgueil. Adisson est un épagneuil bien instruit qui s'abbaisse en caressant, le second un lion à peine dompté qui se soûmet en menaçant. L'hommage d'Adisson semble être le langage du respect, c'est celui de la flatterie. L'éloge de Pope paroît être

un aveu de la vérité, c'eſt un ſentiment d'indépendance. Le premier loüe plus, le ſecond loüe mieux : mais que les Rois & les Miniſtres ne s'y trompent pas ! Ces deux langages ſi différens peuvent être également des menſonges.

Ce n'en étoit pas certainement un dans M. Pope : Craggs & lui étoient amis intimes. Je ne dis pas la même choſe de Craggs & d'Adiſſon : ils étoient amis, comme on l'eſt à la Cour. S'ils euſſent été ſincerement unis, Pope n'auroit pas écrit à Craggs cette Lettre, dont voici un extrait :

15. *Juillet* 1715.

» Je ſaiſis l'occaſion que me procure Mylord Duc de Shrewſbury, » pour vous aſſûrer de la continuation » de cette eſtime & de cette affection que j'ai depuis long-tems pour » vous, & du ſouvenir des agréables » entretiens que nous avons eus ensemble. Il n'y a plus de ces conver» ſations ; car l'eſprit de diſcorde » regne parmi nous. L'Angleterre n'eſt » plus la Patrie de l'hoſpitalité, de la » ſociété, de la bonne humeur. L'eſ-

» prit

» prit de parti s'empare de nos beaux
» Esprits même, quoiqu'ils soient
» aussi peu avancés par leur politique
» que par leurs talens. Nous raison-
» nons beaucoup du *sens* délicat, du
» *sens* rafiné, du *sens* sublime : mais
» nous avons peu de *sens* commun,
» pour notre usage & pour notre
» bonheur. J'ai ici en vûe certaines
» personnes de notre connoissance,
» qui s'imaginent pouvoir faire de
» grands Poëmes, au milieu des ac-
» cès furieux de la politique. La par-
» tie inquiete de notre Nation n'est
» pas plus partagée entre les Wighs
» & les Torrys, que ces petits com-
» pagnons *de plume* le sont sur la Tra-
» duction de l'Iliade par Tickel, &
» sur la mienne. Nous avons un *grand*
» *Turc* en Poësie, qui ne peut souf-
» frir de freres sur son Throne. Il a
» aussi ses muets, une petite troupe
» de gens, qui ne savent autre chose,
» que de faire des signes de tête &
» d'yeux, souffler dans l'oreille, &
» étrangler les enfans des Muses dès
» leur naissance. Le nouveau Traduc-
» teur d'Homere est le plus honteux
» esclave de ce Turc, c'est-à-dire,
» son premier Ministre. Ce nouveau

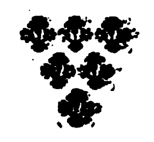
» Visir reçoit les honneurs que le
» Grand Seigneur lui fait ; mais en
» tremblant. Après tout, il n'y a
» point de rupture entre le Sultàn &
» moi ; car nous sommes tous deux si
» civils & si obligeans l'un pour l'au-
» tre que nous ne nous croyons point
» obligés, &c. «

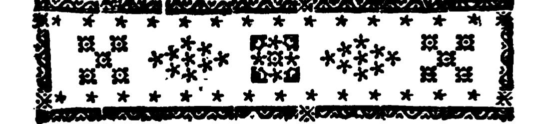
On sait que ce grand Seigneur étoit Adisson. Quand Pope écrivit cette Lettre à M. Craggs, il étoit à Paris ; il fit une réponse qui donnera une idée de son esprit, & de la maniere dont il pensoit de nos Françoises.

2. *Septembre* 1716.

» J'habite un pays où le plaisir est
» dans un mouvement perpétuel, où
» le plaisir *est continuellement coulant.*
» Les Princes donnent l'exemple, &
» les Sujets les suivent de loin. Les
» femmes sont de toutes les parties ;
» ainsi la conversation des hommes
» est ici beaucoup plus douce & plus
» polie, que ne l'est celle de nos
» compatriotes : elle est débarrassée
» de ces disputes grossieres, & de ces
» mauvaises plaisanteries *dont nous som-*
» *mes coupables.* La liberté, dont ces

» femmes usent, éloigne toute céré-
» monie & toute contrainte. J'avoue
» en même tems que toutes ces
» beautés sont parées avec trop d'art
» pour me plaire : vous avez vû des
» portraits de Françoises, leurs figu-
» res sont encore plus peintes. Il y a
» une croûte épaisse de pommade &
» de poudre sur leurs cheveux, &c. »
Il lui échappe ensuite quelques indécences Angloises, sur le deshabillé commode & galant dans lequel les femmes se mettent à leurs petits soupers : mais il se repent sur le champ de la liberté qu'il vient de prendre. « Je suis surpris dans le
» moment de vous avoir fait cette
» médisance ; je m'imaginois être un
» bel esprit, & qu'il falloit écrire dans
» ce style à un bel esprit. »





ÉPITAPHE D'EDMOND SHEFFIELD (a), Fils du Duc de Buckingham,

Par le même.



SI les graces de la jeûnesse, jointes à des sentimens modestes, & à des réflexions sages ; si toutes les vertus, ornées de leurs attraits naissans, avoient pû dérober au cruel arrêt de la destinée un fils qui faisoit la plus grande gloire de son pere ; ce marbre en pleurs ne demanderoit pas vos

NOTES.

(*a*) Il mourut à l'âge d'environ dix-neuf ans, en l'année 1735.

larmes ; ne vous diroit pas, d'une manière triste & touchante, Que d'espérances ensevelies à la fois dans ce Tombeau ! C'étoit la sagesse elle-même environnée de tous ses charmes. Son éloquence étoit estimée du Sénat de l'Angleterre ; son humanité le faisoit aimer de sa Patrie : des honneurs plus purs, une réputation moins bruyante vont accompagner cette ombre aimable. Sa Maison si célèbre par la valeur & les talens, qui nous a donné depuis long-tems de grands Capitaines & de sages Citoyens, disparoît avec lui. Le dernier présent qu'elle fait au Ciel est un Saint (*a*).

NOTES.

(*a*) Quelques-unes de ces pensées sont prises dans cette Epigramme de Martial :

Libertus melioris ille notus,
Totâ qui cecidit dolente Româ,
Hoc sub marmore Glaneva humatus
Castus moribus, integer pudore,
Velox ingenio, decore felix ;
Qui fles talia, nil fleas viator.

AVERTISSEMENT.

J'HESITE d'insérer ici les Epitaphes d'Anne Oldfields, la plus célebre de toutes les Actrices de Londres. Ces sortes de personnes étant moins estimées en France, que dans tous les Etats de l'Europe, je crains qu'en traduisant les loüanges que l'Angleterre a données aux talens de celle-ci; on ne m'accuse d'estimer plus que je ne dois sa profession: mais j'ai pensé en même tems, qu'en les supprimant, je serois aussi déraisonnable qu'un Traducteur de Ciceron le seroit, s'il s'avisoit par scrupule de retrancher des Œuvres de ce grand Orateur, les Eloges sublimes qu'il a faits de Roscius. Quelques-unes des

pieces, dont l'Angleterre a honoré la mémoire de l'illuſtre Oldfields, méritent d'être lûes pour l'élégance du ſtyle, la fineſſe des penſées, l'hiſtoire abrégée de cette Actrice, les remarques judicieuſes ſur la déclamation, art ſi important dont on ne peut trop rappeller les préceptes.





ÉPITAPHE
D'ANNE
OLDFIELDS.



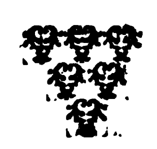
ANNE OLDFIELDS naquit l'an 1683. elle monta ſur le Theatre dès l'âge de ſeize ans. Jamais peut-être l'Angleterre ne vit & ne verra une auſſi parfaite Actrice. Elle porta en 1727. ſon art au plus haut degré de perfection. La nature lui avoit prodigué les qualités les plus rares & les plus néceſſaires : elle avoit une taille aſſez grande, pour que ſes graces puſſent paroître avec tout leur éclat. Son air étoit noble, ſes regards vifs, ſon viſage plein de feu, ſon geſte animé, tout en elle commandoit au cœur. Tels ſont les principaux perſonnages d'un Tableau, tracés avec autant de délicateſſe que de force, par

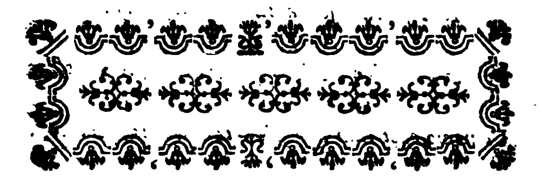
par la main d'un Maître. Ils excitent tout à coup l'attention, ils occupent l'ame toute entiere, ils flattent longtems les yeux des Spectateurs. Sa voix étoit douce, touchante, forte & mélodieuse : sa prononciation étoit facile, ses tons harmonieux & placés précisément où le sens des paroles les demandoit. Si elle plaisoit plus dans le haut Comique, que dans le Tragique, c'est que ce dernier genre est souvent contraire à la nature. Quand les actions, les moeurs & les situations de ses Héroïnes étoient d'accord, elle ajoûtoit à sa déclamation les manieres qui les caractérisoient. Elle avoit le don d'inspirer un plaisir touchant, où d'autres ne causent qu'une vaine admiration. Le Spectateur étoit autant émû par ses yeux, que par ses paroles : ce n'est que par les yeux d'un Acteur qu'on peut juger s'il conçoit, & s'il sent ce qu'il prononce. Les tons de la parole ne sont presque jamais faux, quand le rôle des yeux est exact & vrai. A ces qualités naturelles, elle en joignoit d'acquises : jamais Actrice ne montra plus de goût dans les ajustemens, de décence & de graces dans le maintien. Quoique

d'une famille obſcure, elle ſembloit être de la plus haute condition. Ses vertus égaloient ſes talens : elle fut la meilleure des amies des filles & des meres. Elle s'acquitta parfaitement des devoirs de ſa Religion. Sa mort arriva en 1730. On la porta avec la plus grande pompe à l'Abbaye de Weſtminſter : ſon drap mortuaire étoit tenu par quatre des plus grands Seigneurs d'Angleterre. On l'inhuma auprès de Congreve, fameux Poëte comique (*a*).

NOTES.

(*a*) Cette Epitaphe eſt l'abrégé du Livre intitulé *le Comédien.* Les Comédies & les Tragédies ne ſont point mauvaiſes en elles-mêmes, puiſqu'on en joüe dans les Maiſons Religieuſes. Ne les condamnez pas, blâmez-en l'abus.

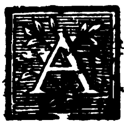




AUTRE

ÉPITAPHE

DE LA MÊME.

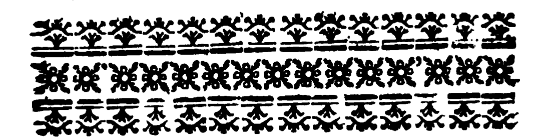


ANNE OLDFIELDS étoit la plus célebre de toutes les Actrices qui furent jamais formées par la nature & l'art, pour plaire & pour captiver les cœurs : aussi fut-elle admirée de tous ceux qui l'ont vûe en public, & estimée de tous ceux qui ont vécu avec elle.

Hic juxtà requiescit,
Tot inter Poëtarum laudata nomina;
Quippe quæ eorum opera,
In Scenam quoties prodivit,
Illustravit semper & nobilitavit.
Nunquam ingenium ad partes diversissimas
Habilius fuit;
Ita tamen ut ad singulas

Non facta, sed nata esse videretur.
In Tragediis,
Formæ Splendor, oris dignitas, incessûs majestas
Tanta vocis suavitate temperabantur
Ut nemo esset tam agrestis, tam durus spectator,
Quin in admirationem totus raperetur.
In Comœdiâ autem
Tanta vis, tam venusta hilaritas, tam curiosa felicitas,
Ut neque sufficerent spectando oculi,
Neque plaudendo manus.





TRADUCTION
DE CETTE ÉPITAPHE.

ICI repose Anne Oldfields auprès des noms fameux d'un grand nombre de Poëtes, dont elle a relevé & ennobli les Ouvrages, toutes les fois qu'elle a paru sur la Scene. Jamais génie ne fut plus propre à des rôles extrèmement différens ; elle ne sembloit pas seulement formée, mais née pour chacun d'eux. Dans la Tragédie, la beauté de sa taille, la noblesse de sa figure, la majesté de sa démarche étoient adoucies par les graces touchantes de sa voix : le Spectateur le plus insensible étoit transporté d'admiration. Dans la Comédie, son action étoit si frappante, son enjouement si aimable, ses talens si heureux & si intéressans que les yeux ne suffi-

soient pas à la voir, ni les mains à lui applaudir.

Exit Anna Oldfields:
Jam mea per acta est,
Mox vestra agetur fabula:
Vos valete & plaudite (a).

Anne Oldfields n'est plus : j'ai joüé mon rôle, le vôtre est prêt de sa fin; applaudissez, adieu.

NOTES.

(*a*) Rabelais a fait en mourant de mauvaises plaisanteries dans ce goût-là : celle-ci est assez bonne dans une Comédienne.

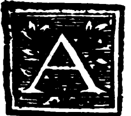




ÉPITAPHE

De deux Amans frappés du tonnerre,

Par Messieurs POPE & GAY.



AVANT que de lire cette Epitaphe, il en faut voir l'Histoire dans une Lettre que Gay a écrite à Fenton : j'en ai retranché les longueurs & les écarts ; j'en ai conservé, autant qu'il m'a été possible, les naïvetés & les graces :

De Stanton-Harcourt, le 3. Août 1718.

» Je n'ai de nouvelles à vous écri-
» re que du Ciel ; car me voilà entie-
» rement séparé du monde, & je ne
» puis vous entretenir que du ton-
» nerre qui vient de tomber ici, &

» dont vous aurez, ſans doute, enten-
» du parler. Le tonnerre a épargné
» une tour d'une hauteur exceſſive, &
» il a réduit en cendres un monceau
» de gerbe d'orge qui en étoit proche.
» Plût à Dieu que c'eût été le ſeul
» mal qu'il eût fait : mais par malheur
» il y avoit à l'ombre de cette orge
» deux Amans, plus tendres & plus
» fideles que ceux que les Romans
» nous repréſentent. L'un s'appelloit
» Héret, jeune homme très-bien fait
» & âgé de vingt-cinq ans ; l'autre
» ſe nommoit Sara-Dreu. Elle étoit
» plus jolie que belle ; elle avoit à
» peu près le même âge. Ils avoient
» paſſé l'année enſemble dans les mê-
» mes travaux de la campagne avec
» un contentement réciproque. Leurs
» amours faiſoient l'entretien des
» voiſins : mais jamais la médiſance
» n'avoit oſé dire qu'ils euſſent d'au-
» tre intention que de s'unir par les
» liens légitimes du mariage ; ils en
» avoient même obtenu le matin le
» conſentement de leurs parens, &
» ils n'avoient plus qu'une ſemaine à
» attendre pour être heureux. Peut-
» être même qu'alors dans l'intervalle
» de leurs travaux ils parloient de

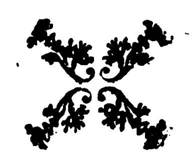
» leurs habits de noces, lorsqu'on vit
» tout-à-coup le Ciel se couvrir de
» nuages noirs, & s'élever une *grande*
» *tempête d'éclairs & de tonnerre.* Sara
» effrayée tomba évanouie sur des
» gerbes d'orge : Jean qui n'étoit ja-
» mais séparé de sa chere Maîtresse
» en apporta encore deux ou trois
» autres, pour la couvrir & la garantir
» des éclairs, & s'assit auprès d'elle.
» On entendit un grand coup de ton-
» nerre ; il sembla que le Ciel étoit
» fendu en deux, chacun appella
» son voisin : mais nos deux Amans
» ne répondirent point à ceux qui les
» appelloient. On vit le monceau
» d'orge en feu, & on alla chercher
» ce beau couple. Jean avoit un bras
» étendu sur le cou de Sara, & l'autre
» suspendu sur elle pour la mettre à
» couvert de la foudre ; ils étoient
» morts & immobiles dans cette ten-
» dre situation. Sara avoit le sourcil
» de l'œil gauche brûlé, & une tache
» noire sur la poitrine. Son Amant
» étoit tout noir ; il ne donnoit pas
» le moindre signe de vie. Leurs com-
» pagnons affligés les porterent au
» Cimetiere de la Paroisse. Mylord
» Harcourt, à la requête de Pope &

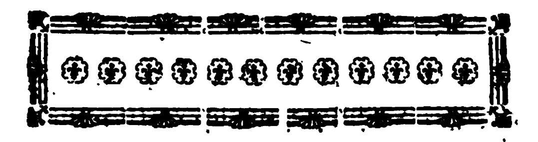
» de moi, leur fit élever un tombeau, » à condition que nous ferions une » Epitaphe que voici : «

Quand deux Amans dans les Indes allument le feu de leurs funérailles, ils montent tous deux sur le bûcher, où ils expirent. Ici le Ciel touché de compassion ayant trouvé dans deux cœurs la même vertu, les frappa tous deux en même tems, afin qu'ils ne sentissent point le coup qui étoit porté à l'un ou à l'autre : leur fidélité mutuelle lui fut si agréable, qu'il leur *envoya* la foudre & qu'il prit ses *victimes* (*a*).

NOTES.

(*a*) Une chose fit de la peine à Mylord : c'est qu'il avoit peur que les gens de la campagne n'entendissent rien à cette Epitaphe ; & peut-être n'avoit-il pas tort.





ÉPITAPHE DE Mademoiselle KEITH,

Par M. GUILLAUME HAMILTON d'Edimbourg.

TOUTES les faveurs que la nature peut accorder, toutes les graces qui pouvoient plaire aux yeux & toucher le cœur, la vertu embellie par la beauté, la beauté ennoblie par la vertu, tout ce que l'amitié la plus douce & la confiance la plus séduisante, qu'une jeunesse aimable pouvoit inspirer & conserver pour plaire dans un âge plus avancé ; enfin tout le mérite qu'une vieillesse tranquille peut considérer avec joie & avec estime, tout repose ici pour renaître.

un jour dans l'éternelle félicité. Hélas ! la mort l'a trop tôt enlevée à ce monde, où l'on admire encore les grands exemples de ſa vertu, mais où l'on ne les imite point. Ecoutez, jeunes beautés, profitez de mes vers ſalutaires : ſi la vie de celle que nous pleurons eſt perdue pour vous, que cette perte, du moins, ne vous ſoit pas *inutile !*





ÉPITAPHE
DU SIEUR
JACQUES SOOTY,

Par le même.



N nom consacré à l'amitié & respecté par la renommée, est tracé sur ce tombeau humble & modeste : c'est un fils pieux & saint qui l'a élevé ; c'est un ami inspiré par son zele qui a écrit ces vers. L'hypocrisie trompeuse & intéressée n'a point corrompu les pleurs du fils ; les loüanges de l'ami sont sinceres, elles n'ont été ni achetées ni demandées : tous deux pleurent un homme de bien qui coula des jours heureux dans le repos & l'innocence. Ses larmes furent vraies, sa joie décente, son cœur ne

connut point l'imposture, sa langue le crime; son ame fut simple, mais ornée de pensées justes, & enrichie de connoissances parfaites. La vanité du bel esprit ne le troubla point: il ne fut point enflé d'une science orgueilleuse; la nature seule l'éclaira de sa lumiere: il suivit son flambeau sans s'égarer, par elle il connut le beau & le bon. Il considéra, de sa retraite paisible, les tempêtes qui s'élevent sur les Grands & sur les séditieux: il en approfondit les causes & les effets sans s'y exposer. Quelque fut la cause de leurs disgraces, les malheureux exciterent toûjours sa compassion, il leur désiroit un meilleur sort, dans quelque parti qu'ils fussent engagés. Les fiers sourcils des Rois, le soûrire perfide des Ministres ne causerent ni ses craintes, ni ses espérances: son fils, son épouse, son ami faisoient ses uniques plaisirs. Fidele aux devoirs de l'hospitalité, il les exerçoit avec l'affabilité dans les yeux, & l'amitié dans le coeur. Il accordoit quelques momens à la société: mais il s'occupoit tout entier de sa famille, il y puisoit un bonheur sans prix, une joie pure, vive, sincere, bienfaisante,

qui ne laissoit aprés elle aucun trouble, nuls remords. Il permit à la vie de le quitter dans un tems où elle ne peut plus être regrettée: il cessa de vivre au milieu des pleurs de ses amis & dans une paix profonde. Passant, souhaitez un éternel repos à son ombre; imitez-le, vous serez heureux.

Hoc fac & vives.



ÉPITAPHE
DE
MYLORD BARGANY,

Par le même.



VENEZ vous inſtruire (*a*), conſidérez cette urne, où repoſent, hélas ! trop tôt la puiſſance, la fortune & la jeuneſſe ; votre ſageſſe ſera proportionnée à votre douleur, & vos ver-

NOTES.

(*a*) Ce ne ſont plus des éloges flatteurs ; ce ſont des vérités importantes : le Poëte eſt moins occupé de la douleur d'avoir perdu un ami, que du zele pour la gloire de ceux qui lui ſurvivent. La loüange qu'il donne aux morts en eſt plus indirecte, & l'exhortation qu'il fait aux vivans plus touchante.

tus

tus à vos larmes. Que tous les avantages de la vie sont frivoles ! O vous qu'elle ne peut plus animer, & pour qui elle est un fardeau pénible, vieillards, apprenez à la quitter sans regret, à consentir enfin à la perdre & à être tranquilles. La vertu aimable ne s'inquiete point de la longueur ou de la briéveté de la vie, mais de la maniere dont on l'a passée. Et vous, jeunesse, reconnoissez la folie des prétentions ambitieuses & des desirs téméraires ; la vanité d'une vie longue & d'une renommée étendue. Votre vie est un moment, votre renommée un vain bruit, votre fin, la mort & l'oubli ; soûmettez-vous à cette grande vérité, adorez-la, vous rétablirez les devoirs de l'homme.

Le Poëte a pris le ton sententieux & tranquille de Joan second, dans l'Epitaphe de Marguerite d'Autriche, fille de l'Empereur Maximilien.

At, vos Plebëio nati de sanguine, quando
Ferrea nec nobis didicerunt fata, nec ullis
Parcere nominibus, patientius ite sub umbras.

Plus Mars, que Mars de la Thrace,
Mon pere victorieux

Aux Rois les plus glorieux
Ota la premiere place.

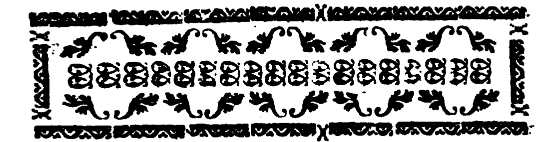
Ma mere vient d'une race
Si fertile en demi-Dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumieres efface ;

Je suis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses lois
Egales & nécessaires :

Rien ne m'en a sçû parer ;
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer. *Malherbe.*

M. Hamilton est aussi original sur le ton touchant, que Malherbe l'est sur le ton sublime.





AVERTISSEMENT SUR LES ÉPITAPHES GREQUES, ANGLOISES, ET FRANÇOISES.

L'ANTHOLOGIE est un très-grand Recueil d'Epigrammes & d'Epitaphes Greques de différens Auteurs : c'est un thrésor qui devroit être plus connu. Les Sages, les Héros, les jeunes gens, les femmes, les vieillards, les enfans, les Laboureurs, les Pêcheurs, les Musiciens, les ivrognes, les Mede-

cins & leurs malades y trouvent tous leurs Epitaphes. Je laisse à d'autres le soin de fureter dans cet immense Recueil, pour y trouver quelques pensées, qui aient quelque rapport avec celles des Epitaphes Angloises : mais il n'y a aucune comparaison réelle entre le génie des Epitaphes Greques, & celui des Epitaphes modernes, comme il n'y a aucune comparaison entre l'esprit & les mœurs des Anciens, & l'esprit & les mœurs des Modernes.

Les Epitaphes des Grecs sont des Epitaphes véritables : on y décrit en peu de vers le nom, les qualités bonnes ou mauvaises du défunt, le genre de sa mort, le lieu de sa sépulture. On y ajoûte quelques pensées simples, & qui n'ont d'autre mérite que leur naturel.

Celles des Anglois sont des éloges écrits avec soin, & avec

finesse. Les Auteurs de l'Anthologie n'auroient point décrit le caractere du Comte de Dorset, de Fenton, de Gay, &c. avec la délicatesse de Pope. Les Anciens les auroient pris en gros; les Anglois entrent dans des distinctions de caractere que les Grecs n'auroient point apperçûes : ceux-ci saisissent la nature du premier coup d'œil, ceux-là l'approfondissent ; les premiers jugent par les sens, les derniers par la réflexion. Un jeune Peintre n'imagine qu'un petit nombre de couleurs, un Peintre consommé en diversifie les nuances à l'infini.

Nos Epitaphes Françoises sont moins bonnes en général que les Angloises : les Epitaphes entrent dans les honneurs que l'on rend aux morts en Angleterre ; & comme leurs funérailles sont célébrées avec plus de magnificence & de pompe, leurs Epitaphes

ſont auſſi écrites avec plus d'élégance & d'eſprit.

Les Epitaphes en vers Latins & François ſe ſont extrèmement multipliées parmi nous : on en a fait des Recueils immenſes, mais avec plus de ſoin & de curioſité que de goût & de jugement. La plûpart n'ont pas été miſes ſur les Tombeaux de ceux pour qui elles ont été faites : elles ſont preſque toutes auſſi peu dignes d'être recueillies dans des Manuſcrits & dans des Livres, que d'être gravées ſur le marbre & ſur l'airain ; elles ne peuvent ſervir qu'à nous faire connoître le mauvais goût & qu'à nous avertir de nous en préſerver. Quand on lit celles qu'ont faites Pelletier, Colletet, & pluſieurs autres vils rimeurs, on ne ſauroit s'empêcher d'approuver les traits ſatyriques que Boileau leur a lancés.

Ces Epitaphes ne ſont que des

allusions froides à de petits évenemens, des jeux de mots, d'ennuyeuses plaisanteries sur des noms & des surnoms, des fictions chimériques & hors de toute vraissemblance, des loüanges aussi basses que pompeuses, des lieux communs cent fois répétés sur la certitude de la mort, la brieveté de la vie, notre néant, notre misere, que le Tombeau seul ne nous démontre que trop, des dates fideles, des époques exactes de la vie & de la mort de gens qui ne méritent pas d'être connus, des titres fastueux pour être mis sur des Tombeaux qui les anéantissent tous; enfin des satyres malignes & indécentes. Mon dessein étoit d'en citer quelques-unes : mais ce qui est mauvais excite plus le mépris que la critique, ce qui est d'un ridicule outré, ennuie plus qu'il ne réjoüit. Charger un Livre de pareilles pie-

ces, c'eſt ſe rendre complice des Auteurs qui les ont écrites, & mériter leur ſort.

Nos meilleures Epitaphes ont un caractere qui leur eſt propre, ou plutôt qui nous eſt propre à nous-mêmes : elles ſont, comme nos François, enjoüées & *ingénieuſes* ; leur eſprit eſt tourné à la plaiſanterie, leur légereté naturelle leur épargne des réflexions qui ſont preſque toûjours triſtes ; ils apperçoivent juſques dans la deſtruction de leurs ſemblables des côtés ridicules, ou qui leur paroiſſent tels.

Nous avons vû des Epitaphes Angloiſes ſur des voleurs, des pendus, des *Savetiers* : nous abhorrons de pareils ſujets, nous aimons mieux en faire ſur des ſujets plus petits, mais moins lugubres. Nous en avons de fort jolies ſur ce que quelques femmes aiment ſouvent mieux que leurs

maris,

maris, sur leur chienne, leur chate. Heureux les Poëtes qui peuvent consoler nos Françoises, & essuyer leurs larmes après des pertes si affligeantes! Les Anglois ne poussent pas ordinairement jusques-là la galanterie.

Je connois une Epitaphe de Prior sur la mort de deux paresseux, qui m'a paru assez plaisante, & qui a quelque rapport avec deux Epitaphes Françoises que je citerai après la Traduction de celle-ci. Comme les Romains payoient des bouffons & des Pantomimes, pour divertir le Peuple dans les convois funebres, des Ecrivains judicieux peuvent insérer de tems en tems quelques Epitaphes plaisantes, pour délasser de la lecture des Epitaphes tristes.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'il seroit à désirer qu'il y eût un peu plus de Christianisme & d'esprit de Reli-

gion dans les Epitaphes Angloises, qu'on n'en trouve ordinairement dans celles mêmes qui sont les plus sérieuses, & qui ont été faites pour être mises dans les Eglises & autres lieux saints.





ÉPITAPHE BADINE DE JEAN, ET DE JEANNE;

Par MATTHIEU PRIOR.



Ous ce marbre giſſent Jean le Fainéant, & Jeanne la Pareſſeuſe : ils ont roulé ſoixante & une année autour de notre globe. Ils s'embarraſſoient peu que les affaires de ce monde allaſſent bien ou mal; que les Royaumes de l'Europe fuſſent renverſés ou rétablis. Le Soleil ſe levoit & ſe couchoit, & les trouvoit toûjours les mêmes : ils mangeoient, & puis ils ſe promenoient, les bonnes gens. Eh! pourquoi non ? ils ſe pro-

menoient & mangeoient encore, & puis encore; ils dormoient ensuite toute la nuit, & ne faisoient rien toute la journée.

Ils n'avoient ni freres ni sœurs; ils avoient eu, à la vérité, quatre enfans qui étoient morts: ils n'ont point voulu prendre la peine d'essayer d'en avoir davantage.

Ils étoient faits précisément *l'un pour l'autre*; leurs mœurs, leur économie, leur maniere d'agir & de parler étoient parfaitement d'accord: ils ne se soucioient ni d'être estimés, ni d'être méprisés; ils ne savoient ni récompenser, ni punir. Jean laissoit faire à son Valet tout ce qu'il vouloit, Jeanne ne trouvoit ni bon ni mauvais tout ce que faisoit sa Servante. Quand leurs Domestiques entroient au logis, ils étoient mauvais; quand ils en sortoient, ils l'étoient encore davantage. L'écurie de Monsieur étoit fort mal rangée; la table de Madame étoit couverte de beaucoup de plats, mais dégoûtans: on y bûvoit de la grosse biere, & du vin épais; le repas étoit très-long, les graces très-courtes, & quand les restes étoient gâtés, on ne manquoit pas de les donner aux pau-

vres. Lorsqu'ils payoient les droits de l'Église & les charges de la Paroisse, ils prenoient les quittances sans les lire ; ils vouloient avoir les bancs les plus commodes pour y dormir. Ils n'ont jamais pensé ni dit du bien ni du mal de leur prochain ; aussi n'avoient-ils ni amis, ni ennemis. Ils n'aimoient point leurs parens, & surtout ceux qui étoient pauvres, parce qu'il leur en eût coûté des soins pour les soulager. Ils ne réparoient ni granges, ni maisons, de peur de rendre trop contens leurs héritiers après leur mort. S'ils n'ajoûtoient rien à leurs biens, ils n'en diminuoient rien aussi : s'ils n'étoient point dans le besoin, ils n'étoient point dans l'abondance : ils régloient tous les ans leurs comptes, & ils trouvoient à la fin de l'année la fin de leurs rentes.

Que les nouvelles publiques annonçassent des évenemens agréables ou fâcheux, ils n'en étoient ni plus gais ni plus tristes. Qu'on sonnât l'alarme, ou qu'on allumât des feux de joie, qu'on fît des mariages ou des enterremens à la Cour, qu'on déthronât ou que l'on couronnât un Roi, tout leur étoit égal. Ils ne deman-

doient de conseil à personne, personne ne leur en donnoit ni n'en recevoit d'eux : ils n'étoient ni bons, ni mauvais, ni fous, ni sages : ils ne connoissoient ni l'amour, ni la haine, ni la joie, ni la crainte : ils étoient sans désirs & sans inquiétude. Enfin, on ne les a jamais vûs pleurer ni rire. Ils moururent comme ils avoient vécu, & rendirent à Dieu leur ame telle qu'*ils* l'avoient reçûe (*a*).

L'Epitaphe de la Fontaine fait aimer la paresse ; celle de Prior la fait mépriser : laquelle des deux est préférable ?

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant le fonds avec le revenu ;
Tint les thrésors chose peu nécessaire.
Quant à son tems, bien le sut dispenser ;
Deux parts en fit, dont il *souloit* passer
L'une à dormir & l'autre à ne rien faire.

Celle de Combaud a encore plus

NOTES.

(*a*) Il y a ici quelques basses allusions aux usages que les Bourgeois de Londres ont d'envoyer de la biere aux Sonneurs, &c. que j'ai supprimées.

de rapport avec l'Epitaphe de Prior.

Guillaume ne fut bon à rien,
Il ne fit la paix ni la guerre :
Il fut soixante ans sur la terre,
Nul n'en sait le mal ni le bien.
Tantôt assis, tantôt debout,
Comme s'il n'étoit point du tout.

Chacune de ces Epitaphes en dit presque autant que celle de Prior ; pourquoi s'appésantir sur ces détails ?

Les caracteres vains, ambitieux, jaloux, critiques, médisans, sont les fléaux d'un pays : mais au moins la vanité excite quelquefois les talens. L'ambition produit de belles actions, la jalousie enfante l'émulation, la critique corrige les défauts, la médisance intimide le crime : mais l'oisiveté, l'indifférence, l'insensibilité font rentrer tout dans le néant. Les Poëtes, qui embellissent dans leurs vers ces vices dangereux, sont responsables de leurs effets funestes.

Fin de la premiere Partie du cinquieme Volume.

